



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.


Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

En Sono D. De Honer
in eigen rijkdom Subscript
die 3^e mees 8 bri 1784

Jaerz Bij. prof. 3


Vet. Fr. II A. 1770

Fénelon

910

ABRÉGÉ
DES VIES
DES
ANCIENS
PHILOSOPHES.

AVEC
UN RECUEIL DE LEURS
plus. belles Maximes.

Par M. D. F.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue
Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XL.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

1990

(continued)

634

01311034A

11-10-68

— — —

UNRECORDED COPY

[illegible]

34 5 2007

218A9

CHINA'S FOREIGN POLICY

...cup... ..

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

...and the



AVERTISSEMENT.

QUOIQ'IL ait déjà paru quelques Ouvrages sur la vie des Philosophes, on se flatte que le Public fera un accueil favorable à celui-ci. On en a reçu le manuscrit des mains de M. le Duc de C * *. Ce Seigneur a assuré qu'il est du célèbre M. de Fenelon Archevêque de Cambray. Un si grand nom en fait d'avance l'éloge. Tout ce qui part d'une plume aussi délicate & aussi châtiée, mérite de l'attention, j'ose même dire de la reconnoissance. Il ne paroît rien dans cet Abregé qui

à j.

AVERTISSEMENT.

démente la réputation de l'Auteur; il est methodique & circonstancié; le stile en est naturel, net, concis; on y voit d'un coup d'œil, comme dans un tableau raccourci la naissance, l'éducation, les voyages, les aventures, les principes physiques, les maximes morales & politiques, & les bons mots de tous les anciens Philosophes de la Grèce, avec beaucoup d'ordre, de précision, de variété & d'agrément. On ne prétend point par ce discours prévenir le jugement des Connoisseurs. Le Public a son goût; sa critique est impérieuse, & ses arrêts souve-

AVERTESSMENT.

rains. Il pensera ce qu'il lui plaira & de l'Auteur, & de l'Ouvrage. En vain tâcheroit-on de lui imposer par un nom illustre, ou de l'éblouir par des louanges anticipées; il rappelle tout à son tribunal, & décide en maître. On n'a eu intention que de lui faire plaisir en lui présentant un petit Ouvrage qui a servi à l'éducation d'un Grand Prince, & qu'on croit la continuation de ceux de cet Illustre Prélat, dont la mémoire sera toujours précieuse dans la République des Lettres aussi bien que dans l'Eglise.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier,
J'Abregé des Vies des anciens Philosophes. A
 Paris le deuxiême Juillet mil sept cent trente-huit.

J. B. CIMON.

P R I V I L E G E D U R O I.

LŒUIS par la grace de Dieu Roi de France &
 de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers
 les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres
 des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand-
 Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux,
 leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers
 qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la
 Veuve **E S T I E N N E** Libraire à Paris, Nous ayant
 fait remontrer, qu'elle souhaiteroit continuer à
 faire réimprimer & donner au Public: *Abregé des
 Vies des anciens Philosophes; Traité sur la maniere
 d'écrire des Lettres, & sur le Cérémonial; Sacri-
 fice de Foi & d'amour au Très Saint Sacrement;*
 s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privi-
 lèges sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de
 les faire réimprimer en bon papier & beaux carac-
 tères, suivant la feuille imprimée & attachée pour
 modèle sous le Contre-scel des Presentes: A C E S
 E A U S E S, voulant traiter favorablement ladite
 Exposante, Nous lui avons permis & permettons
 par ces Presentes de faire réimprimer lesdits Oü-
 vrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volü-
 mes, conjointement ou séparément, & autant de
 fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire
 vendre & débiter par tout notre Royaume pendant
 le tems de six années consécutives, à compter du jour
 de la date desd. Presentes: Faisons défenses à toutes
 sortes de personnes de quelque qualité & condition
 qu'elles soient d'en introduire d'impression étran-
 gère dans aucun lieu de notre Obedissance, comme
 aussi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'im-
 primer ou faire imprimer lesd. Ouvrages ci-dessus
 spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns
 Extraits. Qui quelque prétexte que ce soit, d'aug-
 mentation, correction, changement de titre, même
 en feuilles séparées ou autrement, sans la permission
 expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux
 qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des
 Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'a-
 mende contre chacun des contrevenans, dont un

tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu, l'autre tiers
à lad. Exposante, & de tous dépens, dommages &
intérêts : à la charge que ces Presentes seront en-
registrées tout au long sur le Registre de la Com-
munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impres-
sion desd. Ouvrages sera faite dans notre Royaume
& non ailleurs ; & que l'Impétrante se conformera
en tout aux Reglemens de la Librairie, & notam-
ment à celui du 10. Avril 1729 ; & qu'avant que
de les exposer en vente, les Manuscrits qu'imprimés
qui auront servi de Copie à l'impression desd.
Livres seront remis dans le même état où les Ap-
probations y auront été données : & mains de notre
très cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau
Chancelier de France, Commandeur de nos Or-
dres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exem-
plaires dans notre Bibliothèque publique, un dans
celle de notre Château du Louvre, & un dans celle
de notre dit très cher & féal Chevalier le Sieur Da-
guesseau Chancelier de France, Commandeur de nos
Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes ;
du contenu desquelles vous mandons & enjoignons
de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause pleine-
ment & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit
fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que
la copie desd. Presentes qui sera imprimée tout au
long au commencement ou à la fin desd. Livres soit
tenue pour dûement signifiée, & que aux copies con-
données par l'un de nos amés & féaux Conseillers &
Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original.
Commandons au premier notre Huissier ou Sergent
de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis
& nécessaires, sans demander autre permission, &
nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande &
Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir.
DONNÉ à Paris le vingtième jour du mois de
Mars, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, &
de notre Regne le vingt-quatrième. Par le Roi,
en son Conseil. SAINSON. M O H 1 7 2 9

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 1272.
fol. 206, conformément aux anciens Reglemens,
confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris.
le 4 Mars 1729. L A N G L O I S, Syndic.



TABLE DES PHILOSOPHES
dont il est parlé dans ce Volume.

THALES,	page	R
SOLOON.	17	
PITTACUS.	64	
BIAS.	79	
PERIANDRE.	92	
CHILON.	108	
CLEOBULE.	116	
EPIMENIDES.	123	
ANACHARSIS.	133	
PYTHAGORE.	143	
HERACLITE.	163	
ANAXAGORAS.	173	
DEMOCRITE.	189	
EMPEDOCLES.	201	
SOCRATE.	213	
PLATON.	239	
ANTISTHENE.	260	
ARISTOTE.	274	
ARISTOTE.	298	
XENOCRATE.	330	
DIOGENE.	341	
CRATES.	391	
PIRRHON.	405	
BION.	417	
EPICURE.	429	
ZENON.	479	
ABREGE		

A B R E G E
DES VIES
DES

A N C I E N S
P H I L O S O P H E S .

~~~~~

T H A L E S

*Né la première année de la 35<sup>e</sup>  
Olympiade : Mort à la 58<sup>e</sup>,  
âgé de 92 ans.*

**T**H A L E S Milesien,  
originaire de Phenicie,  
descendoit de Cadmus  
fils d'Agénor. L'indi-  
gnation que ses parens avoient  
contre les Tirans qui opprimoient  
A

les gens de bien , les obligea à quitter leur pays , ils vinrent s'établir à Milet Ville d'Ionie , où Thalès naquit la premiere année de la 35<sup>e</sup> Olympiade. C'est lui qui a mérité le premier le glorieux titre de Sage , & qui a été l'Auteur de la Philosophie qu'on a appelée Ionique , du nom du pays où il avoit pris naissance.

Il passa quelque tems dans la Magistrature , & après en avoir exercé avec éclat les principaux emplois , le desir de connoître les secrets de la nature , lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Egypte , où les sciences florissoient pour lors : il employa plusieurs années à converser avec les Prêtres qui étoient les Docteurs du pays ; il s'instruisit des mysteres de leur Religion , & s'appliqua particulièrement à la Geometrie & à l'Astronomie. Il ne s'attacha ja-

mais à aucun maître, & hors le commerce qu'il eut avec les Prêtres Egyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses expériences & à ses profondes méditations les belles connoissances dont il a enrichi la Philosophie.

Thalès avoit l'esprit élevé, parloit peu & réfléchissoit beaucoup; il négligeoit son intérêt particulier, & étoit fort zélé pour celui de la Republique.

Juvenal parlant des gens qui croyoient que la vengeance étoit un bien plus desirable que la vie même, dit, que ces sentimens-là sont fort éloignés de ceux de Chrysispe & de la douceur de Thalès.

*At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ :  
Chrysippus nan dicat idem , nec misè Thaletis  
Ingenium.....*

Quand Thalès fut de retour à Milet, il vécut dans une grande solitude, & ne songea plus qu'à



contempler les choses celestes. L'amour de la sagesse lui fit préférer la douceur du celibat aux soins qui accompagnent le mariage. Il n'étoit encore âgé que de vingt-trois ans lorsque Cleobuline sa mere le pressa d'accepter un parti avantageux qui se presentoit. Quand on est jeune, dit Thalès, il n'est pas tems de se marier : quand on est vieux il est trop tard, & un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir assez de loisir pour se choisir une femme. Quelques - uns disent qu'il épousa sur la fin de sa vie une Egyptienne qui a fait plusieurs beaux ouvrages.

Un jour des Etrangers de Millet passant par l'Isle de Côt, acheterent de quelques Pêcheurs ce qu'ils alloient tirer du coup de filet qu'ils venoient de jeter dans la Mer. Ces Pêcheurs tirerent un trepied d'or massif qu'on dit

qu'Helene revenant de Troye avoit jetté autrefois dans cet endroit à cause d'un ancien Oracle dont elle s'étoit souvenue ; cela fit d'abord de la contestation entre les Pêcheurs & les Etrangers , à qui auroit le trepied. Ensuite les villes s'y interessèrent & prirent parti chacune pour ses gens. On étoit prêt à passer à une guerre ouverte , lorsqu'on s'accorda de part & d'autre de s'en tenir aux décisions de l'Oracle. On envoya à Delphes ; l'Oracle fit réponse qu'il falloit donner le trepied au premier des Sages. On alla aussi-tôt le porter à Thalès qui le renvoya à Bias. Bias par modestie le remit à un autre , & cet autre à quelqu'autre qui le renvoya à Solon. Solon dit qu'il n'y avoit rien de plus sage qu'un Dieu ; il fit porter le trepied à Delphes , & le consacra à Apollon.

Quelques jeunes gens de Milet reprocherent un jour à Thalès que sa science étoit fort stérile, puisqu'elle le laissoit dans l'indigence. Thalès voulut leur faire connoître que si les Sages n'amassoient pas de grands biens, c'étoit par un pur mépris pour les richesses, & qu'il leur étoit facile d'acquérir les choses dont ils ne faisoient aucun cas.

Il prévint, à ce qu'on dit, par ses observations Astronomiques que l'année seroit très fertile. Il acheta avant la saison tous les fruits des Oliviers qui étoient autour de Milet, la récolte fut fort abondante. Thalès en tira un profit considérable : mais comme il étoit tout-à-fait désintéressé, il fit assembler les Marchands de Milet & leur distribua tout ce qu'il avoit gagné.

Thalès avoit accoutumé de remercier les Dieux de trois cho-

ses; d'être né raisonnable, plutôt que bête; homme, plutôt que femme; grec, plutôt que barbare.

Il croyoit que le monde avoit été disposé de la maniere que nous le voyons, par une intelligence qui n'avoit point de commencement, & qui n'auroit jamais de fin.

C'est le premier des Grecs qui ait enseigné que les ames étoient immortelles.

Un homme vint un jour lui demander, si nous pouvions cacher nos actions aux Dieux? Nos pensées mêmes les plus secretes, répondit-il, ne sçauroient jamais leur être inconnues.

Il disoit que la chose du monde la plus grande étoit le lieu, parcequ'il renfermoit tous les Êtres; que la plus forte étoit la nécessité, parcequ'elle venoit à bout de tout; que la plus prom-

pte étoit l'esprit , puisqu'en un instant il parcouroit tout l'univers ; que la plus sage étoit le tems , puisqu'il découvroit les choses les plus cachées : mais que la plus douce & la plus aimable étoit de faire sa volonté.

Il repetoit souvent, que de parler beaucoup n'étoit pas une marque d'esprit.

Qu'on devoit se souvenir également de ses amis presens ou absens.

Qu'il falloit assister son pere & sa mere , pour mériter d'être assisté de ses enfans.

Qu'il n'y avoit rien de si rude que de voir vieillir un Tiran.

Que ce qui nous peut consoler dans notre mauvaise fortune , c'est d'apprendre que ceux qui nous tourmentent, sont aussi malheureux que nous.

Qu'il ne falloit point faire ce qu'on reprenoit dans les autres.



Que le veritable bonheur consistoit à jouir d'une santé parfaite , à avoir un bien raisonnable , & à ne pas passer sa vie dans la moleste & dans l'ignorance.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de si difficile que de se connoître soi-même ; c'est ce qui lui fit inventer cette belle maxime , qui fut depuis gravée sur une lame d'or , & consacrée dans le temple d'Apollon : CONNOIS-T O I  
T O I - M E S M E.

Il tenoit que la vie & la mort , ne differoient en rien ; & quand on lui demandoit pourquoi il ne se faisoit pas mourir, c'est, répondoit-il , parceque vivre ou être mort étant la même chose , rien ne peut déterminer à prendre un parti plutôt que l'autre.

Il se divertissoit quelquefois à la Poësie. On dit que c'est lui qui a inventé la mesure des vers hexametres.

Un homme justement accusé d'adultère, vint un jour lui demander s'il lui étoit permis de se justifier par serment. Thalès lui répondit en se moquant : Le parjure est-il un crime moins grand que l'adultère ?

Mandrete de Pryene , qui avoit été son disciple , le vint voir à Milet , & lui dit : Quelle récompense voulez-vous que je vous donne, ô Thalès, pour vous témoigner combien j'ai de reconnaissance de tous les beaux préceptes dont je vous suis redevable ? Quand l'occasion vous donnera lieu d'enseigner les autres , répondit Thalès , faites leur connoître que c'est moi qui suis l'Auteur de cette doctrine. Ce sera pour vous une modestie louable , & pour moi une récompense très précieuse.

Thalès a été le premier de tous les Grecs qui se soit appli-

qué à la Physique & à l'Astonomie. Il croyoit que l'eau étoit le premier principe de toutes choses : Que la terre n'étoit qu'une eau condensée, l'air une eau rarefiée : Que toutes choses se changeoient perpetuellement les unes dans les autres ; mais qu'en dernier lieu tout se resolvoit en eau. Que l'Univers étoit animé & rempli d'êtres invisibles qui voltigeoient sans cesse de côté & d'autre. Que la terre étoit au milieu du monde ; qu'elle se mouvoit autour de son propre centre , qui étoit le même que celui de l'Univers ; & que les eaux de la mer sur quoi elle étoit posée , lui donnoient un certain branle qui étoit la cause de son mouvement.

Les effets merveilleux de l'aiman & de l'ambre , & la sympathie entre les choses de même nature lui ont fait croire qu'il

n'y avoit rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyoit que la cause de l'inondation du Nil venoit de ce que les vents Etesiens qui soufloient du septentrion au midi , retardoient les eaux du fleuve qui coulent du midi vers le septentrion , & les contraignoient à se déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil & de la lune , & qui a fait des observations sur les differens mouvemens de ces deux astres. Il croyoit que le soleil étoit un corps lumineux de lui-même , dont la masse étoit cent vingt fois plus considérable que celle de la lune. Que la lune étoit un corps opaque qui n'étoit capable de réfléchir la lumière du soleil que par une seule moitié de sa surface ; & sur cette supposition il rendoit raison des différentes figures

sous lesquelles la lune nous paroît.

C'est lui qui a recherché le premier l'origine des vents ; la matiere des foudres ; la cause des éclairs , & du tonnerre.

Personne avant lui n'avoit connu la maniere de mesurer les hauteurs des tours & des pyramides par leur ombre meridionale , lorsque le soleil est dans l'Equinoxe.

Il fixa l'année à trois cent soixante-cinq jours ; il regla l'ordre des saisons , & borna chaque mois à trente jours : à la fin de chaque douzaine de mois il ajoutoit cinq jours pour achever le cours de l'année : c'étoit une méthode qu'il avoit prise des Egyptiens.

C'est lui qui a donné la connoissance de la petite ourse dont les Pheniciens se servoient pour regler leur navigation.

Un jour comme il sortoit de son logis pour aller contempler les astres , il se laissa tomber dans un fossé ; une vieille servante de sa maison courut aussi-tôt à lui , & après l'avoir retiré , lui dit en se moquant : Quoi , Thalès , vous croyez pouvoir découvrir ce qui se passe dans les Cieux , & vous ne voyez pas seulement ce qui est à vos pieds.

Thalès fut pendant toute sa vie dans une considération très distinguée ; on le consultoit sur les affaires les plus importantes. Crésus après avoir entrepris la guerre contre les Perses , s'avança à la tête d'une grosse armée jusques sur les bords du fleuve Halis ; il se trouva fort embarrassé pour passer ; il n'avoit ni ponts ni bateaux , & le fleuve n'étoit point guéable. Thalès qui se rencontra pour lors dans son camp , lui assura qu'il

lui donneroit le moyen de faire traverser ce fleuve à son armée sans pont & sans bateaux. Il fit aussi-tôt travailler à un grand fossé en forme de croissant , qui commençoit à une des extrémités du camp & finissoit à l'autre ; ce fleuve se divisa par ce moyen en deux bras qui étoient gueables l'un & l'autre , & toute l'armée passa sans difficulté Thalès ne voulut jamais souffrir que dans cette occasion les Milesiens fissent alliance avec Crésus qui les recherchoit avec beaucoup d'empressement. Cette prudence fut cause de la conservation de sa patrie ; car Cyrus victorieux des Lydiens , sacagea toutes les villes qui étoient entrées en confédération avec eux , & épargna ceux de Milet qui n'avoient point voulu prendre de parti contre lui.

Thalès étant fort vieux , se

fit porter un jour sur une terrasse, pour y voir à son aise les combats de l'Amphithéâtre. La chaleur excessive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu même d'où il regardoit les combats. C'étoit dans la 58<sup>e</sup> Olympiade, & la 92<sup>e</sup> année de son âge. Ceux de Milet lui firent de magnifiques funérailles,





## S O L O N

*Naquit la troisiéme année de la 35<sup>e</sup> Olympiade ; fut Préteur à Athènes la troisiéme année de la 45<sup>e</sup>, & mourut au commencement de la 55<sup>e</sup>, âgé de 78 ans.*

**S**O L O N originaire d'Athènes, naquit à Salamine en la 35<sup>e</sup> Olympiade. Excestide son pere descendoit du Roi Codrus, & sa mere étoit cousine-germaine de la mere de Pisistrate. Il employa une partie de sa jeunesse à voyager en Egypte, qui étoit pour lors le théâtre de tous les gens sçavans. Après s'être instruit de la forme du gouvernement, & de tout ce qui regardoit les loix & les coutumes du pays, il s'en revint à Athènes, où son rare mé-

rite & sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables.

Solon étoit un homme d'une grande sagesse , mêlée de beaucoup de vigueur , de fermeté & de sincérité. Il étoit excellent Orateur , Poëte , Législateur , & bon homme de guerre. Il fut pendant toute sa vie fort zélé pour la liberté de sa patrie , grand ennemi des Tirans , & peu empressé pour l'agrandissement de sa famille. Il ne s'attacha jamais à aucun maître , non plus que Thalès. Il négligea la connoissance des causes de la nature , pour s'appliquer entièrement à la morale & à la politique. C'est lui qui est l'Auteur de cette belle maxime : *Il faut garder la médiocrité en toutes choses.*

Un jour Solon étoit à Milet , où la grande réputation de Thalès l'avoit obligé de faire un

voyage. Après s'être entretenu quelque tems avec ce Philosophe, il lui dit : Je m'étonne, ô Thalès, que vous n'ayez jamais voulu vous marier, vous auriez des enfans que vous prendriez plaisir à élever. Thalès ne répondit rien sur le champ. Quelques jours après il aposta un certain homme qui feignit d'être étranger, & qui vint leur rendre visite ; cet homme dit qu'il arrivoit d'Athènes tout nouvellement. Hé bien, lui dit Solon, qu'y a-t-il de nouveau ? Rien que je sçache, répondit l'étranger, sinon qu'on portoit en terre un jeune Athénien dont toute la ville accompagnoit la pompe funebre, parcequ'il étoit d'une condition distinguée, & fils d'un homme fort estimé de tout le peuple ; cet homme-là, ajouta l'étranger, est hors d'Athènes il y a quelque tems ; ses

amis ont résolu de lui ménager cette nouvelle, pour empêcher que le chagrin ne le fassé mourir. O pauvre pere malheureux, s'écria Solon, & comment l'appelloit-on ? Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas ; je sçai bien que tout le monde disoit que c'étoit un homme d'une grande sagesse. Solon dont l'inquiétude augmentoit à tous momens, parut tout troublé ; il ne put s'empêcher de demander si ce n'étoit point Solon. L'étranger répondit brusquement : Oui, c'est celui-là. Solon fut touché d'un ressentiment si vif & si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, & se battre la tête ; enfin il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire & de dire tous ceux qui sont outrés de douleurs. Pourquoi

tant pleurer & se tourmenter, lui dit Thalès, pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde? Ah! répondit Solon, c'est cela même qui me fait pleurer; je plains un mal qui n'a point de remède. A la fin Thalès se prit à rire de toutes les différentes postures que faisoit Solon. O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage; j'en redoutois le joug, & je connois par la douleur du plus sage des hommes, que le cœur le plus ferme ne peut soutenir les afflictions qui naissent de l'amour & du soin des enfans; ne t'inquiète pas davantage, tout ce que l'on vient de te dire n'est qu'une fable faite à plaisir.

Il y avoit eu pendant longtemps une cruelle guerre entre les Athéniens & les Mégariens au sujet de l'Isle de Salamine. En-

fin après plusieurs carnages de part & d'autre , les Athéniens qui avoient eu du desavantage , las de répandre tant de sang , ordonnerent une punition de mort contre le premier qui seroit assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine , dont ceux de Mégare étoient en possession. Solon craignit que s'il parloit , il ne se fît tort à lui-même , ou que s'il se taisoit , son silence ne fût désavantageux à sa patrie. Il prit le parti de contrefaire le fou , afin que sous ce prétexte il lui fût permis de dire & de faire impunément tout ce qu'il voudroit. Il fit courir le bruit par toute la ville qu'il avoit perdu l'esprit. Après avoir composé quelques vers élégiaques qu'il apprit par cœur , il sortit de sa maison avec un vilain habit tout déchiré , une corde à son col , un vieux

bonnet crasseux sur la tête : tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur la pierre d'où on avoit coutume de faire les proclamations publiques, & récita des vers contre la coutume : Plût aux Dieux, s'écria-t-il, que jamais Athènes n'eût été ma patrie ; ah ! je voudrois être né à Pholegandes ou à Sicine, ou dans quelque lieu encore plus affreux & plus barbare ; au moins je n'aurois pas le chagrin de me voir montrer au doigt, & d'entendre dire : voilà un Athénien qui s'est honteusement sauvé de Salamine. Vengeons promptement l'affront que nous avons reçu, & reprenons un séjour si agréable, que nos ennemis nous retiennent si injustement. Cela fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens qu'ils révoquerent aussi-tôt l'Edit qu'ils avoient fait ; ils prirent les ar-

mes & résolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes , il s'embarqua avec ses gens sur plusieurs bateaux de Pêcheurs. Il étoit suivi d'une Galère à trente-six rames , & il mouilla assez près de Salamine. Les Mégariens qui étoient dans la ville s'apperçurent de quelque chose , coururent aux armes tout en desordre. Ils détachèrent un de leurs vaisseaux qu'ils envoyèrent pour découvrir ce que c'étoit. Ce vaisseau s'approcha de trop près , il fut pris par Solon qui fit aussi-tôt lier tous les Mégariens qui étoient dedans ; il fit embarquer à leurs places les plus braves d'entre les Athéniens , & leur commanda de faire voile vers Salamine en se cachant le plus qu'ils pourroient. Solon prit avec lui le reste de ses gens & descendit à terre



terre par un autre endroit ; il alla à la rencontre des Mégariens qui s'étoient mis en campagne , & pendant qu'il leur donna bataille , ceux qu'il avoit envoyés dans le vaisseau arrivèrent & se rendirent maîtres de la ville. Solon après avoir défait les Mégariens , renvoya sans rançon tous les Prisonniers qui avoient été faits dans le combat , & érigea un temple à l'honneur du Dieu Mars dans le propre lieu où il avoit remporté la victoire. Quelque tems après , ceux de Mégare s'opiniâtrèrent inutilement à vouloir recouvrer Salamine : Enfin on convint de part & d'autre qu'on prendroit les Lacedemoniens pour arbitres. Solon prouva devant les députés de Sparte , que Philus & Eurifaces , enfans d'Ajax Roi de Salamine , étoient venus demeurer à Athènes , & qu'ils donne-

rent cette Isle aux Athéniens à condition qu'on les feroit Citoyens d'Athènes. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux & fit voir que ceux de Salamine tournoient la face de leurs morts du même côté que ceux d'Athènes ; au lieu que les Mégariens les tournoient du côté opposé , qu'enfin ils faisoient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort ; ce qui étoit particulier aux seuls Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tarderent pas long-tems à avoir leur revanche ; car les differens qui re- gnoient depuis long-tems entre les descendans de Cylon & ceux de Mégaclês s'augmenterent jusqu'à un tel point, qu'ils penserent faire perir entierement la ville. Cylon avoit eu autrefois dessein de se rendre souverain d'Athènes ; sa conspiration fut découverte , il fut massacré avec plu-

sieurs de ses complices. Tous ceux qui purent échaper , se sauverent dans le temple de Minerve. Mégacles qui étoit pour lors Magistrat fit tant par ses belles paroles qu'il leur persuada de venir se presenter devant les Juges en tenant un filet attaché par un de ses bouts à la statue de la Déesse , afin de ne point perdre leur franchise. Comme ils descendoient du temple le filet se rompit ; Mégacles dit que c'étoit une marque évidente que la Déesse leur refusoit sa protection ; il en arrêta plusieurs qui furent aussi-tôt lapidés par le peuple , ceux qui recoururent aux autels y furent presque tous massacrés sans aucun respect ; il ne s'en sauva que quelques-uns pour qui les femmes des Magistrats s'employèrent , & les firent remettre en liberté.

Une action si noire rendit

B ij

odieux les Magistrats & leurs descendans , qui furent depuis ce tems-là très haïs du peuple. Plusieurs années après les descendans de Cylon devinrent très puissans ; la haine qui étoit entre les deux partis s'allumoit tous les jours de plus en plus. Solon, pour lors Magistrat , craignit que leurs divisions n'entraînassent la perte de toute la ville ; il les fit consentir les uns & les autres à prendre des Juges pour terminer leurs différens ; les Juges décidèrent en faveur des Cylo-niens. Tous les descendans de Mégaclês furent bannis , & les os de ceux qui étoient morts furent déterrés & jetés hors du territoire d'Athènes. Les Mégariens profitèrent de cette occasion favorable pour eux ; ils prirent les armes pendant que les divisions étoient dans leur plus grande chaleur , & recouvrèrent Salamine.

A peine cette sédition étoit apaisée, qu'il en survint une autre dont les suites ne devoient pas être moins dangereuses. Les pauvres étoient si endettés, qu'on les ajugeoit tous les jours comme esclaves à leurs créanciers, qui les faisoient travailler ou les vendoient à leurs fantaisies. Quantité de gens du menu peuple s'attrouperent, résolus de se choisir un Chef pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait esclave dans la suite, faute d'avoir payé ses dettes au jour nommé, & pour obliger les Magistrats à partager tous les biens également, comme Lycurgus avoit fait à Sparte. Les troubles étoient si grands & les séditieux tellement animés, qu'on ne connoissoit aucun remede pour les apaiser. Solon fut élu du consentement des deux partis pour terminer toutes choses à l'amiable; il fit

beaucoup de difficulté d'abord d'accepter un emploi si épineux ; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui l'y fit résoudre ; tout le monde lui avoit entendu dire autrefois que l'égalité empêchoit toutes les contestations ; chacun interprétoit cette sentence en sa faveur : les pauvres croyoient qu'il vouloit rendre tous les hommes égaux : les riches au contraire s'imaginoient qu'il avoit dessein de mesurer toutes choses selon la naissance & la dignité des personnes. Cela le rendit si agréable aux uns & aux autres , qu'ils le presserent d'accepter la souveraineté. Les gens mêmes qui n'étoient point intéressés dans ces brouilleries , ne connoissant point de meilleur remede pour appaiser les divisions , consentoient volontiers d'avoir pour maître celui qui passoit pour le plus homme de bien ,

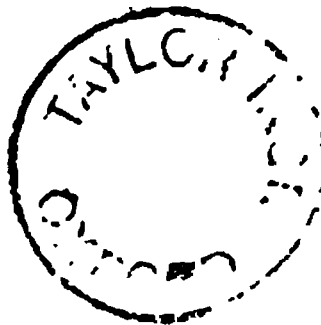
& le plus sage de toute la terre. Solon s'en éloigna fort , & déclara hautement qu'il n'y consentiroit jamais. Ses meilleurs amis ne pouvoient s'empêcher de le blâmer. Vous êtes bien simple , lui disoient-ils : Quoi , sous prétexte d'un vain nom de Tiran vous refusez une Monarchie qui vous sera par la suite très légitimement acquise. Timondas ne s'est-il pas fait autrefois déclarer Roi d'Eubée ? & Pittaque ne regne-t-il pas aujourd'hui à Mytilene ? Solon fut inflexible à tous ces discours. La principauté légitime & la tyrannie , répondit-il , sont à la vérité de très belles places , un très bel endroit : mais on est environné de précipices de tous côtés , & il n'y a point de chemin pour en sortir , lorsqu'on y est une fois entré. Jamais on ne le put résoudre à accepter ce parti avantageux

qu'on lui presentoit. Tous ses amis le traitoient de fou & d'insensé. Solon s'appliqua sérieusement à appaiser les troubles qui étoient à Athènes. Il commença à ordonner que toutes les dettes passées seroient entierement abolies , sans que jamais personne en pût rien demander à ses debiteurs : & pour donner exemple à tout le monde , il remit sept talens qui lui devoient revenir de la succession de son pere. Il déclara nulles les dettes qui se feroient dans la suite sous obligation du corps , afin d'empêcher à l'avenir l'inconvenient qui avoit été cause de tous les troubles. Les deux partis d'abord furent assez mécontents de ce Jugement ; les riches étoient fâchés de ce qu'on leur avoit fait perdre ce qui leur appartenoit ; & les pauvres ne l'étoient pas moins de ce qu'on n'avoit



pas partagé les biens également. Mais les uns & les autres furent tellement convaincus par la suite de l'utilité des reglemens de Solon , qu'ils le choisirent tout de nouveau pour appaiser les troubles causés par trois différentes factions qui partageoient la ville d'Athènes , & lui donnerent pouvoir de réformer les loix à sa fantaisie , & d'établir tel gouvernement qu'il lui plairoit.

Les gens de la montagne vouloient que le peuple fût entièrement le maître des affaires. Ceux de la plaine prétendoient qu'il n'y eût qu'un certain nombre de Citoyens des plus considérables : & les gens de la marine vouloient que les Magistrats fussent tirés de l'une & l'autre condition. Solon qu'on avoit choisi pour souverain arbitre , commença par casser toutes les loix de Dracon son pré-



décesseur , à cause qu'elles étoient trop sévères. Les fautes les plus legeres étoient punies de mort , comme les plus énormes crimes ; & il n'étoit pas moins dangereux d'être convaincu d'oisiveté , de voler des fruits , ou des herbes , que de commettre des sacrilèges , des meurtres , & tout ce qu'on peut imaginer de plus noir. C'est ce qui avoit donné lieu de dire qu'elles étoient écrites avec du sang. On demanda un jour à Dracon pourquoi il avoit ordonné des peines de mort pour toutes sortes de crimes indifferemment : c'est parce , répondit-il , que les moindres méritent ce châtiment , & que je n'en connois point de plus rigoureux pour les crimes plus énormes.

Solon divisa les Citoyens en trois differens ordres , selon les biens dont chaque particulier se

trouva alors en possession. Il donna entrée dans les affaires publiques à tout le peuple, excepté aux artisans qui ne vivoient que de leur travail. Ceux-là étoient exclus des charges, & ne jouissoient pas des mêmes privilèges que les autres.

Il ordonna que les principaux Magistrats seroient perpétuellement choisis entre les Citoyens du premier ordre.

Que dans une sédition celui qui n'auroit pris aucun parti seroit noté d'infamie.

Que si un homme qui avoit épousé une riche héritière se trouvoit impuissant, sa femme pourroit avoir commerce avec celui qu'elle voudroit des plus proches parens de son mari.

Que les femmes n'apporteroient pour dot à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur.

Qu'on pouvoit tuer impunément un adultere , lorsqu'on le surprenoit sur le fait.

Il modera les dépenses des Dames , & abolit plusieurs cérémonies qu'elles avoient coutume d'observer.

Il défendit de mal parler des morts.

Il permettoit aux gens qui n'avoient point d'enfans d'instituer héritiers tous ceux qu'ils voudroient , pourvû qu'ils fussent dans leur bon sens lors de leur testament.

Que celui qui auroit dissipé son bien seroit noté d'infamie , & déchu de tous ses privilèges , de même que celui qui ne nourriroit pas son pere & sa mere dans leur vicillesse. Le fils n'étoit point tenu de nourrir son pere , s'il ne lui avoit fait apprendre un métier pendant sa jeunesse.

Que nul étranger ne pouvoit

être fait citoyen d'Athènes, s'il n'avoit été banni à perpétuité de son pays, ou s'il ne venoit s'y établir avec toute sa famille pour y exercer quelque vacation.

Il diminua fort les récompenses qu'on donnoit ordinairement aux Athletes.

Il ordonna que le public élèveroit les enfans de ceux qui seroient morts en combattant pour la patrie.

Qu'un tuteur ne pourroit demeurer avec la mere de ses mineurs, & que le plus proche héritier ne pourroit jamais être élu tuteur.

Que tout vol seroit puni de mort, & que celui qui auroit crevé un œil à quelqu'un, seroit condamné à perdre ses deux yeux.

Toutes les loix de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblés, firent

serment qu'ils les observeroient , & les feroient observer exactement. Ceux mêmes à qui on en avoit confié le soin , jurèrent solennellement que si quelqu'un d'eux y manquoit , il seroit obligé de faire présent au temple d'Apollon d'une statue d'or aussi pesante que lui. Il y avoit des Juges établis pour interpréter les loix , lorsque quelques differends naissoient entre le peuple sur ce sujet.

Un jour , comme Solon composoit ses loix , Anacharsis se moqua de son entreprise. Quoi , dit-il , vous prétendez avec quelques écritures réprimer l'injustice & les passions des hommes ? Telles ordonnances, ajouta-t-il, ressemblent proprement aux toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que des mouches.

Les hommes gardent bien les choses dont ils sont convenus

ensemble , répondit Solon. Je ferai mes loix de telle maniere que tous les Citoyens connoîtront qu'il leur est plus utile d'y obéir que de les violer.

On lui demanda pourquoi il n'en avoit fait aucune contre les parricides ? C'est parce , répondit-il , que je n'ai pas crû qu'il y eût jamais des gens assez malheureux pour tuer leur pere ou leur mere.

Il disoit ordinairement à ses amis , qu'un homme de soixante-dix ans ne devoit plus craindre la mort , ni se plaindre des malheurs de la vie.

Que tous les gens de cour ressembloient aux jettons dont on se sert pour compter , qu'ils representoient plus ou moins selon la fantaisie du Prince.

Que ceux qui approchoient des Princes ne devoient pas leur conseiller ce qui étoit de plus

agréable : mais ce qui étoit de plus avantageux.

Que nous n'avions point de meilleur guide pour nous conduire que notre raison ; & qu'il ne falloit jamais rien dire , ni rien faire sans l'avoir consultée.

Qu'on devoit faire beaucoup plus de fond sur la probité d'un homme que sur son serment.

Qu'il ne falloit pas se faire des amis si legerement : mais qu'il étoit très dangereux de rompre lorsque l'amitié étoit une fois liée.

Que le moyen le plus sûr & prompt pour repousser l'injure , étoit de l'oublier.

Qu'il ne falloit jamais s'ingérer de commander sans avoir appris à obéir.

Que le mensonge devoit être en horreur à tout le monde.

Qu'enfin il falloit honorer les Dieux , respecter ses parens , &



n'avoir jamais aucun commerce avec les méchans.

Solon s'apperçut que Pisistrate se faisoit un gros parti à Athènes, & qu'il prenoit les mesures nécessaires pour s'y rendre souverain ; il fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins : il rassembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé, & découvrit l'entreprise de Pisistrate. O Athéniens, s'écria-t-il, je suis plus sage que ceux qui ne connoissent point les mauvais desseins de Pisistrate, & plus courageux que ceux qui les connoissent, & que la crainte ou le peu de courage empêchent de s'y opposer ; je suis prêt à me mettre à votre tête & à combattre généreusement pour la défense de la liberté. Le peuple qui favorisoit Pisistrate traita Solon de fou. Pisistrate quelques jours après se blessa lui-même & se fit porter

tout sanglant sur un char au milieu de la place publique, & dit que ses ennemis l'étoient venu prendre en trahison & l'avoient mis dans l'état pitoyable où on le voyoit. La populace s'émeut aussitôt, & fut prête à prendre les armes en faveur de Pisistrate. O fils d'Ipocrase, lui dit Solon, tu joues mal le personnage d'Ulysse; Ulysse s'égratigna pour tromper ses ennemis, & toi tu te blesses pour tromper tes propres Citoyens. Le peuple s'assembla: Pisistrate fit demander cinquante gardes: Solon remontra fortement devant tout le monde les dangereuses suites d'une telle innovation, mais il ne put rien gagner sur la populace émue qui permit à Pisistrate d'en prendre quatre cent, & de lever des troupes pour se rendre maître de la forteresse. Les principaux de la ville furent fort étonnés: cha-

un songea à se retirer de côté & d'autre. Solon ne se rebuta point. Après avoir reproché aux Citoyens leur bêtise & leur lacheté : Auparavant , leur dit-il , il vous étoit plus facile d'empêcher que cette tyrannie ne se formât , mais à présent qu'elle est établie ce vous fera une plus grande gloire de l'abolir & de l'exterminer entièrement. Quand il vit que tous ses discours ne pouvoient faire revenir les Citoyens , de la grande consternation où ils étoient , il s'en alla à sa maison , & prit ses armes qu'il alla poser devant la porte du Sénat , en s'écriant : O ma chere patrie , je t'ai secourue autant que j'ai pû par mes paroles & d'effet ! j'atteste les Dieux que je n'ai rien oublié pour la défense des loix & de la liberté de mon pays ! ô ma chere patrie ! je parts & te quitte pour jamais , puisque je

suis le seul qui me déclare ennemi du tiran , & que tous les autres sont disposés à le recevoir pour maître.

Solon ne put jamais se résoudre d'obéir à Pisistrate , & comme il craignoit d'ailleurs que les Athéniens ne l'obligeassent à réformer les loix qu'ils avoient fait serment d'observer, il aima mieux s'exiler volontairement , & avoir le plaisir de voyager pour connoître le monde , que de vivre desagrément à Athènes. Il passa en Egypte où il demeura quelque tems à la Cour d'Amasis. Pisistrate qui estimoit infiniment Solon , fut fort touché de sa retraite ; il lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir.

„ Je ne suis pas le seul parmi  
„ les Grecs qui me suis emparé de  
„ la souveraineté de mon pays ;  
„ je ne commets rien contre les

Loix ni contre les Dieux ,  
puisque je tire mon origine de  
Codrus , & que les Athéniens  
ont juré qu'ils conserveroient  
le Royaume à ses descendans.  
J'ai grand soin de faire obser-  
ver vos Ordonnances avec  
beaucoup plus d'exactitude que  
si l'Etat étoit gouverné par la  
populace. Je me contente des  
tributs que j'ai trouvés établis ,  
& hors certains honneurs qui  
sont dûs à ma dignité , je n'ai  
rien qui me distingue du moi-  
dre des Citoyens. Je n'ai aucun  
ressentiment contre vous de ce  
que vous avez découvert mes  
desseins ; je suis persuadé  
que c'étoit plutôt par amour  
pour la patrie , que par haine  
contre moi , parceque vous  
ne sçaviez pas de quelle ma-  
niere je me devois comporter ,  
& si vous l'eussiez sçû , peut-  
être n'auriez vous pas defa-

„ prouvé mon entreprise. Re-  
„ venez donc avec assurance , &  
„ croyez sur ma parole que Solon  
„ ne doit rien craindre de Pisif-  
„ trate , puisque même je n'ai  
„ pas voulu faire de mal à ceux  
„ qui de tout tems avoient été  
„ mes ennemis. Je vous confi-  
„ dererai comme mon meilleur  
„ ami , & vous aurez toutes  
„ sortes d'agrémens auprès de  
„ moi , parceque je ne vous  
„ connois pas capable d'aucune  
„ infidélité ; si vous avez des  
„ raisons qui vous empêchent de  
„ revenir à Athènes , vous de-  
„ meurerez par tout ailleurs où  
„ vous voudrez ; je serai content  
„ pourvû que ce ne soit pas moi  
„ qui soit la cause de votre exil.

Solon lui fit cette réponse :

„ Je crois bien que vous ne me  
„ feriez aucun mal ; car j'étois  
„ de vos amis avant que vous  
„ fussiez tiran , & je ne dois pas

vous être plus odieux que tout «  
autre qui hait la tyrannie. Je «  
laisse la liberté à un chacun de «  
juger selon sa pensée, s'il est «  
plus utile aux Athéniens d'être «  
gouvernés par un maître «  
absolu que par plusieurs Magi- «  
strats. J'avoue que vous êtes le «  
meilleur des tyrans ; mais je «  
ne crois pas devoir retourner «  
à Athènes ; car après y avoir «  
établi un gouvernement libre, «  
& refusé la principauté qu'on «  
m'avoit offerte, on auroit rai- «  
son de me blâmer, & de croire «  
que j'approuverois votre en- «  
treprise, si on m'y voyoit re- «  
venir. «

Solon écrivit une autre lettre  
à Epimenides en ces termes :

Comme mes loix ne doivent «  
pas apporter un grand profit, «  
aussi en les cassant n'a-t-on pas «  
causé une grande utilité à la «  
ville. Les Dieux ni les Legisla- «

„teurs ne peuvent servir de rien  
„aux villes , mais bien à ceux qui  
„menent le peuple comme ils  
„veulent , lorsqu'ils sont bien  
„intentionés : mes loix n'ont  
„point été utiles , mais ceux qui  
„les ont violées ont entière-  
„ment renversé la republique ,  
„en n'empêchant pas Pisistrate  
„d'envahir la souveraineté. J'ai  
„prédit tout ce qui devoit ar-  
„river : on ne m'a point crû ;  
„Pisistrate qui flattoit les Athé-  
„niens leur paroissoit plus fidele  
„que moi qui leur disois la veri-  
„té. J'ai offert de me mettre à la  
„tête des Citoyens pour préve-  
„nir les malheurs qui sont ar-  
„rivés ; on m'a traité de fou ,  
„on a accordé des gardes à Pi-  
„sistrate qui s'en est servi pour  
„réduire toute la ville en escla-  
„vage , & moi j'ai pris le parti  
„de me retirer.

Crésus Roi des Lydiens , se  
rendit



rendit tributaires tous les Grecs de l'Asie. Quantité des plus habiles gens de ce siècle quitterent la Grece pour differens sujets , & se retirerent à Sardis capitale de l'Empire de Crésus. Cette ville étoit pour lors très florissante en honneurs & en richesses ; chacun y parloit si avantageusement de Solon , que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir : il l'envoya prier de venir s'établir chez lui : Solon lui fit cette réponse.

J'estime infiniment l'amitié “  
que vous me témoignez , & je “  
prens les Dieux à témoins que “  
si je n'avois pas résolu dès il y “  
a long-tems de demeurer dans “  
un état libre , j'aimerois mieux “  
vivre dans votre royaume, qu'à “  
Athènes même , pendant que “  
Pisistrate y exercera une puis- “  
sance tyrannique : mais je suis “  
avec plus de douceur , selon le “  
genre de vie que j'ai embrassé , “

„ dans un lieu où tout est égal ;  
„ j'irai pourtant vous voir pour  
„ avoir le plaisir de demeurer  
„ quelque tems avec vous.

Solon s'en alla à Sardis à la sollicitation de Crésus , qui témoignoit un empressement extraordinaire pour le voir. En traversant la Lydie, il rencontroit quantité de Grands Seigneurs avec de gros cortéges & des trains magnifiques ; il croyoit à tout moment que ce fût le Roi. Enfin on le presenta devant Crésus qui l'attendoit assis sur son trône , & qui s'étoit exprès revêtu de ce qu'il avoit de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vûe de tant de magnificence. Crésus lui dit : Mon hôte , je connois ta sagesse par réputation ; je sçai que tu as beaucoup voyagé : mais as-tu jamais vû personne vêtue si magnifiquement que moi ? Oui , répondit Solon ,

les Faifans, les Coqs & les Paons ont quelque chose de plus magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. Une réponse si imprévue surprit fort Crésus : il commanda à ses gens que l'on ouvrât tous les trésors, & qu'on déployât devant Solon tout ce qu'il y avoit de meubles précieux dans son Palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. Avez-vous jamais vû, lui dit-il, un homme plus heureux que moi ? Oui, répondit Solon, c'est Tellus citoyen d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une République bien policée ; il a laissé deux enfans fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister, & enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main, en remportant une victoire pour

sa patrie ; les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même où il avoit perdu la vie , & lui ont rendu de grands honneurs.

Crésus ne fut pas moins étonné que la première fois. Il crut que Solon étoit un insensé. Eh bien , continua-t-il , quel est le plus heureux des hommes après Tellus ? Il y a eu autrefois deux frères , répondit-il , dont l'un s'appelloit Cléobis , & l'autre Byton : ils étoient si robustes , qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes de combats ; ils s'aimoient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête la Prêtresse de Junon leur mère , pour qui ils avoient beaucoup de tendresse , devoit aller nécessairement faire un sacrifice au temple ; on tarδοit trop à amener ses bœufs ; Cléobis & Byton s'attelerent à son char , & la traî-

nérent jusqu'au lieu où elle vouloit aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Leur mere ravie de joie, pria Junon de leur envoyer ce qui leur étoit plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini, & qu'ils eurent fait très bonne chere, ils allèrent se coucher, & moururent tous deux cette même nuit. Créfus ne put s'empêcher de faire paroître sa colere. Comment, repliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux? O Roi des Lydiens, répondit Solon, vous possédez de grandes richesses, & vous êtes maître de quantité de peuples : mais la vie est sujete à de si grands changemens, qu'on ne sçauroit décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carriere. Le tems fait tous les jours naître de nouveaux accidens, dont même on n'auroit

jamais pû se douter ; on ne doit point s'affurer de la victoire lorsque le combat n'est pas encore fini. Crésus fut fort mécontent : il renvoya Solon , & ne redemanda plus à le voir.

Esopé qui étoit pour lors à Sardis où on l'avoit fait venir pour divertir Crésus , fut fâché de la mauvaise réception que le Roi avoit faite à un homme d'un mérite si distingué. O Solon , lui dit-il , il ne faut point approcher les Princes , ou il ne leur faut jamais dire que ce qui leur est agréable. Au contraire , répondit Solon , il ne faut jamais s'en approcher , ou bien il faut toujours les conseiller le mieux qu'on peut , & ne leur dire jamais que la vérité.

Cyrus tenoit prisonnier Astiages son grand-pere maternel , & l'avoit dépouillé de tous ses Etats ; Crésus s'en offensa : il prit

parti pour Astiages, & fit la guerre aux Perses. Comme il avoit des richesses immenses, & qu'il se voyoit à la tête d'une nation qui passoit pour la plus belliqueuse de tout le monde, il croyoit que rien ne lui étoit impossible, il fut malheureusement défait, & se retira à Sardis, où il fut assiégé & fait prisonnier après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus qui le fit charger de chaînes. On le monta aussi-tôt au haut d'un bûcher, où on l'attacha au milieu de quatorze enfans Lydiens, pour y être brûlé à la vûe de Cyrus & de tous les Perses. Comme on mettoit le feu au bûcher, Crésus dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avoit autrefois tenu Solon. Il s'écria en soupirant, ô Solon, Solon, Solon. Cela surprit Cyrus. Il envoya demander si c'étoit quelque Dieu

qu'il invoquoit dans ses malheurs. Crésus ne répondit rien. Enfin quand on l'eut contraint de parler, il dit tout accablé de tristesse : Ah ! je viens de nommer un homme que les Rois devroient toujours avoir auprès d'eux , & dont ils devroient plus estimer la conversation que tous les trésors & leur magnificence. On le pressa d'en dire davantage. C'est un Sage de la Grece , continua-t-il , que j'ai autrefois envoyé querir exprès pour lui faire admirer ma grande prospérité ; il me dit froidement , comme s'il m'eût voulu faire connoître que cela n'étoit qu'une sote vanité , que j'attendisse la fin de ma vie , & qu'il ne falloit point trop présumer d'une félicité qui étoit sujette à une infinité de calamités. Je reconnois à présent la verité de toutes les choses qu'il m'a prédites. Pendant que Crésus par-



loit , le feu s'étoit déjà allumé au bas du bûcher , & alloit gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état déplorable d'un Prince qui avoit été si puissant , le fit rentrer dans lui-même ; il craignit que quelque disgrâce pareille ne lui arrivât dans la suite ; il commanda aussi-tôt que l'on éteignît le feu ; il fit ôter à Crésus les chaînes dont il étoit chargé ; il lui rendit tous les honneurs possibles , & se servit de son conseil dans ses affaires les plus importantes.

Solon après avoir quitté Crésus , se retira en Cilicie où il bâtit une ville de son nom qu'il appella Solos. On lui apprit que Pisistrate se maintenoit toujours dans la tyrannie , & que les Athéniens se repentoient de ne s'être pas opposés à son usurpation.

Solon leur écrivit en ces termes :

„ Vous avez grand tort d'accuser les Dieux de votre mauvaise fortune. Si vous souffrez maintenant , vous ne devez vous en prendre qu'à votre légereté , & à votre folie de n'avoir pas voulu croire les gens bien intentionnés pour la patrie , & de vous être laissés surprendre aux belles paroles & aux ruses d'un homme qui ne cherchoit qu'à vous tromper. Vous lui avez permis de lever des gardes qui serviront à vous tenir en esclavage le reste de votre vie.

Periandre tiran de Corinthe , fit sçavoir à Solon l'état de ses affaires , & le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse :

„ Vous m'écrivez que quantité de gens conspirent contre

vous. Quand vous vous déli-  
vreriez de tous vos ennemis  
en les faisant mourir, vous n'a-  
vanceriez pas beaucoup vos af-  
faires. Ceux dont vous ne vous  
doutez point vous dresseront  
des embûches. Ce sera quel-  
qu'un qui craindra pour lui, ou  
quelqu'autre qui ne pourra ap-  
prouver vos manieres défian-  
tes, ou enfin quelqu'autre qui  
croira rendre un bon service à  
sa patrie. Le meilleur parti que  
vous puissiez prendre est de re-  
noncer entièrement à la tiran-  
nie. Si vous ne pouvez pas vous  
y résoudre, faites venir des trou-  
pes étrangères suffisamment  
pour tenir le pays en bride,  
afin que vous n'ayez plus lieu  
de rien craindre, & que vous  
ne soyez plus obligé à exiler  
personne.

Solon passa en Chypre; il fit  
amitié avec Philocypre Prince

d'Oepie. Cette ville étoit bâtie dans un endroit fort stérile. Solon conseilla à Philocypre de la rebâtir dans un meilleur pays. Il choisit une belle plaine très fertile , conduisit lui-même toute cette entreprise qui réussit très bien. Philocypre par reconnoissance voulut que cette ville s'appellât Soles.

Solon n'a jamais été ennemi du plaisir pendant tout le tems qu'il a vécu. Il a aimé la bonne chere , la musique & tout ce qui pouvoit contribuer à la vie délicieuse. Il haïssoit les representations où on ne disoit jamais que des choses inventées à plaisir. Il croyoit que cela étoit pernicieux à la Republique , & que de là pouvoient naître une infinité de séditions. Du tems qu'il étoit en grand crédit à Athènes , Thespis commença lui-même à jouer des tragédies qu'il avoit compo-

sées. Cela plaisoit merveilleusement au peuple à cause de la nouveauté. Solon qui aimoit son divertissement s'y trouva un jour. Quand tout fut fini il appella Thespis. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de mentir devant tant de monde? Il n'y a point de mal, répondit Thespis, car ce n'est que pour rire. Solon frappa la terre d'un bâton qu'il tenoit dans sa main. Oui, repliqua-t-il, mais si on approuve de telles menteries en riant, nous ne tarderons guères à les trouver dans nos actes publics, & dans les affaires les plus sérieuses. C'est ce qui fit que lorsque Pisistrata, se fut fait porter tout sanglant au milieu de la place publique, Solon parlant de ces représentations, s'écria: Voilà la malheureuse source d'où naissent toutes ces fourberies.

Quelques-uns attribuent à So-

lon l'établissement de l'Areopage ; c'étoit un conseil composé de ceux qui avoient passé par toutes les charges à Athènes. On demanda un jour à Solon quel état étoit le mieux policé. C'est celui , répondit-il , où les gens qui n'ont point été outragés pourfuivent avec autant de chaleur la réparation de l'injure faite à autrui , que s'ils l'avoient reçue eux-mêmes. Sur la fin de ses jours il avoit commencé un Poëme sur le rapport qu'on lui avoit fait en Egypte d'une Ile Athlantide qu'on plaçoit au-delà de l'ocean connu. La mort le surprit en Chypre avant que son ouvrage fût achevé. C'étoit dans la cinquante - cinquième Olympiade • environ la quatre-vingtième année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamîne , qu'on les brûlât , &c qu'on en jettât les cendres par

S O L O N.



toute la campagne. Les Athéniens après sa mort lui dressèrent une statue de bronze qui le representoit , son Livre des loix à la main , avec les habits de Prince du peuple. Ceux de Salamine lui en dressèrent une autre qui le representoit en Orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.



## PITTACUS

*Florissoit dans la 42<sup>e</sup> Olympiade ,  
mourut la troisiéme année de  
la 52<sup>e</sup> , âgé de 70 ans.*

**P**ITTACUS fils d'Hirradius , originaire de Thrace , naquit à Mytiléne petite ville de l'Isle de Lesbos , environ la 29<sup>e</sup> Olympiade. Il fut pendant sa jeunesse fort entreprenant , brave soldat , grand Capitaine , & toujours bon Citoyen. Il tenoit pour maxime qu'il falloit s'accommoder au tems , & se servir de l'occasion.

Pour sa premiere entreprise , il se ligua avec le frere d'Alcée , contre le tiran Mélanchre qui avoit usurpé la souveraineté de l'Isle de Lesbos , & le mit en déroute. Cette action lui donna



une grande réputation de bravoure. Il y avoit depuis long-tems une cruelle guerre entre les Mytilénéens & les Athéniens au sujet de la possession d'un territoire nommé Achillitide. Les Mytilénéens choisirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en presence & prêtes à donner bataille , Pittacus proposa de décider le differend par un combat particulier ; il appella en duel Phrynon Général des Athéniens, qui étoit toujours sorti victorieux de toutes sortes de combats , & qui avoit été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut résolu que le vainqueur demurerait sans contredit conquérant du territoire en question. Ces deux Généraux s'avancèrent seuls au milieu des deux armées. Pittacus avoit caché un filet sous

son bouclier , il prit son tems si adroitement , qu'il envelopa Phrynon lorsqu'il ne se doutoit de rien ; & s'écria : Je n'ai pas pris un homme , c'est un poisson. Pittacus le tua à la vûe des deux armées, & demeura maître du territoire. C'est de-là qu'est venu l'origine des filets qu'on representoit depuis sur le Théâtre pour divertir le peuple.

L'âge modera fort la grande ardeur de Pittacus ; il commença peu à peu à goûter la douceur de la Philosophie. Ceux de Mytiléne qui avoient un respect particulier pour lui , lui donnerent la principauté de leur ville. Une longue & pénible experience lui fit regarder avec un courage élevé les différentes faces de la fortune. Après avoir établi un très bon ordre dans la Republique , il renonça volontairement à la principauté qu'il tenoit depuis

douze ans , & se retira tout-à-fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour les biens de la fortune , après les avoir fort souhaités. Les Mytilénéens , en considération des grands services qu'il leur avoit rendus , lui offrirent un lieu fort agréable , arrosé de ruisseaux , & environné de bois & de vignes , avec plusieurs métairies dont les revenus étoient suffisans pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard , qu'il lança de toutes ses forces , & se contenta de l'espace en quarré qu'il avoit pû atteindre avec le dard qu'il avoit lancé. Les Magistrats surpris de sa retenue , le prièrent de leur en dire la raison. Il leur répondit , sans s'expliquer davantage , qu'une partie étoit plus avantageuse que le tout.

Crésus lui écrivoit un jour pour le prier de venir voir ses richesses. Pittacus lui fit cette réponse :

„ Vous voulez m'attirer en  
„ Lydie pour voir vos trésors ;  
„ sans les avoir vûs , je ne doute  
„ point que le fils d'Haliattes ne  
„ soit le plus puissant des Rois ;  
„ mais quand j'aurois tout ce que  
„ vous possédez , je n'en serois  
„ pas plus riche ; je n'ai aucun  
„ besoin de biens ; je me conten-  
„ te du peu qui est nécessaire pour  
„ me faire vivre moi & quelques  
„ amis ; j'irai pourtant vous voir  
„ pour vous contenter.

Crésus après avoir subjugué les Grecs d'Asie , résolut de faire équiper des vaisseaux pour se rendre maître des Isles. Pittacus vint pour lors à Sardis. Crésus lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau dans la Grece. Prince , lui dit Pittacus , les Insulaires

ont acheté dix mille chevaux ; ils ont résolu de vous faire la guerre , & de venir attaquer Sardis. Crésus prit cela fort sérieusement. Plût aux Dieux , dit-il , d'inspirer aux Insulaires de venir attaquer les Lydiens avec de la Cavalerie ! Il semble , repliqua Pittacus , que vous souhaitez voir les Insulaires à cheval & en terre ferme ; vous avez raison , mais ne pensez-vous pas aussi que les Insulaires riront bien quand ils sçauront que vous voulez mener une armée navale contr'eux ? Ils seront ravis de vous rencontrer sur mer , vous & les Lydiens , pour venger l'infortune des Grecs que vous avez réduits en servitude. Crésus crut que Pittacus étoit instruit de ce qu'il méditoit ; il quitta le dessein de faire équiper des vaisseaux , & fit alliance avec les Grecs des Isles.

Pittacus étoit d'une figure as-

sez difforme ; il avoit toujours mal aux yeux ; il étoit fort gras & fort négligé , & marchoit désagréablement , à cause de quelques infirmités qu'il avoit aux piés. Il avoit épousé la fille du Législateur Dracon ; c'étoit une femme d'une fierté & d'une insolence insupportable , qui n'avoit rien qu'un très grand mépris pour son mari , à cause qu'il étoit mal fait , & qu'elle croyoit être d'une naissance distinguée. Un jour Pittacus avoit invité à dîner plusieurs Philosophes de ses amis : quand tout fut préparé , la femme , qui étoit toujours de mauvaise humeur , alla renverser la table & routes les viandes qui étoient dessus. Pittacus sans s'émouvoir , se contenta de dire aux conviés : C'est une folle ; il faut excuser sa faiblesse. Cette grande mesintelligence qui avoit toujours été entre lui & sa fem-

me, lui avoit donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal assortis. Un jour un homme vint le trouver pour sçavoir de lui quelle femme il devoit prendre de deux qui étoient à son choix, dont l'une étoit à peu près de même condition que lui, & l'autre beaucoup plus considérable par ses biens & par sa naissance. Pittacus leva le bâton sur lequel il étoit appuyé: Va-t-en, lui dit-il, dans ce carefour où les petits enfans s'assembtent pour jouer; suis l'avis qu'ils te donneront là-dessus. Le jeune homme y alla. Ces petits enfans se divertissoient de tout leur cœur, & se disoient: Choisis ton égal. Cela le détermina à ne plus songer à la femme qui étoit beaucoup plus considérable que lui, & à prendre son égale. Pittacus étoit si sobre, qu'il ne buvoit presque jamais que de l'eau de fontaine; quoi-

que les vins les plus délicats fussent en abondance à Mytiléne.

Il conseilla secretement à Periandre de s'abstenir de l'usage du vin , s'il vouloit réussir dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de Corinthe , & s'il vouloit se conserver dans la tyrannie.

Il ordonna qu'un homme qui auroit commis quelque faute étant yvre , seroit puni doublement.

Il disoit ordinairement que la nécessité étoit quelque chose de si fort , que les Dieux mêmes étoient obligés d'obéir à ses loix.

Que c'étoit dans le gouvernement de la République qu'un homme faisoit connoître l'étendue de son esprit.

Que les sages devoient prévoir les malheurs qui leur pouvoient arriver , afin de les pouvoir détourner , & que les gens de



de cœur les devoient supporter généreusement lorsqu'ils étoient arrivés.

Qu'il étoit très difficile d'être homme de bien.

Qu'il n'y avoit rien de meilleur que de s'appliquer toujours à bien faire ce qu'on fait dans le moment.

Que pour réussir, il falloit méditer à loisir, & exécuter promptement les choses qu'on avoit projetées.

Que les victoires les plus estimables, étoient celles qu'on remportoit sans effusion de sang, & qu'afin qu'un Empire fût bien gouverné, il falloit que le Roi & tous ceux qui étoient en autorité, obéissent aux loix comme les moindres particuliers.

Quand vous voudrez faire quelque chose, disoit-il à ses disciples, ne vous en vantez jamais : car si par malheur vous ne pou-

viez venir à bout de votre entreprise , on se moqueroit de vous.

Ne reprochez jamais à personne sa mauvaise fortune , de crainte que vous ne vous trouviez quelque jour en semblable cas.

Ne parlez mal de personne , non pas même de vos ennemis.

Conservez vos amis , & vivez avec eux avec autant de retenue , que s'ils devoient être un jour vos plus grands adversaires.

Aimez la chasteté , la frugalité & la vérité.

Respectez les Dieux.

Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous aura confié , & ne revelez jamais le secret.

Il avoit fait certains vers où il disoit qu'il falloit prendre son arc & ses flèches , & aller tuer un méchant homme par tout où on le rencontroit , parocque , comme son cœur étoit toujours dou-

ble , sa bouche ne disoit jamais rien sur quoi on se pût fier.

Crésus lui envoya une grosse somme d'argent dans sa retraite. Pittacus ne la voulut pas accepter. Il répondit froidement : Je suis plus riche la moitié que je ne voudrois ; car mon frere est mort sans enfans, & sa succession me revient.

Pittacus avoit les réparties promptes & vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé , quelque question qu'on lui ait faite.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose la plus changeante ? Le cours des eaux ; répondit-il , & l'humeur d'une femme.

Quelle étoit la chose qu'on ne devoit faire que le plus tard qu'on pouvoit ? Emprunter de l'argent de son ami.

Quelle étoit la chose qu'on devoit faire en tout lieu , & en tout tems ? Profiter du bien & du mal qui arrivent.

Ce qu'il y avoit de plus agréable ? le tems. De plus caché ? l'avenir. De plus fidèle ? la terre. De plus infidèle ? la mer.

Phocaicus lui dit un jour qu'il vouloit s'adresser à un honnête homme pour quelque chose qu'il avoit dans l'esprit : Vous avez beau chercher , répondit Pittacus ; vous n'en trouverez jamais.

Tyrrée fils de Pittacus étoit un jour à Cumes dans la boutique d'un Barbier , où les jeunes gens s'assembloient ordinairement pour s'entretenir de ce qui se passoit ; un ouvrier , par mégarde , jeta une coignée qui tomba sur la tête de Tyrrée , & la lui fendit en deux. Ceux de Cumes se saisirent du meurtrier , & l'amenerent devant le pere du mort. Pittacus après s'être exactement informé de toutes les circonstances de l'action , trouva qu'il n'y avoit point de la faute

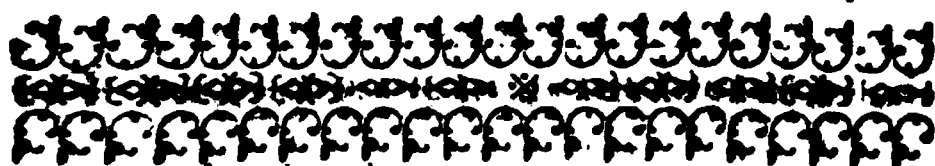
de celui qui avoit fait le coup ;  
Il le renvoya libre , parce , dit-il ,  
qu'une faute commise sans vo-  
lonté mérite pardon , & que ce-  
lui qui s'en vange , devient cou-  
pable par l'injuste punition d'un  
innocent.

Pittacus se divertissoit quel-  
quefois à la poësie. Il a écrit ses  
loix & quelques autres ouvrages  
en vers. Son exercice le plus or-  
dinaire , étoit de tourner une  
meule pour moudre du bled.  
C'est lui qui a été le Maître de  
Pherecide , que plusieurs ont mis  
entre les Sages de Grece , & dont  
la fin est assez extraordinaire.

On dit qu'un jour lorsque la  
guerre étoit plus allumée que  
jamais entre les Ephéfiens & les  
Magnéfiens , Pherecide , qui  
étoit fort porté pour les Ephé-  
fiens , rencontra un homme sur  
son chemin : il lui demanda de  
quel pays il étoit. Dès qu'il eut

appris qu'il étoit d'Ephése : Prend-moi par les jambes , lui dit-il , traîne-moi dans le pays des Magnésiens , & va promptement dire aux Ephésiens la manière dont Pherecide a voulu que tu le traitasses : avertis-les bien qu'ils ne manquent pas de m'enterrer dès qu'ils auront remporté la victoire. Cet homme traîna Pherecide, & alla aussi-tôt conter à Ephése l'aventure qu'il avoit eue. Les Ephésiens furent remplis d'espérance. Ils donnèrent bataille dès le lendemain , & remportèrent une grande victoire sur leurs ennemis. Ils allèrent promptement à l'endroit où on leur avoit dit qu'étoit Pherecide. Ils le trouverent mort sur la place : ils l'emportèrent, & lui firent de magnifiques funérailles.

Pittacus mourut dans l'Isle de Lesbos , âgé de plus de 70 ans : c'étoit dans la 52<sup>e</sup> Olympiade.



## B I A S

*Contemporain de Pittacus, florissoit  
du tems qu'Haliattes, & ensuite  
Crésus regnoient en Lydie.*

**B** I A S de Priene, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grece sous le regne d'Haliattes & de Crésus Rois de Lydie, depuis la quarantième Olympiade jusqu'à sa mort. C'étoit un excellent Citoyen, fort desintereffé, fin politique, honnête homme. Il vivoit simplement, quoiqu'il fût né très riche : il dépensoit tout son bien à secourir ceux qui en avoient besoin : il passoit pour le plus éloquent Orateur de son tems ; il employoit son talent à défendre les pauvres & tous ceux qui étoient dans l'affliction, sans

vouloir tirer d'autre utilité que la gloire de servir sa patrie. Jamais il n'entreprenoit aucune cause qu'il ne crût très-juste ; cela avoit passé en proverbe par tout le pays ; quand on vouloit marquer qu'une cause étoit excellente , on disoit : C'est une cause dont Bias se chargerait. Et lorsqu'on vouloit louer extrêmement un Orateur : Il réussit encore mieux que Bias.

Des pirates firent un jour une course proche Messene dans la Peloponnese , & enlevèrent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priene. Bias les acheta ; il les retira chez lui , & les nourrit comme ses propres enfans ; il leur fit des présens à toutes , & les renvoya à leurs parens : cette action généreuse lui donna une si grande réputation , que quantité de gens ne l'appelloient que le Prince des Sages.



Quelque tems après les Pêcheurs de Messene trouverent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or ; où ces mots étoient gravés : **A U P L U S S A G E**. Le Senat de Messene s'assembla pour délibérer à qui on le devoit donner ; les filles que Bias avoit traité si humainement , se présentèrent à l'assemblée avec leurs parens , & ils crièrent tous ensemble qu'il n'y avoit personne plus sage que Bias. Le Senat de Messene lui envoya ce vase. Bias le considéra , & après avoir lû l'inscription qui étoit autour , il refusa de l'accepter , & dit que ce titre n'appartenoit qu'à Apollon.

Quelques-uns croient que ce vase est la même chose que le trepied dont il est parlé dans la vie de Thalès , & que cette histoire n'a point d'autre fondement , que parceque le trepied fut renvoyé à Bias. D'autres mê-

mes disent que ce fut à lui à qui on l'apporta le premier.

Haliattes Roi de Lydie , après avoir ruiné plusieurs villes de la Grece Asiatique , vint mettre le siege devant Priene. Bias étoit pour lors le premier Magistrat de la ville ; il fit une vigoureuse résistance pendant très long-tems : Mais comme Haliattes paroissoit s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin, & que d'ailleurs la ville étoit réduite dans une grande misere à cause de la disette des vivres , Bias fit engraisser deux beaux Mulets qu'il chassa vers le camp des ennemis, comme s'ils s'étoient échappés d'eux-mêmes. Haliattes fut surpris de voir ces animaux dans un tel embonpoint; cela lui fit craindre de ne pouvoir pas avoir la place par famine : il trouva un prétexte pour envoyer un homme dans la ville ; il lui donna

ordre secrettement de remarquer en quel état étoient les assiégés. Bias se douta bien du dessein d'Haliattes ; il fit couvrir de grands monceaux de sable avec un peu de froment , & fit en sorte que le député d'Haliattes vît toute cette grande abondance sans que cela parût affecté. Haliattes trompé par cette ruse , résolut aussi-tôt de lever le Siege ; il laissa les Priénéens en paix , & fit alliance avec eux. Il eut la curiosité de voir Bias ; il lui envoya dire de lui venir rendre visite dans son camp. Bias répondit à ses députés : Dites au Roi que je demeure ici , & que je lui commande de manger des oignons , & de pleurer le reste de ses jours. Bias aimoit fort la Poësie : Il a fait plus de deux mille vers où il donnoit des preceptes pour enseigner à tout le monde la manière dont chacun pouvoit vivre

heureux, & pour bien gouverner la République en paix & en guerre.

Il disoit ordinairement : Tâchez de plaire à tout le monde : si vous réussissez vous trouverez mille agrémens dans le cours de la vie ; le faste & le mépris qu'on fait paroître pour les autres , n'a jamais rien produit de bon.

Aimez vos amis avec discrétion ; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.

Haïssez vos ennemis avec modération ; car il se peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

Choisissez à loisir les gens que vous voulez prendre pour vos amis ; ayez pour eux une même tendresse , mais distinguez leur mérite.

Imitez ceux dont le choix vous fait honneur, & soyez persuadés que la vertu de vos amis

ne contribuera pas peu à votre réputation.

Ne vous pressez pas de parler, c'est une marque de folie.

Tâchez pendant que vous êtes jeune d'acquérir la sagesse, ce sera toute votre consolation lorsque vous serez vieux : vous ne pouvez faire une meilleure acquisition ; c'est la seule chose dont la possession soit certaine, & qu'on ne pourra vous ravir.

La colere & la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence.

Les honnêtes gens sont très rares ; les méchans & les foux sont en nombre infini.

N'espérez jamais de tenir exactement tout ce que vous aurez promis.

Parlez des Dieux d'une manière convenable à leur grandeur ; & rendez-leur grâces de toutes les bonnes actions que vous ferez.

Ne foyez pas importun ; il vaut beaucoup mieux qu'on vous oblige à recevoir , que d'obliger les autres à vous donner.

N'entreprenez rien témérairement ; mais quand vous avez résolu quelque chose , exécutez-la avec vigueur.

Gardez - vous bien de louer un homme à cause de ses richesses , s'il ne le mérite d'ailleurs.

Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment , & comme si vous deviez rester long-tems sur la terre.

Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature ; les richesses ordinairement sont un effet du hazard ; mais il n'y a que la sagesse qui puisse rendre un homme capable de donner de bons conseils à sa patrie.

C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui flatoit davantage les hommes ? C'est l'espérance , répondit-il.

Quelle étoit celle qui leur plaisoit davantage ? le gain.

Quelle étoit la plus difficile à supporter ? le renversement de la fortune.

Il disoit qu'un homme étoit bien malheureux , lorsqu'il ne sçavoit pas souffrir les disgraces qui lui arrivoient.

Il étoit un jour dans un vaisseau , avec quelques impies : Il s'éleva tout d'un coup une tempête si furieuse , que le vaisseau étoit à tout moment prêt à périr. Ces impies effrayés de la crainte de la mort invoquoient les Dieux. Taisez-vous , leur dit Bias , de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici ; car nous serions tous perdus.

Une autre fois un impie lui

demanda quel étoit le culte qu'on devoit rendre aux Dieux ? Bias ne répondit rien. L'impie le pressa de lui dire la raison de son silence ; C'est parce, répondit Bias, que tu me demandes des choses qui ne te regardent pas.

Il disoit qu'il aimoit beaucoup mieux juger un différend entre deux de ses ennemis , qu'entre deux de ses amis , parce qu'on ne manquoit presque jamais à se brouiller avec celui de ses amis qu'on avoit condamné , & qu'il se pouvoit faire qu'on se racommoderoit avec celui de ses ennemis en faveur de qui on auroit décidé.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devoit être puni de mort. Avant que de prononcer l'Arrêt , il se mit à pleurer en plein Senat : Pourquoi pleurez-vous , lui dit quelqu'un , puisqu'il ne tient



qu'à vous de condamner ou d'absoudre un criminel ? Je pleure , répondit Bias , parceque la nature m'oblige d'avoir compassion des malheureux , & que la Loi m'ordonne de n'avoir point d'égard au mouvement de la nature.

Bias n'a jamais compté au rang des veritables biens , aucunes des choses qui dépendent de la fortune : il croyoit que les richesses étoient des amusemens dont on se pouvoit passer aisément , & qu'elles ne servoient souvent qu'à détourner les hommes du chemin de la vertu.

Il se rencontra par hazard à Priene , lieu de sa naissance , lors de la prise & du sac de cette malheureuse ville : tous les Citoyens emportoient tout ce qu'ils pouvoient , & s'enfuyoient dans les lieux où ils croyoient pouvoir se mettre en sûreté ; le seul Bias demouroit tranquille au milieu

d'une si grande defolation , sans se remuer non plus que s'il eût été tout-à-fait insensible aux malheurs de sa patrie. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne songeoit pas à sauver quelque chose comme les autres ? Je le fais aussi , répondit Bias ; car je porte tout mon bien avec moi.

L'action qui termina les jours de Bias , n'est pas moins illustre que le reste de sa vie. Il s'étoit fait porter dans le Senat , où il défendit l'intérêt d'un de ses amis avec beaucoup de zèle : comme il étoit déjà fort vieux , il se trouva fatigué ; il appuya sa tête contre la poitrine d'un fils de sa fille qui l'avoit accompagné. Quand l'Orateur de son adversaire eut fini son discours , les Juges prononcèrent en faveur de Bias , qui expira aussitôt entre les bras de son petit-fils.

Toute la ville lui fit de magnifiques funérailles, & témoigna un regret extraordinaire de sa mort; on lui érigea un superbe tombeau sur lequel on fit graver ces paroles :

*Priene a été la patrie de Bias, qui fut autrefois l'ornement de toute l'Ionie, & qui a eu des pensées plus relevées que le reste des Philosophes.*

Sa mémoire fut en si grande vénération, qu'on lui dédia un temple, où ceux de Priene lui rendoient des honneurs extraordinaires.

~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~

P E R I A N D R E

*Tiran de Corinthe , contemporain des
 Philosophes précédens ; on ne sçait
 pas précisément l'année de sa nais-
 sance , ni celle de sa mort.*

IL est assez extraordinaire que les Grecs aient donné le titre de Sage à un homme aussi fou que Periandre. Ils se sont laissés surprendre à l'éclat de ses illustres maximes , sans avoir aucun égard à la vie déréglée qu'il a menée pendant qu'il a été sur la terre. Il a toujours parlé comme un véritable sage , & a perpétuellement vécu comme un enragé. Il eut pendant long-tems un commerce infame avec Cratée sa propre mère , sans avoir honte de se deshonoré. Un jour il fit vœu que s'il remportoit le prix

aux jeux Olympiques, il feroit ériger une statue d'or en l'honneur de Jupiter : il fut victorieux dans les premiers jeux qu'on célébra ; mais comme il n'avoit point d'argent pour satisfaire à sa promesse , il fit arracher les ornemens à toutes les Dames qui s'étoient parées magnifiquement pour assister à une fête , & trouva par ce moyen de quoi accomplir son vœu.

Periandre étoit fils de Cypsele de la famille des Heraclides , & exerçoit la tyrannie à Corinthe ville de sa naissance, sous le regne d'Haliattes Roi de Lydie. Il avoit épousé Lysis fille de Proclée Prince d'Epidaure. Il témoigna toujours beaucoup de passion pour elle, & changea son nom de Lysis en celui de Melisse. Il eut deux fils de ce mariage ; Cypsele l'aîné avoit l'esprit pesant & paroïssoit presque hébété : mais Ly-

cophroon le cadet avoit un génie élevé , & étoit très propre à gouverner un Royaume.

Quelques concubines tâchèrent de donner ombrage à Periandre de la conduite de Melisse sa femme qui étoit grosse pour lors , & lui firent quelques rapports dont il conçut une jalousie furieuse. Il la rencontra sur le champ comme elle montoit un escalier , il lui donna un si grand coup de pié dans le ventre qu'il la jetta du haut en bas , & tua la mere & l'enfant qu'elle portoit. Il s'en repentit aussi-tôt ; & comme il en étoit éperduement amoureux , il se jeta sur le corps mort , où la passion & le desespoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions : il fit éclater sa colere sur les femmes qui lui avoient mis ces soupçons dans l'esprit ; il les fit prendre , & commanda qu'on les brûlât.

Dès que Proclée eut appris le cruel traitement qu'on avoit fait à sa chere fille , il crut querir ses deux petits-fils pour qui il avoit toute la tendresse possible , il les garda quelque tems avec lui pour se reconcilier : & lorsqu'il les renvoya , il leur dit en les embrassant : Mes enfans , vous connoissez le meurtrier de votre mere ; l'aîné ne prit point garde à ce que cela vouloit dire , mais le cadet en fut touché si sensiblement , que quand il fut de retour à Corinthe , il ne voulut jamais parler à son pere , ni répondre à ce qu'il lui demandoit. Periandre indigné de la mauvaise humeur de son fils , le chassa de la maison. Il fit plusieurs questions à Cypsele son aîné pour sçavoir ce que leur avoit dit Proclée. Cypsele qui avoit tout oublié , lui conta seulement le bon traitement

qu'ils en avoient reçu : cela ne contenta pas Periandre qui se douta bien qu'il falloit qu'il y eût autre chose ; il le pressa tant qu'à la fin Cypsele se ressouvint des dernieres paroles que Proclée leur avoit dites en partant , & en fit le récit à son pere. Periandre comprit aussi-tôt ce qu'on avoit voulu dire à ses enfans ; il tâcha de mettre son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui ; il défendit à ceux qui le logeoient de le garder davantage dans leur maison. Lycophroon chassé de son asile ; se presenta pour entrer dans plusieurs autres maisons , mais on le rebutoit par tout , parcequ'on craignoit les menaces de son pere. Il trouva à la fin quelques amis qui eurent compassion de son sort , & qui le reçurent chez eux , au hazard de desobéir au Roi. Periandre fit publier que
quiconque

quiconque le recevroit, ou lui parleroit seulement, seroit puni de mort. La crainte d'un châtiement si rigoureux épouvanta tous les Corinthiens; personne n'osoit plus avoir relation avec lui. Lycophroon passoit toutes les nuits à découvert sous les vestibules des maisons; tout le monde le fuyoit comme une bête farouche. Quatre jours après, Periandre qui le vit presque mort de faim & de misere, fut touché de compassion : il alla à lui : O Lycophroon, lui dit-il, quel sort est le plus souhaitable, de mener une vie malheureuse comme tu fais, ou de disposer de ma puissance, & d'être entièrement le maître de tous les trésors que je possède ? Tu es mon fils & Prince de la florissante ville de Corinthe; s'il est arrivé quelque accident, j'en ai des ressentimens d'autant plus vifs, que j'en suis

moi-même la cause : pour toi , tu t'es attiré toutes ces disgraces en irritant celui que tu devois respecter ; mais à présent que tu connois ce que c'est que de s'opiniâtrer contre son pere , je te permets de revenir dans ma maison. Lycophroon insensible comme un rocher aux discours de Periandre , lui répondit froidement : Vous méritez vous-même la peine dont vous avez menacé les autres , puisque vous m'avez parlé. Quand Periandre vit qu'il étoit entièrement impossible de vaincre la dureté de son fils , il prit le parti de l'éloigner de ses yeux ; il le relegua à Corcyre qui étoit un pays de son obéissance.

Periandre étoit fort irrité contre Proclée qu'il croyoit auteur de la méintelligence qui étoit entre lui & son fils : il leva des troupes , il se mit à la tête , &

alla lui faire la guerre. Toutes choses lui réussirent heureusement. Après s'être rendu maître de la ville d'Epidaure , il le fit prisonnier , & le garda sans lui ôter la vie.

Quelque tems après Perianne qui commençoit déjà à devenir vieux , envoya à Corcyre querir Lycophroon , pour se démettre en sa faveur de la puissance Souveraine au préjudice de son aîné , qui étoit peu propre à la conduite des affaires. Jamais Lycophroon ne voulut seulement répondre un mot à celui que Perianne avoit envoyé pour lui porter cette nouvelle. Perianne qui aimoit tendrement son fils , ne se rebuta point : il donna ordre à sa fille d'aller à Corcyre , croyant qu'elle auroit plus de crédit sur l'esprit de son frère , que toutes les finesse dont il s'étoit servi jusqu'alors pour le

gagner. Dès que cette jeune Princeſſe fut arrivée, elle conjura ſon frere par tout ce qu'elle crut le pouvoir toucher davantage de vaincre ſon opiniâtreté. Aimez-vous mieux , lui dit-elle ; que le Royaume tombe à un étranger qu'à vous ? La puissance eſt une maîtrefſe inconfiante qui a quantité d'amans : notre pere eſt vieux & près de la mort ; ſi vous ne venez promptement , notre maiſon va périr : ſongez donc à ne pas abandonner à d'autres les grandeurs qui vous attendent & qui vous appartiennent légitimement. Lycophroon lui affura qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant que ſon pere y ſeroit. Quand la Princeſſe fut de retour & qu'elle eut raconté au Roi ſon pere la réſolution de Lycophroon, Periandre renvoya pour la troiſième fois à Corcyre , pour faire ſçavoir à ſon fils

qu'il pouvoit venir quand il voudroit, se mettre en possession du Royaume de Corinthe ; & que pour lui il étoit résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophroon y consentit ; ils se disposèrent l'un & l'autre à changer de pays ; les Corcyriens en furent avertis , ils en eurent tant de peur , qu'ils massacrèrent Lycophroon de crainte que Periandre ne vînt demeurer chez eux. Periandre fut au desespoir de la mort de son fils. Il fit aussi-tôt prendre trois cens enfans des meilleures familles de Corcyre , & les envoya à Haliattes pour en faire des Eunuques ; le vaisseau dans lequel ils étoient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menoit ces jeunes malheureux à Sardis , ils en eurent compassion ; ils leur conseillèrent secrettement de se

jetter dans le temple de Diane : dès qu'ils y furent entrés ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer , & leur dirent qu'ils étoient sous la protection de la Déesse. Ils trouverent un moyen pour les faire subsister , sans se déclarer ouvertement ennemis de Periandre : ils envoyoit tous les soirs tous les jeunes gens de Samos, garçons & filles , danser ensemble autour du temple ; ils leur donnoient des gâteaux faits avec du miel , que ces jeunes gens jettoient dans le temple en dansant. Les enfans de Corcyre les ramassoient & en vivoient. Comme ces danses recommençoient tous les jours , les Corinthiens s'en nuierent , & s'en retournerent chez eux. Periandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils comme il le voulut , qu'il résolut de ne pas

vivre davantage : mais comme il ne vouloit point que personne scût le lieu où seroit son corps , il s'avisa de cette invention pour le cacher. Il fit venir deux jeunes garçons à qui il montra un chemin détourné. Il leur commanda de s'y promener la nuit suivante , de tuer le premier qu'ils y rencontreroient , & d'enterrer sur le champ le corps du mort. Il renvoya ceux-là , & en fit revenir quatre autres , à qui il commanda de se promener par ce même chemin , & de ne pas manquer à tuer & à enterrer aussi-tôt deux jeunes garçons qu'ils rencontreroient ensemble. Quand il eut renvoyé ceux-là , il en fit revenir un plus grand nombre , à qui il commanda pareillement de massacrer ces quatre-là , & de les enterrer dans le lieu où ils auroient fait le coup. Après qu'il eut ainsi disposé toutes choses

comme il le souhaitoit , il ne manqua pas de se trouver à l'heure qu'il falloit dans le chemin détourné , où il fut assassiné par les deux premiers qui le rencontrèrent. Les Corinthiens lui firent une représentation de tombeau , où ils graverent une épitaphe pour honorer sa memoire.

Periandre a été le premier qui s'est fait accompagner de gardes , & qui changea son nom de magistrat en celui de tiran. Il ne permettoit pas à tout le monde indifferemment de demeurer dans les villes. Thrasybule de qui il suivoit fort les avis , lui écrivit un jour cette Lettre.

„ Je n'ai rien caché à l'homme
„ que vous m'avez envoyé ; je
„ l'ai mené dans un bled ; j'ai
„ abatu en sa présence tous les
„ épis qui s'élevoient au-dessus
„ des autres. Suivez mon exem-

ple si vous désirez vous conser-
ver dans votre domination ;
faites périr les principaux de
la ville , amis ou ennemis : Car
un usurpateur doit se défier mê-
me de ceux qui paroissent ses
plus grands amis. “

Periandre disoit qu'à force de
réver & de travailler, il n'y avoit
rien dont on ne vînt à bout , puis-
qu'on avoit trouvé le moyen de
rompre un Isthme.

Qu'on ne devoit jamais se pro-
poser ni l'or ni l'argent , pour ré-
compense de ses actions.

Que les grands ne pouvoient
avoir de garde plus sûre que l'af-
fection de leurs sujets.

Que rien n'étoit plus estima-
ble que le repos.

Que le gouvernement popu-
laire étoit meilleur que d'être
soutmis à une seule personne.

Et quand on lui demandoit
pourquoi il se maintenoit tou-

jours dans la tyrannie de Corinthe qu'il avoit usurpée: C'est parce, disoit-il, que quand on s'en est emparé une fois , il y a autant de danger à la quitter volontairement que par force.

Il croyoit qu'on n'étoit pas seulement obligé de punir ceux qui faisoient du mal ; mais encore ceux qu'on sçavoit avoir dessein d'en faire.

Les plaisirs sont passagers , disoit - il , mais la gloire est éternelle.

Il faut être modéré dans son bonheur , & prudent dans l'adversité.

Ne reveler jamais le secret qui nous a été confié.

Ne point regarder si nos amis sont dans la prospérité ou dans la disgrâce ; & avoir toujours les mêmes égards pour eux dans l'une & dans l'autre fortune.

Periandre aimoit les gens

ſçavans. Il écrivoit aux autres Sages de Grece pour les inviter à venir paſſer quelque tems à *Corinthe*, comme ils avoient fait à *Sardis*. Il les reçut agréablement, & fit tout ſon poſſible pour les bien contenter.

Il regna quarante ans, & mourut vers la quarante-deuxième Olympiade.

Quelques-uns croient qu'il y a eu deux Periandres, & qu'on a attribué à un ſeul les paroles & les actions de tous les deux.



CHILON.

Il étoit vieux à la 52^e Olympiade ; ainsi on peut le regarder à peu près du même âge que Pittacus.

CHILON florissoit à Lacédémone vers la 52^e Olympiade. C'étoit un homme d'un esprit ferme & résolu, qui restoit toujours tranquille, & égal dans l'adversité comme dans la prospérité. Il vivoit retiré chez lui sans ambition, & croyoit que le tems le plus mal employé, étoit celui qu'on passoit dans de longs voyages. Sa vie étoit un modèle d'une vertu parfaite. Il pratiquoit sincèrement tout ce qu'il disoit. Son silence & sa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il régloit sa

vie sur cette maxime dont il est l'auteur : *Qu'en toutes choses , il falloit courir lentement.* Environ la 55^e Olympiade il fut fait Ephore : c'étoit une dignité à Lacédémone qui contrebalançoit l'autorité des Rois. Son frere qui y prétendoit , en fut jaloux ; il ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment. Chilon lui répondit froidement : On m'a choisi , parcequ'on me croyoit plus propre que vous à souffrir le tort qu'on me fait de me tirer de mon repos , pour m'embarasser dans les affaires & me rendre esclave.

Il croyoit qu'on ne devoit pas entièrement rejeter l'art de deviner , & qu'un homme par la force de son esprit , pouvoit connoître plusieurs choses futures.

Un jour Hippocrate avoit sacrifié pendant les jeux Olympiques : dès qu'on eut mis la chair

des victimes dans des chaudieres pleines d'eau froide , l'eau s'échauffa tout d'un coup , & commença à bouillir de telle sorte , qu'elle se répandoit par dessus les bords sans qu'il y eût de feu sous les chaudieres. Chilon qui étoit present considera attentivement ce prodige ; il conseilla à Hippocrate de ne se marier jamais , & que si par malheur il l'étoit déjà , qu'il ne differât point à répudier sa femme , & à tuer tous les enfans qu'il avoit d'elle. Hippocrate se moqua de cet avis ; cela ne l'empêcha point de se marier , & il eut de sa femme le tiran Pisistrate , qui usurpa la souveraineté d'Athènes sa patrie.

Chilon une autre fois , après avoir exactement remarqué la qualité du terroir , & la situation de l'Isle de Cythere , s'écria devant tout le monde : Ah ! plutôt aux Dieux que cette Isle n'eût

jamais été , ou que la mer l'eût submergée dès qu'elle a commencé à paroître ! car je prévois qu'elle sera la ruine du peuple de Lacedemone. Chilon ne fut pas trompé. Cette Isle fut prise quelque tems après par les Athéniens , qui s'en servirent pour désoler le pays.

Il disoit ordinairement qu'il y avoit trois choses difficiles : garder le secret , souffrir les injures , & bien employer son tems.

Chilon étoit court & fort serré dans tous ses discours. Sa manière de parler passa en proverbe.

Il disoit qu'il ne falloit jamais menacer personne , parceque c'étoit une foiblesse de femme.

Que la plus grande sagesse étoit de sçavoir retenir sa langue , & principalement dans un festin.

Qu'on ne devoit jamais mal parler de personne ; qu'autrement on étoit perpétuellement

exposé à se faire des ennemis , & à entendre des choses fâcheuses.

Qu'il falloit plutôt visiter ses amis , lorsqu'ils étoient dans la disgrâce , que dans la faveur.

Qu'il valoit mieux perdre , que de faire un gain injuste & mal-honnête.

Qu'il ne falloit jamais flatter personne dans sa mauvaise fortune.

Qu'un homme courageux devoit toujours être doux , & se faire plutôt respecter que craindre.

Que la meilleure politique dans un Etat , étoit d'enseigner aux Citoyens à bien conduire leur famille particulière.

Qu'il falloit épouser une femme simple , & ne se pas ruiner à célébrer ses nôtces.

Qu'on éprouvoit l'or & l'argent avec une pierre de touche ; mais que c'étoit par le moyen de l'or & de l'argent , qu'on

éprouvoit le cœur des hommes.

Qu'il falloit user de toutes choses avec moderation, de crainte que leur retranchement ne nous fût trop sensible.

L'amour & la haine , disoit-il, ne durèrent pas éternellement : n'aimez jamais que comme si vous deviez haïr un jour , & ne haïssez jamais que comme si vous deviez un jour aimer.

Il fit graver en lettres d'or dans le temple d'Apollon à Delphes : Qu'il ne falloit point souhaiter les choses qui étoient trop au-dessus de nous : & que celui qui répondoit pour un autre , ne manquoit jamais de perdre.

Periandre fit tout ce qu'il put pour l'attirer à Corinthe , afin de se servir de son conseil pour pouvoir se maintenir dans la tyrannie qu'il avoit usurpée. Chilon lui fit cette réponse : Vous voulez m'engager dans des troubles de

guerres , & m'exiler loin de mon pays , comme si cela vous devoit faire vivre en sûreté : sçachez qu'il n'y a rien de moins assuré que la grandeur des Rois , & que le plus heureux de tous les tirans , est celui qui a le bonheur de mourir dans son lit.

Chilon se sentant approcher de sa fin , regarda ses amis assemblés autour de lui : Mes amis , leur dit-il , vous sçavez que j'ai fait & dit quantité de choses depuis si long-tems que je suis au monde ; j'ai tout repassé à loisir dans mon esprit , & je ne trouve pas que j'aye jamais fait aucune action dont je me repente , si ce n'est par hazard dans ce cas que je soumets à votre décision pour sçavoir si j'ai bien ou mal fait ; je me suis rencontré un jour moi troisième , pour être juge d'un de mes bons amis qui devoit être puni de mort suivant les Loix :

j'étois fort embarrassé : il falloit de nécessité violer la Loi , ou faire mourir mon ami : après y avoir bien rêvé , je trouvai cet expédient. Je mis au jour avec tant d'adresse toutes les meilleures raisons de l'accusé , que les deux Collègues ne firent aucune difficulté de l'absoudre , & moi je l'avois condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné : j'ai satisfait aux devoirs d'ami & de juge ; cependant je sens je ne sçai quoi dans ma conscience qui me fait douter si mon conseil n'étoit point criminel.

Chilon accablé de vieillesse , mourut à Pise d'un excès de joie , en embrassant son fils qui venoit d'être couronné aux jeux Olympiques.

Les Lacedemoniens lui érigèrent une statue après sa mort.



CLEOBULE

Contemporain & à peu près de même âge que Solon, c'est-à-dire, qu'il a vécu entre la 35^e & 55^e Olympiade.

CLEOBULE a été un des moins considérables entre les Sages, mais il a été un des plus heureux. Il étoit fils d'Eva-goras issu d'Hercule, & naquit à Linde ville maritime de l'Isle de Rhodes, où il florissoit sous le regne de Crésus Roi de Lydie. Il fit paroître une grande sagesse dès son enfance. Il étoit très beau de visage, d'une taille avantageuse & d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Egypte pour y apprendre la philosophie, selon la coutume de ces tems-là. A son retour il se

maria à une femme très vertueuse, & vécut dans une grande tranquillité au milieu de sa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célèbre Cleobuline qui devint si sçavante par son application & les bonnes instructions de son pere, qu'elle embarrassoit tous les plus habiles Philosophes de son tems, principalement par des questions énigmatiques. Elle étoit d'ailleurs si honnête & si bienfaisante, qu'elle prenoit soin elle-même de laver les pieds aux amis & aux étrangers qui étoient à quelque festin chez son pere.

Cleobule fut choisi pour gouverner le petit Etat des Lindiens. Il s'en acquita avec autant de facilité que s'il n'avoit eû qu'une famille à conduire. Il éloigna tout ce qui pouvoit attirer la guerre, & entretint toujours une bonne intelligence tant entre les Citoyens, qu'avec les Etran-

gers. Son plus grand mérite dans les Lettres, étoit d'expliquer & de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit fameux dans la Grece cet usage des énigmes qu'il avoit appris des Egyptiens. Il est l'auteur de celle-ci.

Je suis un pere qui a douze fils, dont chacun a trente filles : mais de beauté bien différente. Les unes ont le visage blanc, les autres l'ont fort noir. Elles sont toutes immortelles, & si elles meurent tous les jours.

Cette énigme signifie l'année.

C'est aussi lui qui a fait l'épigramme qui est sur le tombeau de Midas, où il loue extraordinairement ce Roi. Quelques-uns l'avoient mal à propos attribué à Homere, qui est beaucoup antérieur à Midas.

Cleobule faisoit principalement consister la vertu dans la fuite de l'injustice, & des autres

vices. C'est dans ce sentiment qu'Horace a dit :

*Virtus est vitium fugere , & sapientia prima
Stultitiâ carnisse*

Il disoit ordinairement qu'il falloit garder l'ordre , le tems & la mesure en toutes choses.

Que pour bannir la grande folie qui régnoit dans tous les Etats , il falloit obliger chaque Citoyen à vivre selon sa condition.

Qu'il n'y avoit rien de si commun dans le monde que l'ignorance & les grands parleurs.

Tâchez , disoit-il , d'avoir toujours des sentimens relevés , & ne soyez ni ingrat , ni infidele. Faites du bien à vos amis & à vos ennemis. Vous conserverez les uns , & peut-être gagnerez-vous les autres.

Avant que de sortir de votre logis , songez toujours à ce que vous allez faire ; & dès que vous

ferez rentrés, examinez-vous, & repassez dans votre esprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu, & écoutez beaucoup.

Ne dites jamais de mal de personne.

Conseillez toujours ce que vous croirez de plus raisonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaisirs.

Accommodez-vous avec vos ennemis, si vous en avez.

Ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfans.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous rit, ne vous en orgueillissez point : mais aussi ne vous laissez point accabler, lorsqu'elle vous tourne le dos.

Mariez-vous toujours selon votre condition : car si vous épousez une femme d'une naissance plus

plus relevée que vous , vous aurez autant de maîtres qu'elle aura de parens.

Il disoit qu'on devoit avoir un soin particulier des filles , & qu'il ne les falloit jamais marier que lorsqu'elles étoient filles d'âge , mais femmes par la conduite & par la raison.

Qu'un homme ne devoit jamais caresser sa femme , ni la quereller devant les étrangers ; car dans l'un il y avoit de la foiblesse , & dans l'autre de la folie.

Lorsque Cleobule sçut que Solon avoit entierement abandonné son pays, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Il lui écrivit cette lettre.

Vous avez une grande quantité d'amis qui ont tous des maisons à votre service : je crois pourtant que vous ne pouvez être mieux qu'à Lin-

„entièrement libre : vous n'au-
„rez rien à craindre de Pisistra-
„te , & tous vos amis pourront
„vous venir voir en fereté.

Cleobule fçut ménager heu-
reusement toutes sortes d'avan-
tages dans une condition me-
diocre , & dans une vie dégagée
de l'embarras du monde. Il fut
heureux pere , heureux mari ,
heureux citoyen , heureux phi-
losophe , & mourut enfin âgé de
plus de foixante-dix ans , après
avoir été fort honoré pendant
toute sa vie. Les Lindiens té-
moignerent un regret très sen-
sible de l'avoir perdu. Ils lui
érigerent un tombeau magnifi-
que , sur lequel ils firent graver
une Epitaphe pour honorer sa
memoire.



EPI MENIDES

Vint à Athènes dans la 46^e Olympiade. On a prétendu qu'il avoit été endormi 57 ans dans une Caverne ; qu'il en avoit vécu 154, d'autres disent 157, & d'autres 298.

EPI MENIDES de Gnofse, floriffoit dans l'Iſle de Crète, vers le tems que Solon étoit en grand crédit à Athènes. C'étoit un ſaint homme qui vivoit fort religieufement : On le croyoit fils de la Nymphe Balte. Tous les Grecs étoient perfuadés qu'il étoit inspiré de quelque eſprit celeſte, & qu'il avoit ſouvent des révélations divines. Il ſ'appliquoit entièrement à la Poëſie & à tout ce qui regardoit le culte divin ; c'eſt lui qui a com-

mencé à consacrer les temples , & à purifier les campagnes , les villes & même les maisons particulières. Il n'avoit pas beaucoup d'estime pour les gens de son pays. Saint Paul dans l'Épître à Tite , a cité un de ses vers , où il disoit , en parlant des peuples de Crète , que c'étoit de grands menteurs , des paresseux & de méchantes bêtes.

Son pere l'envoya un jour querir une brebis à la campagne : Epimenides en revenant se détournâ un peu du grand chemin , & entra vers le midi dans une caverne pour se reposer quelque tems en attendant que la chaleur fût passée ; il y demeura endormi pendant cinquante-sept ans. Quand il fut éveillé , comme il croyoit n'avoir pas fait un long sommeil , il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis ; il ne l'apperçut point :

il sortit de sa caverne, & fut fort surpris de voir la face de la terre changée entièrement. Il courut fort étonné au lieu où il avoit pris la brebis ; il trouva que la maison avoit changé de maître , & que personne ne sçavoit ce qu'il vouloit dire ; il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse ; il rencontroit par tout des visages inconnus, sa surprise augmentoit à tous momens. Comme il entroit dans la maison de son pere , on lui demanda qui il étoit , & ce qu'il vouloit ; à la fin il se fit reconnoître avec bien de la peine par son jeune frere qui n'étoit qu'un enfant lors de son départ, & qu'il trouva déjà cassé de vieillesse à son retour. Une aventure si extraordinaire fit beaucoup de bruit par tout le pays ; chacun regarda aussi-tôt Epimenides comme le favori des Dieux. Ceux qui ne sçauoient

s'imaginer qu'Epimenides ait pû dormir si long-tems , croyent qu'il employa ces cinquante-sept ans à voyager inconnu dans les pays étrangers , & qu'il s'appliquoit à connoître les simples.

Après que Mégacles eut fait massacrer cruellement ceux de la faction de Solon , jusqu'au pied des Autels , les Athéniens furent saisis d'une frayeur qui les troubloit tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désoloit tout le pays, ils croyoient qu'il revenoit des esprits par toute la ville. On consulta les Devins , qui connurent par leurs sacrifices qu'on avoit commis quelque abomination , dont toute la ville avoit été fouillée. On envoya aussi-tôt Nicias en Crete: on lui donna un vaisseau pour anener Epimenides dont la réputation s'étoit déjà étendue

dans toute la Grèce. Dès qu'Epimenides fut arrivé à Athènes, il prit des brebis noires & des blanches qu'il mena dans l'Areopage, d'où il les laissa aller par tout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, & commanda à ceux qu'il avoit choisis pour cela, de les immoler chacune en l'honneur de quelque Dieu particulier dans le propre lieu où elles se seroient reposées. C'est de-là qu'on voyoit encore autour d'Athènes du tems de Lacerte, plusieurs Autels consacrés à des Dieux dont on ne sçavoit point le nom. Tout cela fut exécuté fidèlement; la peste cessa aussitôt, & les Phantômes ne troublèrent plus personne.

Epimenides en arrivant à Athènes fit grande amitié avec Solon, & contribua beaucoup à l'établissement de ses loix. Il fit connoître à tout le monde l'inu-

tilité des cérémonies barbares que les femmes observoient dans les funeraïlles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athènes à s'adonner à la priere, & à faire des sacrifices, & le disposa par ce moyen à vivre selon l'équité, & à ne se point révolter contre les Magistrats.

Un jour après avoir considéré le port de Munichie, il dit à ceux qui étoient autour de lui : Les hommes vivent dans des ténèbres bien épaisses touchant les choses futures. Helas ! si les Athéniens sçavoient combien ce port doit causer de malheur à leur pays, ils le mangeroient tout à l'heure à belles dents.

Quand Epimenides eut demeuré quelque tems à Athènes, il se disposa à s'en retourner. Les Athéniens lui firent préparer un vaisseau, & lui présentèrent un talent pour sa peine. Epimeni-

des les remercia fort honêtement, & ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur demander leur amitié, & d'établir une liaison très étroite entre les Athéniens & les Gnoſſiens. Avant que de partir il fit construire un beau Temple à Athènes à l'honneur des Furies.

Epimenides tâchoit de persuader au peuple qu'il étoit Eacus, & qu'il reſſuſcitoit ſouvent. On ne l'a jamais vu manger. On dit que les Nymphes le nourriſſoient, & qu'il gardoit dans l'ongle d'un bœuf la mane qu'elles lui apportotent : que cette mane ſe convertiſſoit toute en ſa ſubſtance, ſans que jamais aucun excrément ſortît de ſon corps.

Il prédit aux Lacedémoniens la dure ſervitude que les Arcadiens leur feroient ſouffrir.

Un jour comme il bâtiſſoit un temple qu'il avoit réſolu de con-

facrer aux Nymphes , on entendit une voix du Ciel qui lui cria : O Epimenides , ne dédie point ce temple aux Nymphes , mais à Jupiter même.

Quand il eut appris que Solon s'étoit retiré d'Athènes , il lui écrivit cette lettre pour le consoler , & tâcher de l'attirer dans l'Isle de Crete.

„ Ayez bon courage , mon
 „ cher ami , si Pisistrate avoit ré-
 „ duit des gens accoutumés à la
 „ servitude , ou qui n'eussent ja-
 „ mais vécu sous de bonnes loix ,
 „ peut-être que sa domination
 „ pourroit durer long-tems : mais
 „ il a affaire à des hommes libres
 „ qui ne manquent pas de coura-
 „ ge. Ils ne tarderont guères à se
 „ ressouvenir des préceptes de
 „ Solon. Ils auront honte de leurs
 „ chaînes , & ne pourront pas
 „ souffrir qu'un tiran les tienne
 „ plus long-tems en esclavage.

EPIMENIDES. 131

Enfin quand Pisistrate resteroit le maître pendant toute sa vie, son royaume ne passera jamais à ses enfans ; car il est impossible que des gens accoutumés à vivre librement sous de bonnes loix, puissent jamais se résoudre à rester éternellement dans la servitude. Pour ce qui est de vous, je vous prie de ne point demeurer toujours errant de côté & d'autre : dépêchez-vous de nous venir trouver en Crete où il n'y a aucun tiran qui tourmente personne. Car je crains fort que si les amis de Pisistrate vous rencontroient dans leur chemin, comme cela peut arriver, ils ne vous fissent un mauvais parti.

Epimenides passa toute sa vie dans l'exercice des choses saintes ; comme il aimoit fort la Poësie, il écrivit plusieurs Ouvrages en vers. Il fit entr'autres

Fvj

un Poëme de la génération des Curetes & des Corybantes , & un autre de l'expédition de Colchos. Il compofa auffi un traité en Profe des Sacrifices & de la République de Crete ; & un autre Ouvrage dont le fujet étoit Minos & Rhadamante. Il mourut âgé de 157 ans. D'autres difent de 299. Comme toute la vie d'Epimenides fut mifterieufe , quelques-uns rapportent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années. Ceux de Crete lui firent des facrifices comme à un Dieu , & ne l'appelloient ordinairement que le Curete. Les Lacedemoniens garderent fon corps très précieufement chez eux à caufe d'un ancien Oracle qui les avertit de le faire.



ANACHARSIS.

Il vint à Athènes dans la 47^e Olympiade , & fut tué peu de tems après qu'il fut retourné dans son pays ; par où on peut juger qu'il a été contemporain de la plupart des précédens.

ANACHARSIS , Scythe de Nation , a tenu un rang considerable entre les Sages. Il étoit frere de Caduidas Roi de Scythie , & fils de Gnurus & d'une femme Grecque ; c'étoit ce qui lui avoit donné le moyen de bien apprendre les deux langues. Il avoit beaucoup de vivacité & d'éloquence ; il étoit hardi & constant dans tout ce qu'il entreprenoit. Il s'habilloit , en tout tems d'une grosse robe double , & ne vivoit jamais que

de lait & de fromage. Ses harangues étoient d'un stile ferré & pressant , & comme il ne se rebutoit point , il ne manquoit jamais à venir à bout des choses dont il se mêloit. Sa maniere de parler hardie & éloquente , avoit passé en proverbe ; quand quelqu'un l'imitoit , on disoit de lui qu'il faisoit des discours à la Scythe.

Anacharsis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athènes ; dès qu'il y fut arrivé , il alla frapper à la porte de Solon , & dit à celui qui lui vint ouvrir , d'aller avertir Solon qu'il étoit à sa porte , & qu'il venoit exprès pour le voir & pour demeurer chez lui quelque tems. Solon lui fit cette réponse : qu'on ne devoit faire des hôtes que dans son propre pays , ou dans des endroits qui y avoient quelque relation. Anacharsis entra là-dessus ; Hé

bien, dit-il à Solon, puisque tu es maintenant dans ton pays & dans ta propre maison, c'est à toi à faire des hôtes; commence donc à faire amitié avec moi. Solon s'étonna de la vivacité de cette repartie; il consentit avec plaisir de devenir l'hôte d'Anacharsis, & lia avec lui une amitié très étroite qui dura pendant toute leur vie.

Anacharsis aimoit fort la Poësie; il écrivit en vers les Loix des Scythes, avec un Traité de la Guerre.

Il disoit ordinairement que la vigne portoit trois fortes de raisins, le plaisir, l'ivrognerie, & le repentir.

Il s'étonnoit de ce que dans toutes les assemblées publiques qui se tenoient à Athènes, les Sages se contentoient de proposer les matieres, & que les foux décidoient. Mais il ne pou-

voit comprendre pourquoi on punissoit ceux qui disoient des injures, & qu'on donnoit de grandes récompenses aux Athletes & aux Joueurs qui se frapportoient rudement les uns les autres.

Il n'étoit pas moins surpris de ce que les Grecs au commencement de leurs repas se servoient de verres médiocres, & qu'ils en prenoient de grands sur la fin, lorsqu'ils commençoient à être saouls.

Il ne pouvoit souffrir les libertés que chacun se donnoit dans les festins.

Un jour on lui demanda ce qu'il falloit faire pour empêcher quelqu'un de jamais boire de vin. Il n'y a point de meilleur moyen, répondit-il, que de lui mettre un homme yvre devant les yeux, afin qu'il le considère à loisir.

On voulut sçavoir de lui s'il y

avoit des instrumens de Musique en Scythie ; il répondit qu'il n'y avoit pas même de vignes.

Il appelloit l'huile dont se frotoient les Athletes avant de se battre , la préparation à une folie enragée.

Un jour après avoir considéré l'épaisseur des planches d'un vaisseau : Helas ! s'écria-t-il , ceux qui voyagent sur mer ne sont éloignés de la mort que de quatre doigts.

On lui demanda quel étoit le navire le plus sûr ; C'est , répondit-il , celui qui est arrivé au port.

Il répétoit souvent , que tout homme devoit s'appliquer entièrement à se rendre le maître de sa langue & de son ventre.

Il avoit toujours en dormant sa main droite sur sa bouche , pour marquer qu'il n'y avoit rien à quoi nous dûssions tant prendre garde qu'à notre langue.

Un Athénien lui faisoit un jour des reproches de ce qu'il étoit Scythe : Mon pays me deshonne , répondit-il ; mais toi tu deshonores le tien.

On lui demanda ce que les hommes avoient de meilleur , & de plus méchant ; C'est la langue , répondit-il.

Il vaut beaucoup mieux , disoit-il , n'avoir qu'un ami , pourvu qu'il soit vrai , que d'en avoir une quantité qui soient toujours prêts à suivre la fortune.

Quand on lui demandoit s'il y avoit plus de vivans que de morts ; ceux qui sont sur la mer , répondit-il , en quel rang les mettez-vous ?

Il disoit que les marchés étoient des lieux que les hommes avoient établis pour se tromper les uns les autres.

Un jour comme il passoit dans une rue un jeune étourdi lui fit

quelque outrage ; Anacharsis le regarda , & lui dit froidement : Jeune homme , si tu ne peux pas porter le vin dans ta jeunesse , tu auras tout le tems de bien porter l'eau quand tu seras vieux.

Il comparoit ordinairement les loix aux toiles d'araignées , & se moquoit de Solon qui prétendoit avec quelques écritures empêcher les passions des hommes.

C'est lui qui a trouvé le moyen de faire des pots de terre avec une roue.

Un jour Anacharsis alla consulter la Prêtresse d'Apolon , pour sçavoir s'il y avoit quelqu'un plus sage que lui : Oui , répondit l'Oracle , c'est un certain Mison de Chenes. Anacharsis fut fort surpris de n'en avoir pas encore entendu parler : il l'alla chercher dans un village où il s'étoit retiré. Il le trouva qui raccommodoit sa charue. O Mison,

lui cria-t-il , il n'est plus tems maintenant de labourer la terre. Au contraire , répondit Mison , il est même tems de racommoder sa charue quand il y a quelque chose de rompu. Ce Mison a été mis par Platon au nombre des Sages : il s'étoit retiré dans la solitude , où il passa toute sa vie sans avoir de commerce avec personne , parce qu'il haïssoit naturellement tous les hommes. On l'apperçut un jour dans un petit coin fort retiré , où il rioit de toutes ses forces : quelqu'un s'approcha de lui , & lui demanda pourquoi il rioit si fort , puisqu'il n'y avoit personne avec lui. Il répondit que c'étoit cela même qui le faisoit rire.

Crésus qui avoit fort entendu parler de la réputation d'Anacharsis , lui envoya offrir de l'argent , & le prier de le venir voir à Sardis. Anacharsis lui fit cette réponse :

Je suis venu en Grece, ô Roi
des Lydiens , pour y apprendre
les langues , les mœurs , & les
loix du pays. Je n'ai point be-
soin d'or ni d'argent , & je serai
très content, si je m'en retour-
ne en *Scythie* plus habile que je
n'étois , lorsque j'en suis sorti :
j'irai pourtant vous voir : car
j'ai beaucoup d'envie d'être au
nombre de vos amis.

Après qu'Anacharsis eut de-
meuré long-tems en Grece , il se
disposa à s'en retourner. En pas-
sant par *Cysique* , il trouva les
Cysiceniens qui célébroient avec
de grandes solemnités , la fête de
la mere des Dieux. Anacharsis
fit vœu à cette Déesse de lui faire
les mêmes sacrifices , & d'établir
la même fête en son honneur
dans son pays , en cas qu'il y re-
tournât sans péril. Quand il fut
arrivé dans la *Scythie* , il voulut
changer les anciennes coutumes

du pays , & y établir les loix des Grecs. Cela déplut fort aux Scythes.

Un jour Anacharsis entra secrètement dans une épaisse forêt du pays d'Hylée , afin de pouvoir accomplir sans être apperçu , le vœu qu'il avoit fait à Cybele ; il fit toute la cérémonie tenant en main le tambourin devant une représentation de la Déesse à la grecque. Il fut découvert par un Scythe qui en alla avertir le Roi. Le Roi vint aussi-tôt dans la forêt ; il surprit sur le fait son frere Anacharsis. Il lui tira une flèche dont il le perça. Anacharsis expira aussitôt en s'écriant : On ma laissé en repos dans la Grece , où j'étois allé pour m'instruire de la langue & des mœurs du pays , & l'envie m'a fait périr dans le propre pays de ma naissance. On lui érigea plusieurs statues après sa mort.

~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~

# PYTHAGORE

*Florissoit dès la 60<sup>e</sup> Olympiade,  
 vint en Italie dans la 62<sup>e</sup>, mour-  
 rut la 4<sup>e</sup> année de la 70<sup>e</sup>, âgé  
 de 80 ans, ou comme d'autres  
 disent, de 90.*

**I**L y a une célèbre division de  
 la Philosophie, en Ionique &  
 Italique. Thalès de Milet a été  
 chef de la secte Ionique, & Py-  
 thagore de la secte Italique.

Aristippe le Cirenaique rap-  
 porte que ce Philosophe fut nom-  
 mé Pythagore, parcequ'il ne pro-  
 nonçoit jamais que des oracles  
 aussi vrais que ceux d'Apollon  
 Pythien. C'est lui qui a refusé le  
 premier, par modestie, le titre  
 de Sage, & il s'est contenté de  
 celui de Philosophe.

La plus commune opinion est

que Pythagore étoit de Samos & fils de Mnesarque Sculpteur ; quoique d'autres assurent qu'il étoit Toscan , & qu'il naquit dans une de ces petites Isles dont les Athéniens s'emparerent le long de la mer Tirrene.

Pythagore sçavoit la même profession de son pere. Il avoit autrefois fabriqué de ses propres mains trois coupes d'argent ; dont il fit présent à trois Prêtres Egyptiens. Il fut d'abord disciple du sage Pherecide , auquel il s'attacha particulièrement ; Pherecide de son côté aimoit fort Pythagore. Un jour même Pherecide étoit en grand danger de mourir ; Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portoit : mais Pherecide qui craignoit que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte , & fourra ses doigts au travers d'une fente ;



fente ; Regardes , lui dit-il , & juges de l'état où je suis par mes doigts que tu vois tout décharnés.

Après la mort de Pherecide , Pythagore étudia quelque tems à Samos sous Hermodamante ; ensuite , comme il avoit un désir extraordinaire de s'instruire & de connoître les mœurs des étrangers , il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit , pour voyager. Il demeura un tems assez considérable en Egypte pour converser avec les Prêtres , & pour pénétrer dans les choses les plus secrètes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roi d'Egypte , afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connoître la science des Mages. Enfin après avoir voyagé par curiosité dans divers endroits de l'Orient ,

il vint en Crète, où il fit une liaison très étroite avec le sage Epimenides. De là il s'en revint à Samos. Le chagrin qu'il eut de trouver sa patrie opprimée sous la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa en Italie, & s'établit à Croton dans la maison de Milon, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la secte dont il est l'auteur a été appelée Italique.

La réputation de Pythagore ne tarda guères à se répandre par toute l'Italie. Plus de 300 disciples s'attachèrent à lui, & composèrent une petite République très bien réglée. Plusieurs ont écrit que Numa étoit de ce nombre, & qu'il demeurait actuellement à Croton chez Pythagore, lorsqu'il fut élu Roi de Rome : mais les bons Chronologistes prétendent que cela

n'a été avancé sans autre fondement que , parceque Pythagore avoit des sentimens conformes à ceux de Numa, qui vivoit long-tems auparavant.

Pythagore disoit qu'entre amis toutes choses étoient communes, & que l'amitié rendoit les gens égaux. Ses disciples ne possédoient rien en particulier : ils mêloient tout leur bien ensemble , & ne faisoient qu'une même bourse. Ils passaient les cinq premières années à écouter les préceptes de leur maître, sans jamais ouvrir la bouche pour dire seulement un mot. Après cette longue & rigoureuse épreuve, il leur étoit permis de parler, de venir voir Pythagore, & de converser avec lui.

Pythagore avoit un air fort majestueux. Il étoit d'une taille avantageuse, bien fait & très beau de visage. Il s'habilloit en

tout tems d'une belle robe de laine blanche , toujours extrêmement propre. Il n'étoit sujet à aucune passion. Il gardoit perpetuellement un grand sérieux.

Jamais on ne l'a vû rire , ni entendu dire aucune plaisanterie. Il ne vouloit châtier personne quand il étoit en colere , non pas même seulement donner un coup à un Esclave. Ses disciples le prenoient pour Apollon. On venoit en foule de tous côtés pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore , & de le considerer au milieu de ses disciples. Plus de six cens personnes de differens pays arrivoient toutes les nuits à Crotone ; c'étoit une grande distinction , lorsque quelqu'un pouvoit avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des loix à plusieurs peuples qui l'en avoient prié. Il étoit tellement admiré

de tout le monde , quë l'on ne faisoit aucune difference entre ses paroles & les oracles de Delphes. Il défendoit expressément de jurer , & de prendre les Dieux à témoin. Il disoit que chacun devoit s'efforcer d'être tellement honnête homme , que personne n'eût de peine à le croire sur sa parole.

Pythagore tenoit que le monde étoit animé & intelligent ; que l'ame de cette grosse machine est l'*Ether* , d'où sont tirées toutes les ames particulières , tant des hommes que des bêtes. Il a connu que les ames étoient immortelles : mais il croyoit qu'elles erroient de côté & d'autre dans l'air , & qu'elles s'empauroient sans distinction des premiers corps qu'elles rencontroient. Qu'une ame , par exemple , sortant du corps d'un homme , entroit dans le corps d'un

cheval, d'un loup, d'un âne, d'une fouris, d'une perdrix, d'un poisson, ou de quelqu'autre animal, comme dans celui d'un homme, sans en faire aucune différence; de même qu'une ame sortant du corps, de n'importe quel animal, entroit indifféremment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est pourquoi Pythagore défendoit expressément de manger des animaux. Il croyoit qu'on ne faisoit pas un moindre crime en tuant une mouche, un ciron ou quelqu'autre petit insecte, qu'en tuant un homme, puisque c'étoit les mêmes ames pour toutes les choses vivantes.

Pythagore pour persuader tout le monde de sa doctrine de la Métémphysique, disoit qu'il avoit été autrefois Æthalidé, & qu'il avoit passé pour le fils de Mercure. Que c'étoit pour lors, que

Mercuré lui avoit dit de lui demander toute ce qu'il lui plairoit hors l'immortalité , & que ses souhaits seroient accomplis. Pythagore lui demanda la grace de se souvenir également bien de toutes les choses qui se passeroient dans le monde, soit pendant sa vie ou pendant sa mort , & que depuis ce tems-là , il sçavoit très exactement tout ce qui étoit arrivé. Que quelque tems après avoir été Æthalide , il devint Euphorbe , qu'il se trouva au siege de Troye où il fut dangereusement blessé par Menelas. Qu'ensuite son ame passa dans Hermotimus , & que dans ce tems-là pour convaincre tout le monde du don que Mercuré lui avoit fait , il s'en alla dans le pays des Branchides ; il entra dans le temple d'Apollon , & fit voir son bouclier tout pourri que Menelas en revenant de Troye

avoit consacré à ce Dieu, pour marque de sa victoire.

Après Hermotimus, il devint le Pêcheur Pyrrhus, & ensuite le Philosophie Pythagore, sans compter qu'il avoit encore été auparavant le Coq de Mycile, & le Paon de je ne sçai qui.

Il assurait que dans les voyages qu'il avoit faits aux enfers, il avoit remarqué l'ame du Poëte Hesiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homere, il l'avoit vue pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens; à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux Dieux; & que les âmes des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois Pythagore fit faire une profonde caverne dans



sa maison. On dit qu'il pria la mere d'écrire exactement tout ce qui se passeroit pendant son absence : il s'enferma dans la caverne , & après y avoir demeuré une année entiere , il en sortit sale , maigre & hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple & dit qu'il revenoit des enfers ; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire , il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence ; le peuple fut fort touché. On s'imagina aussi-tôt qu'il y avoit quelque chose de divin dans Pythagore ; chacun se mit à pleurer & à jeter de grands cris : les hommes le prierent de vouloir bien instruire leurs femmes ; c'est de-là que les femmes de Crotone ont été appelées Pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des Jeux publics ; il fit venir à lui par de cer-

tains cris un Aigle qu'il avoit apprivoisé sans qu'on en sçût rien ; tout le peuple fut fort étonné. Pythagore pour rendre la chose plus spécieuse , fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Pythagore ne sacrifioit jamais que des pains , des gâteaux & d'autres choses semblables. Il disoit que les Dieux avoient horreur des victimes sanglantes , & que cela étoit capable d'attirer leur indignation sur ceux qui prétendoient les honorer par de tels sacrifices.

Il y a beaucoup d'apparence que Pythagore par toutes ces maximes , vouloit détourner les hommes de la bonne chère , & les accoutumer à vivre simplement , parcequ'on s'en porte beaucoup mieux , que l'esprit est libre & en état de faire ses fonctions ; & pour donner l'exem-

ple, il ne buvoit presque jamais que de l'eau, & ne vivoit en tout tems que de pain, de miel, de fruits & de légumes, excepté les fèves, sans qu'on sçache aucune bonne raison qui pût l'obliger à respecter cette plante.

Pythagore disoit que la vie étoit semblable à une foire; car comme dans une foire les uns viennent pour s'exercer aux combats, d'autres pour négocier, & d'autres simplement pour regarder; ainsi dans la vie les uns naissent esclaves de la gloire, les autres de l'ambition, & les autres ne cherchent simplement qu'à connoître la vérité.

Il ne vouloit pas que personne demandât jamais rien pour soi, parceque chacun ignore les choses qui lui conviennent.

Il distinguoit l'âge de l'homme en quatre parties égales; il disoit qu'on étoit enfant jusqu'à vingt

ans ; jeune homme jusqu'à quarante , homme jusqu'à soixante , & vieux jusqu'à quatre-vingt ; passé cela il ne comptoit plus personne au nombre des vivans.

Il aimoit fort la Geometrie & l'Astronomie ; c'est lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin & l'étoile du soir n'étoient qu'un même astre ; & qui a démontré qu'en tout triangle rectangle , le carré de l'hypoténuse est égal au carré des deux autres jambes. On dit que Pythagore fut si ravi d'avoir trouvé ce fameux Theorème , qu'en s'en croyant redevable à l'inspiration des Dieux , il voulut en faire éclater sa reconnoissance par une hecatombe , c'est-à-dire , un sacrifice de cent bœufs , cela est rapporté dans plusieurs endroits , quoique fort contraire à la doctrine de Pythagore ; mais il se pouvoit faire que c'é-

toit des bœufs faits avec du miel & de la farine, comme en immoloient les Pythagoriciens. Quelques-uns même ont écrit qu'il en étoit mort de joie : mais il ne paroît pas, par ce qu'en écrit Laërce, que cela ait aucun fondement.

Pythagore avoit grand soin d'entretenir l'amitié & la bonne intelligence entre les disciples ; souvent en les instruisant, il leur parloit par certaines paraboles : Il leur disoit, par exemple, qu'il ne falloit jamais sauter par dessus une balance, pour leur faire connoître qu'ils ne devoient jamais s'écarter de la justice.

Qu'il ne falloit point s'asseoir sur la provision du jour, pour leur marquer qu'on ne devoit pas tellement s'arrêter sur le présent, qu'on n'eût aussi quelque soin de l'avenir.

Il les avertissoit de passer tou-

les jours quelque tems en particulier, & de se dire à eux-mêmes : A quoi as-tu employé la journée ? Où as-tu été ? Qu'as-tu fait à propos ? Qu'as-tu fait à contre-tems ?

Il leur recommandoit de garder toujours un extérieur modeste & composé , sans jamais se laisser transporter par des mouvemens de joie ou de tristesse ; d'avoir de la tendresse pour leurs parens ; de respecter les vieillards ; de prendre de l'exercice , de crainte de devenir trop gras ; de ne point passer toute leur vie dans les voyages.

Qu'il falloit avoir un soin très particulier d'honorer les Dieux , & de leur rendre le culte qui leur est dû.

Le Scythe Zambelxix esclave de Pythagore , fut si bien profiter des préceptes de son maître , que quand il s'en fut re-

retourné dans son pays, les Scythes lui firent des sacrifices & le mirent au nombre des Dieux.

Pythagore croyoit que le premier principe de toutes choses, étoit l'unité; que de-là venoient les nombres, les points; des points, les lignes; des lignes, les superficies; des superficies, les solides, & des solides les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau & la terre, dont tout le monde étoit composé; & que ces élémens se changeoient perpétuellement les uns dans les autres; mais que rien ne perissoit jamais dans l'Univers, & que tout ce qui arrivoit n'étoit que des changemens.

Il disoit que la terre étoit ronde & placée au milieu du monde; qu'elle étoit habitée en tout sens, & par conséquent qu'il y avoit des Antipodes qui marchent les pieds opposés

aux nôtres. Que l'air qui l'environnoit étoit grossier , & presque immobile , & que c'étoit pour cela que tous les animaux qui habitoient la terre , étoient mortels & sujets à la corruption. Qu'au contraire l'air du haut des cieux étoit très subtil & dans une agitation perpetuelle , ce qui faisoit que tous les animaux qui le remplissoient étoient immortels , & par conséquent divins ; qu'ainsi le soleil , la lune , & tous les autres astres étoient des Dieux , parcequ'ils étoient placés au milieu de cet air subtil & de cette chaleur active qui est le principe de la vie.

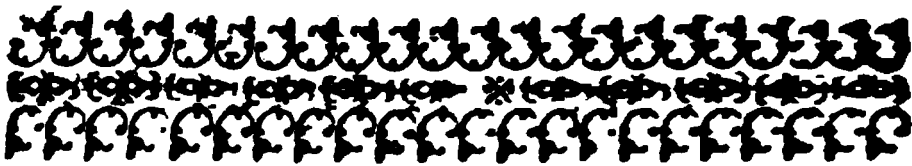
Il y a plusieurs opinions au sujet de la mort de ce Philosophe ; quelques-uns disent que certains disciples qu'il n'avoit pas voulu recevoir , furent tellement indignés de ce refus , qu'ils mirent le feu à la maison



de Milon où étoit Pythagore. D'autres assurent que c'étoient les Crotoniates qui firent le coup, parcequ'ils craignoient que Pythagore ne voulût se rendre Souverain dans leur pays. Quoi qu'il en soit, lorsque Pythagore vit que tout étoit en feu, il se retira promptement avec quarante de ses disciples. Quelques-uns disent qu'il se sauva dans les bois des Muses à Metaponte, où il se laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il rencontra dans son chemin un champ de fèves qu'il falloit traverser, que jamais Pythagore ne s'y put résoudre : Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres fèves. Il attendit tranquillement les Crotoniates qui le massacrèrent avec la plupart de ses disciples. D'autres enfin rapportent que ce n'étoit pas les Crotoniates; mais qu'après que

la guerre fut déclarée entre les Agrigentins & les Siracusains, Pythagore alla au secours des Agrigentins, ses alliés; les Agrigentins furent mis en fuite, & que c'étoit là que Pythagore en se retirant, trouva effectivement un champ de fèves qu'il ne voulut pas traverser, qu'il aima mieux rendre la gorge aux Siracusains qui le percerent de plusieurs coups. La plupart des disciples qui l'accompagnoient furent aussi massacrés; il ne s'en sauva que très peu, du nombre desquels fut Architas de Tarente, qui passa pour le plus grand Geometre de son tems.





## HERACLITE

*Florissoit dans la 69<sup>e</sup> Olympiade.*

**H**ERACLITE d'Ephèse  
 fils de Blyson , florissoit  
 vers la 69<sup>e</sup> Olympiade. On l'ap-  
 pelloit ordinairement le Philo-  
 sophe ténébreux , parcequ'il ne  
 parloit jamais que par énigmes.  
 Laërce rapporte que c'étoit un  
 homme plein de lui-même , &  
 qui méprisoit presque tout le  
 monde.

Il disoit qu'Homere & Archi-  
 locus devoient être chassés par  
 tout à coups de poing.

Il ne pouvoit pardonner aux  
 Ephésiens qui avoient exilé son  
 ami Hermodorus. Il publioit hau-  
 tement que tous les hommes de  
 cette ville méritoient la mort ,  
 & les enfans d'être tous bannis ,

pour expier le crime qu'ils avoient commis en releguant hon-  
teusement leur meilleur Citoyen,  
& le plus grand homme de toute  
la République.

Heraclite n'avoit jamais eu  
de maître. C'étoit par ses pro-  
fondes méditations qu'il devint  
si habile. Il avoit du mépris pour  
ce que faisoient tous les hommes,  
& étoit sensiblement touché de  
leur aveuglement : Cela l'avoit  
rendu si chagrin, qu'il pleuroit  
toujours. Juvenal oppose ce Phi-  
losophe à Démocrite, qui rioit  
perpetuellement. Il dit que cha-  
cun peut aisément censurer par  
des ris sévères, les vices & les  
folies du siècle ; mais qu'il s'éton-  
ne quelle source pouvoit fournir  
une assez grande quantité d'eau,  
pour suffire aux larmes qui cou-  
loient continuellement des yeux  
d'Heraclite.

Heraclite n'avoit pas toujours

été dans les mêmes sentimens; lorsqu'il étoit jeune, il disoit qu'il ne sçavoit rien; & quand il fut plus avancé en âge, il assuroit qu'il sçavoit tout, & que rien ne lui étoit inconnu. Tous les hommes lui déplaisoient; il fuyoit leur compagnie, & alloit jouer aux osselets & à d'autres jeux innocens devant le temple de Diane, avec tous les petits enfans de la ville. Les Ephésiens s'assembloient autour de lui pour le regarder. Malheureux, leur disoit Heraclite, pourquoi vous étonnez-vous de me voir jouer avec ces petits enfans? Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire cela, que de consentir avec vous à la mauvaise administration que vous faites des affaires de la République?

Les Ephésiens le prièrent un jour de leur donner des loix; mais Heraclite ne voulut pas, à cause que les mœurs du peuple étoient

déjà trop corrompues, & qu'il ne voyoit aucun moyen de leur faire changer de vie.

Il disoit que les peuples devoient combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs loix, que pour la défense de leurs murailles.

Qu'il falloit être plus prompt à appaiser un ressentiment, qu'à éteindre un incendie, parceque les suites de l'un étoient infiniment plus dangereuses que les suites de l'autre. Qu'un incendie ne se terminoit jamais qu'à l'embrasement de quelques maisons, au lieu qu'un ressentiment pouvoit causer de cruelles guerres, d'où s'ensuivoit la ruine, & quelquefois la destruction totale des peuples.

Ils'émut un jour une sédition dans la ville d'Ephèse: quelques-uns prièrent Heraclite de dire devant tout le peuple la manière

dont il falloit empêcher les séditions. Heraclite monta dans une chaire élevée ; il demanda un verre qu'il remplit d'eau froide ; il y mêla un peu de legumes sauvages , & après avoir avalé cette composition , il se retira sans rien dire. Il vouloit faire connoître par là que pour prévenir les séditions , il falloit bannir le luxe & les délices hors de la République , & accoutumer les Citoyens à se contenter de peu.

Heraclite composa un livre de la nature , qu'il fit mettre dans le temple de Diane : il étoit écrit d'une manière très obscure , afin qu'il n'y eût que des habiles gens qui le lussent , de peur que si le peuple y trouvoit goût , il ne devînt trop commun , & que cela ne le fît mépriser. Ce livre eut une réputation extraordinaire , parce , dit Lucrèce , que personne n'entendoit ce qu'il vouloit

dire. Darius Roi de Perse en ayant entendu parler , écrivit à l'auteur , pour l'engager à venir demeurer en Perse , & le lui expliquer , lui offrant une récompense considérable , & un logement dans son Palais : mais Heraclite le refusa.

Ce Philosophe ne parloit presque jamais ; & quand quelqu'un lui demandoit la raison de son silence , il répondoit d'un air chagrin : C'est pour te faire parler. Il méprisoit les Athéniens qui avoient un respect extraordinaire pour lui , & vouloit demeurer à Ephèse , où il étoit méprisé de tout le monde.

Il ne pouvoit regarder personne sans pleurer des foiblesses humaines , & de dépit qu'il avoit que rien n'étoit jamais à son gré. La haine qu'il portoit à tout le monde , fit qu'il résolut de s'en séparer tout-à-fait ; il se retira  
dans



dans des montagnes affreuses , où il ne voyoit personne ; il passoit sa vie à gémir , & ne mangeoit que des herbes & des légumes.

Heraclite croyoit que le feu étoit le premier principe de toutes choses.

Il tenoit que ce premier élément , en se condensant , se changeoit en air ; que l'air se condensant aussi , devenoit eau ; qu'enfin l'eau de la même manière devenoit terre , & qu'en rétrogradant par les mêmes degrés , la terre en se rarefiant , se changeoit en eau , d'eau en air & d'air en feu , qui étoit le premier principe de toutes choses.

Que l'Univers étoit fini. Qu'il n'y avoit qu'un monde ; que ce monde étoit composé de feu , & qu'à la fin il périra par le feu.

Que l'Univers étoit rempli d'esprits & de génies.

Que les Dieux n'ont point de providence , & que tout ce qui arrive dans l'Univers , doit être rapporté au destin.

Que le soleil n'est pas plus grand qu'il nous paroît. Qu'il y avoit au-dessus de l'air des especes de barques , dont la partie concave étoit tournée vers nous , que c'étoit-là où montoient toutes les vapeurs qui s'élèvent de la terre ; & que tout ce que nous appellons des astres , n'étoit autre chose que ces petites barques remplies de vapeurs enflammées , qui brilloient de la maniere que nous le voyons. Que les éclipses du soleil & de la lune arrivoient lorsque ces petites barques tournoient leur côté concave vers la partie opposée à la terre , & que la raison des différentes phases de la lune étoit , parceque la barque ne se tournoit que peu à peu.

Pour ce qui est de la nature de l'ame , il disoit que c'étoit absolument perdre son tems que de s'amuser à la chercher , puisqu'il étoit entierement impossible de la pouvoir jamais trouver , tant elle étoit cachée.

La vie dure que menoit Heraclite lui causa une grande maladie ; il devint hydropique. Il retourna à Ephese pour se faire traiter ; il alla trouver des Medecins , & comme il ne parloit jamais que par énigme , il leur dit , faisant allusion à sa maladie : Pourrez-vous bien convertir la pluie en un tems sec & serein ? Comme ces Medecins n'entendoient pas ce qu'il vouloit dire , Heraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs ; il s'enterra dans le fumier , afin de faire évacuer les eaux qui étoient cause de sa maladie ; il s'y enfonça si avant , qu'il ne put jamais s'en

retirer. Quelques-uns disent que les chiens le mangerent dans ce fumier ; & d'autres qu'il y mourut faute d'avoir pû se débarrasser. Il étoit pour lors âgé de soixante-cinq ans.



# ANAXAGORAS

*Né la 70<sup>e</sup> Olympiade , mort la  
88<sup>e</sup> , âgé de 72 ans.*

**A**NAXAGORAS fils  
d'Hegefibule , connut la  
Physique d'une maniere beau-  
coup plus étendue que tous les  
autres Philosophes qui l'avoient  
précédé. Il étoit de Clazomene  
ville d'Ionie , d'une famille fort  
illustre , tant par son origine ,  
que par les grands biens qu'elle  
possédoit ; il florissoit vers la 76<sup>e</sup>  
Olympiade.

Il fut disciple d'Anaximenes ,  
qui l'avoit été d'Anaximander ;  
& celui-ci de Thalès , que les  
Grecs reconnoissent pour le  
premier de leurs Sages. Anaxa-  
goras se plaisoit tellement à la  
philosophie , qu'il renonça à tou-

tes sortes d'affaires publiques & particulieres ; pour s'y attacher entierement. Il abandonna tout ce qu'il avoit ; de crainte que le soin de ses propres interêts ne le détournât de l'étude. Ses parens lui remontrèrent qu'il alloit laisser périr son bien par sa négligence , cela ne put jamais faire aucune impression sur son esprit. Il se retira de son pays , & ne songea plus qu'à la recherche de la verité. Quelqu'un lui reprocha l'indifference qu'il avoit pour sa patrie ; il répondit , en montrant le ciel du bout de son doigt : Au contraire je l'estime infiniment. Il vint demeurer à Athènes où il transféra l'École Ionique qui avoit toujours été établie à Milet depuis le tems de Thalès auteur de cette Secte. Dès l'âge de vingt ans , il commença à y enseigner la philosophie , & continua cet exercice pendant trente ans.

par exemple, il y avoit de la chair, du sang, des os, & des nerfs, puisque nous voyons que les animaux s'en nourrissent : mais que chaque corps prenoit son nom de la matiere qui dominoit dans sa composition. Que, par exemple, afin que certain corps fût appelé du bois ou de l'herbe, il suffisoit qu'il fût composé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbes, que de toute autre chose, & que les petites particules de bois ou d'herbes fussent arrangées en grand nombre vers la surface de ce corps.

Il croyoit que le soleil n'étoit autre chose qu'un fer chaud dont la masse étoit plus grosse que tout le Peloponnese. Que la lune étoit un corps opaque ; qu'elle étoit habitable, & qu'il y avoit des montagnes & des vallées, de même que dans ce monde.

ci. Que les comètes étoient un amas de plusieurs étoiles errantes qui se rencontroient par hazard , & qui se séparoient au bout de certains tems. Que le vent se formoit , lorsque la chaleur du soleil rarefioit l'air. Que le tonnerre venoit du choc des nuées , & les éclairs, lorsque les nuées ne faisoient seulement que s'entre-froter. Que les tremblemens de terre étoient causés par un air renfermé dans des cavernes souterraines : & que le débordement du Nil n'avoit point d'autres causes que les neiges d'Ethiopie qui se fondoient dans de certains tems , & qui formoient des ravines d'eau qui venoient se décharger vers les sources de ce fleuve.

Anaxagoras a cru que c'étoit l'air qui étoit la cause du mouvement des astres ; & sur l'objection qu'on lui faisoit à l'égard



de l'allée & du retour des astres entre les deux tropiques, il répondoit, que cela se faisoit par la pression de l'air, qui pouffoit & repouffoit les astres comme un ressort, lorsqu'ils étoient venus jusqu'à un certain point.

Il tenoit que la terre étoit plate, & que, comme elle étoit le plus pesant de tous les Elemens, elle occupoit la partie la plus basse du monde. Que les eaux qui couloient sur sa superficie, étoient rarefiées par la chaleur du soleil qui les changeoit en vapeurs, & les élevoit jusques dans la moyenne région de l'air, d'où elles retomboient en pluies.

Pendant la nuit lorsque le tems est serein, on voit dans le ciel une certaine blancheur disposée en cercle, qu'on appelle la voie lactée. Quelques Anciens ont imaginé que c'étoit un chemin que tenoient les moindres divi-

nités pour aller au conseil du grand Jupiter. D'autres, que c'étoit le lieu où les ames des Héros s'envoloient après la dissolution de leurs corps. Anaxagoras s'y est trompé, aussi-bien que tous les anciens Philosophes ; il a cru que ce n'étoit rien qu'une réflexion de la lumière du soleil, qui nous paroïssoit ainsi, parcequ'il n'y avoit entre la voie lactée & la terre, aucun astre brillant qui nous pût éclipser cette lumière réfléchie.

Il tenoit que les premiers animaux avoient été produits par la chaleur & l'humidité, & qu'ensuite ils avoient conservé leur espèce par génération.

Une pierre tomba du ciel ; Anaxagoras conclut aussitôt qu'il falloit que les cieux fussent faits de pierres, que la rapidité de la voute céleste tenoit toujours en état : mais que si ce

mouvement violent venoit à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde seroit bouleversée en un instant.

Il avertit un jour qu'il tomberoit une pierre du soleil; cela arriva comme il l'avoit prédit; la pierre tomba auprès du fleuve Egos.

Anaxagoras a cru que ce qui est aujourd'hui terre ferme, dans un autre tems seroit pleine mer, & que ce qui est aujourd'hui pleine mer, dans un autre tems seroit terre ferme.

Quelqu'un s'avisa de lui demander si la mer passeroit quelque jour sur les montagnes de Lampsaque: Oui, répondit-il, à moins que le tems ne manque.

Il faisoit consister le souverain bien dans la contemplation des secrets de la nature. C'est pour cela que quand on lui demandoit le sujet pour lequel il étoit venu

#### 184 ANAXAGORAS.

dans ce monde ? Il répondoit , que c'étoit pour contempler le ciel , le soleil , la lune & les autres merveilles.

Quelqu'un lui demanda quel étoit le plus heureux homme du monde ? Ce n'est pas aucun de ceux que tu crois l'être , répondit-il , & on ne le trouvera jamais que dans le rang de ceux que tu consideres comme des malheureux.

Il entendit un jour un homme qui se plaignoit de mourir dans un pays étranger : Qu'importe , lui dit Anaxagoras , il n'y a point d'endroit dans le monde d'où il n'y ait quelque chemin pour descendre aux enfers.

On lui vint dire un jour que son fils étoit mort ; il reçut cette nouvelle fort froidement : Je sçavois bien , dit-il , que je n'avois engendré qu'un mortel. Il alla aussitôt l'ensevelir lui-même.

La considération qu'Anaxagoras avoit à Athènes ne dura qu'un tems. Les Athéniens le dénoncerent devant les Magistrats & l'accuserent publiquement. Les causes de son accusation sont rapportées diversement. La plus commune opinion est qu'il fut accusé d'impiété pour avoir osé soutenir que le soleil qu'on adoroit comme un Dieu , n'étoit qu'une masse de fer chaud. D'autres disent qu'outre le crime d'impiété , il fut encore accusé de trahison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avoient condamné à mort, il n'en parut point plus ému. Il y a long-tems , dit-il , que la nature a prononcé un pareil arrêt contr'eux.

Periclès qui avoit été son disciple prit son parti avec tant de chaleur , qu'il fit moderer sa Sentence. On le condamna simple-

ment à cinq talens d'amende . & on l'envoya en exil. Anaxagoras souffrit la disgrâce avec beaucoup de fermeté. Il employa le tems de son bannissement à voyager en Egypte & dans d'autres endroits pour converser avec les habiles gens , & pour connoître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curiosité , il s'en revint à Clazomene lieu de sa naissance. Il vit que tous ses biens étoient incultes , & entièrement abandonnés. Si tout cela n'étoit péri , dit-il , je ferois péri moi-même.

Anaxagoras avoit pris un soin particulier de bien instruire Periclès , & lui avoit beaucoup servi dans l'administration des affaires. Periclès n'en eut pas toute la reconnoissance possible , & fut accusé d'avoir un peu négligé son Maître sur la fin.

Anaxagoras se voyant vieux ;

pauvre & abandonné , s'enveloppa dans son manteau , & resolut de se laisser mourir de faim. Periclès en fut averti , & il en parut extrêmement affligé ; il s'en alla en grande hâte trouver Anaxagoras ; il le pria instamment de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'Etat , qui alloit perdre un si grand homme , & le sien en particulier , parcequ'il alloit être privé d'un conseiller si fidele. Anaxagoras lui découvrit son visage mourant. O Periclès , lui dit-il , ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile.

Laërce rapporte qu'Anaxagoras mourut à Lampsaque , & que quand il fut prêt d'expirer , les Principaux de la ville lui demanderent s'il ne leur vouloit rien ordonner. Il leur commanda de donner tous les ans congé aux enfans , & de leur permet-

188 ANAXAGORAS.

tre de jouer à pareil jour que celui de sa mort. Cette coutume s'est observée très long-tems depuis. Anaxagoras étoit âgé de plus de 72 ans quand il mourut ; c'étoit dans la 88<sup>e</sup> Olympiade.

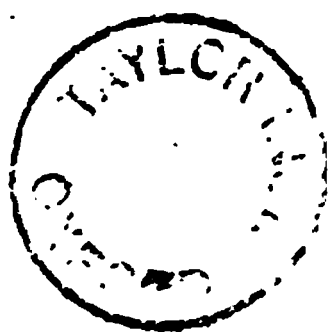


~~~~~  

 ~~~~~

# DEMOCRITE

*Né la troisiéme année de la 77<sup>e</sup>  
 Olympiade , mort la quatriéme  
 année de la 105<sup>e</sup> , ayant vécu  
 cent neuf ans.*



**L**A plus commune opinion  
 est que le Philosophe De-  
 mocrite étoit d'Abdere , quoi-  
 que d'autres assurent qu'il étoit  
 de Milet , & qu'il ne fut nommé  
 Abderitain que parcequ'il se re-  
 tira à Abdere. Il avoit d'abord  
 étudié sous des Mages & des  
 Chaldéens que le Roi Xerxès  
 avoit laissé à son pere chez qui  
 il avoit logé lorsqu'il vint faire  
 la guerre aux Grecs. Ce fut de  
 ces gens-là que Democrite ap-  
 prit la Theologie & l'Astrono-  
 mie. Il s'attacha ensuite au  
 Philosophe Leucippe qui lui en-

seigna la Physique. Il avoit tant de passion pour l'étude, qu'il passoit les jours entiers enfermé lui seul dans une petite cabanne au milieu d'un Jardin. Un jour son pere lui amena un bœuf pour l'immoler, & l'attacha dans un coin de sa cabanne; la grande application de Democrite fit qu'il n'entendit pas ce que son pere lui disoit, & qu'il ne s'apperçut pas même qu'on eût attaché un bœuf à côté de lui, jusqu'à ce que son pere fût revenu une seconde fois pour le retirer de la profonde méditation où il étoit, & lui montrer qu'il y avoit à côté de lui un bœuf qu'il falloit sacrifier.

Democrite, après avoir demeuré long-temps sous la discipline de Leucippe, résolut d'aller dans les pays étrangers pour converser avec les habiles gens, & pour tâcher à se remplir l'esprit.

prit de toutes sortes de belles connoissances. Il partagea la succession de son pere avec ses freres , & prit pour sa part tout ce qu'il y avoit d'argent comptant , quoique ce fût la plus petite portion : mais cela lui étoit plus commode par rapport aux dépenses qu'il avoit à faire pour ses Experiences Philosophiques , & pour ses voyagss. Ils'en alla en Egypte où il apprit la Geometrie. De-là il alla dans l'Ethiopie , dans la Perse , dans la Chaldée. Enfin la curiosité le porta à penetrer jusques dans les Indes , pour s'instruire de la Science des Gymnosophistes. Il aimoit à connoître les habiles gens , mais il ne vouloit être connu de personne. On dit qu'il avoit demeuré quelques jours à Athènes où il avoit vu Socrate , sans s'être fait connoître à lui. C'étoit son inclination.

que de vivre caché : quelquefois même il alloit loger dans des cavernes & des sepulchres , afin que personne ne pût déterminer l'endroit où il seroit. Il se manifesta cependant à la Cour du Roi Darius ; & un jour que ce Prince étoit fort affligé de la mort de celle qu'il aimoit le mieux de toutes ses femmes , Democrite pour le consoler lui promit de la faire revivre , en cas que Darius lui pût fournir dans l'étendue de ses Etats trois personnes à qui il ne fût jamais rien arrivé de defagréable , afin de graver leur nom sur le tombeau de la Reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Asie une seule personne qui eût les conditions qu'exigeoit Democrite. Le Philosophe prit sujet de-là de faire connoître à Darius qu'il avoit grand tort de s'abandonner à la tristesse , puisqu'il

qu'il n'y avoit aucun homme dans tout le monde qui fût exempt de chagrin.

Quand Democrite fut de retour à Abdere, il vécut fort retiré & très pauvrement, à cause qu'il avoit dépensé tout son bien dans ses experiences & dans ses voyages. Damascus son frere étoit obligé de lui donner quelque chose pour lui aider à subsister. Il y avoit une Loi qui défendoit que ceux qui avoient dissipé leur bien, fussent inhumés dans le tombeau de leurs peres. Democrite qui étoit dans le cas, & qui ne vouloit pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, récita devant tout le peuple un de ses Ouvrages qu'on appelle *Diacosme*. On trouva cet Ouvrage si beau, que Democrite fut aussitôt exempté de la rigueur de la Loi. On lui fit présent de 500 talens, & on lui

érigea des statues dans les places publiques.

Democrite rioit perpétuellement. Ces ris continuels étoient fondés sur une profonde méditation de la foiblesse & de la vanité humaine, qui nous fait concevoir mille desseins ridicules dans un lieu où il croyoit que tout dépendoit du hazard & de la rencontre fortuite des Atomes. Juvenal faisant allusion à la ville d'Abdere, dont l'air est fort épais & les hommes très-stupides, dit que la sagesse de ce Philosophe fait connoître, qu'il peut naître de grands personnages dans les lieux mêmes dont les peuples sont le plus grossiers. Le même Poëte dit, que Democrite rioit également de la tristesse comme de la joie des hommes, & il représente ce Philosophe comme un esprit ferme que rien ne pouvoit ébranler,

& comme un homme qui tenoit la fortune enchaînée sous ses pieds.

Les Abderitains qui le voyoient toujours rire , crurent qu'il étoit fou. Ils envoyèrent prier Hippocrate de le venir traiter. Hippocrate vint à Abdere avec des remèdes. Il présenta d'abord du lait à Democrite. Democrite regarda ce lait , & dit : Voilà du lait de chèvre noire qui n'a encore porté qu'une fois. Cela étoit effectivement comme il le disoit. Hippocrate admira comment il avoit pû connoître cela. Il s'entretint quelque tems avec lui. Il fut fort surpris de la grande sagesse & de la science extraordinaire de Democrite. Il dit que c'étoit les Abderitains qui avoient besoin d'Ellebore , & non pas le Philosophe à qui ils en vouloient faire prendre. Hippocrate s'en retourna avec

196      DEMOCRITE.  
beaucoup d'étonnement.

Democrite , après son maître Leucippe , croyoit que les premiers principes de toutes choses étoient les atomes & le vuide.

Que rien ne se faisoit de rien , & qu'aucune chose ne pouvoit jamais être réduite à rien.

Que les atomes n'étoient sujets ni à la corruption ni à aucun autre changement , à cause que leur dureté invincible les mettoit à couvert de toute sorte d'alteration.

Il prétendoit que de ces atomes il s'étoit formé une infinité de mondes , dont chacun périffoit au bout de certain tems : mais que de ces débris il s'en composoit un autre.

Que l'ame de l'homme , qu'il croyoit être la même chose que l'esprit , étoit aussi composée du concours de ces atomes , de même que le soleil , la lune , &



tous les autres astres. Que ces atomes avoient un mouvement tournoyant qui étoit la cause de la génération de tous les êtres ; & comme ce mouvement tournoyant étoit toujours uniforme, c'étoit le sujet pour lequel Democrite admettoit le destin, & qu'il croyoit que toutes choses se faisoient par nécessité.

Epicure qui a bâti sur les mêmes fondemens que Democrite, & qui ne vouloit point admettre cette nécessité-là, a été obligé d'inventer ce mouvement de déclinaison dont il a été parlé en sa vie.

Democrite tenoit que l'ame étoit répandue dans toutes les parties du corps, & que le sujet pour lequel nous avons du sentiment dans toutes ces parties, c'étoit parceque chaque atome de l'ame correspondoit à chaque atome du corps.

Pour ce qui est des astres, Democrite a cru qu'ils se mouvoient dans des espaces entièrement libres, & qu'il n'y avoit point par conséquent de sphères solides auxquelles ils fussent attachés; qu'ils n'avoient qu'un seul & simple mouvement vers l'occident; qu'ils étoient tous emportés par la rapidité d'un tourbillon de matière fluide dont la terre étoit le centre, & que chaque astre se mouvoit d'autant plus doucement, qu'il étoit plus proche de la terre, à cause que la violence du mouvement de la circonférence s'affoiblissoit peu à peu en tirant vers le centre. Qu'ainsi ceux-là paroissent se mouvoir vers l'orient, lesquels se meuvent plus lentement vers l'occident, & que comme les étoiles fixes se mouvant plus rapidement que tous les autres astres, achevent leur circuit en

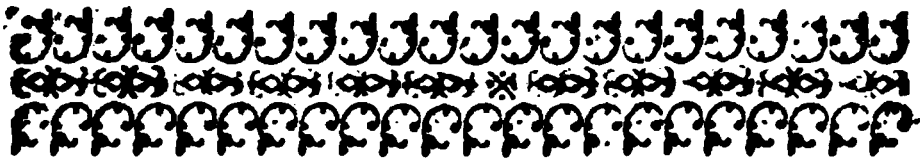
vingt-quatre heures ; le soleil qui se meut plus lentement ne l'acheve qu'en vingt-quatre heures quelques minutes : & la lune qui se meut plus lentement que tous les astres, ne l'acheve qu'en près de vingt-cinq heures, de sorte qu'elle ne se meut pas, disoit-il, de son propre mouvement vers les étoiles plus orientales : mais elle est laissée par les étoiles plus occidentales qui la viennent rejoindre trente jours après.

On dit que la grande passion que Democrite avoit pour l'étude, fit enfin qu'il s'aveugla lui-même pour se mettre hors d'état de pouvoir s'appliquer à d'autres choses. Il exposa à découvert une plaque d'airain qui renvoyoit vers ses yeux les rayons du soleil dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vûe.

Comme Democrite se sentoît

accablé de vieillesse & prêt à mourir, il s'apperçut que sa sœur étoit fort chagrine, parcequ'elle craignoit qu'il ne mourût avant les fêtes de Cerès; & que le deuil ne l'empêchât d'assister aux cérémonies de la Déesse. Democrite se fit apporter des pains chauds dont l'odeur lui faisoit du bien, & entretenoit sa chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent passés, Democrite fit retirer ces pains; & expira aussi-tôt. Il avoit pour lors cent neuf ans, selon la plus commune opinion.





# EMPEDOCLES

*Florissoit environ la 84<sup>e</sup> Olympiade.*

**E**MPEDOCLES , selon la plus commune opinion , avoit été disciple de Pythagore ; il naquit à Agrigente dans la Sicile où sa famille étoit l'une des plus considérables de tout le pays ; il avoit des connoissances très singulieres dans la Medecine. Outre qu'il étoit bon Orateur , il s'appliquoit fort à la poésie & à toutes les choses qui regardoient la religion & le culte des Dieux. Les Agrigentins avoient un respect extraordinaire pour lui , & le consideroient comme un homme fort élevé au-dessus de tout le reste du genre humain. Lucrece après avoir

rapporté les merveilles qu'on voyoit dans la Sicile , dit , que les gens du pays publioient que rien n'étoit si glorieux pour leur Isle, que d'avoir produit un si grand homme , & qu'ils regardoient ses poësies comme des oracles.

Ce n'étoit pas sans raison. Plusieurs événemens de sa vie avoient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satirus rapporte que Gorgias Leontin , l'un des principaux disciples de ce Philosophe , disoit ordinairement qu'il lui avoit aidé plusieurs fois à exercer cet art, & il semble qu'Empedocles même ait voulu marquer dans cette poësie, qu'il avoit quelques connoissances secretes de cette nature , lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes

sortes de maladies ; rajéunir les vieillards , exciter les vents , apaiser les tempêtes , faire venir la pluie & la chaleur , & enfin redonner la vie aux morts & les faire revenir de l'autre monde.

Un jour les vents Etesiens souffloient avec tant de violence , que tous les fruits de la terre alloient être perdus sans ressource. Empedocles fit écorcher des ânes , il fit des outres de leurs peaux , & plaça les outres sur le sommet des montagnes & des plus hautes collines. On dit que les vents cessèrent aussi-tôt , & que toutes choses demeurèrent tranquilles.

Empedocles étoit fort attaché à la doctrine de Pythagore son maître , & comme les Pythagoriciens avoient horreur des victimes sanglantes , Empedocles voulant un jour faire un sacrifice , composa un bœuf avec

du miel & de la farine & l'imamola aux Dieux.

Agrigente du tems d'Empedocles étoit une ville très considérable ; on y comptoit huit cens mille habitans ; on ne l'appelloit simplement que la grande ville par excellence ; le luxe & les délices y étoient montés à un très haut point. Empedocles parlant des Agrigentins , disoit , qu'ils se réjouissoient comme s'ils eussent dû mourir le lendemain , & qu'ils bâtissoient de superbes palais comme s'ils eussent dû vivre éternellement. Il étoit fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le Royaume d'Agrigente , mais jamais il ne voulut l'accepter ; il préfera toujours une vie particulière à la grandeur du monde & à l'embarras des affaires. Il étoit fort zélé pour la liberté , & pour



le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avoit invité : quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empedocles voyoit qu'on n'apportoît point le soupé , & que personne ne s'en plaignoit : cela le chagrina , il voulut faire servir promptement. Celui qui l'avoit invité lui dit , patience pour un petit moment , j'attends le principal Ministre du Senat , qui doit être de notre festin ; dès que ce Magistrat fut arrivé le maître du logis & tous les conviés se retirent pour lui faire place à l'endroit le plus honorable. Il fut aussi-tôt choisi pour être le Roi du festin : cet homme ne put s'empêcher de donner des marques de son humeur imperieuse & de son esprit tyrannique ; il commanda à tous les conviés de boire leur vin tout pur , & ordonna qu'on jettât un

plein verre dans le nez de tous ceux qui refuseroient de boire ainsi. Empedocles ne dit rien sur le champ : le lendemain il fit assembler le peuple ; il accusa hautement & celui qui avoit invité , & celui qui avoit été si impérieux dans le festin ; il fit connaître à tout le monde que c'étoit-là un commencement de tyrannie , & qu'une telle violence étoit contraire aux loix , & à la liberté publique. Après les avoir fait condamner l'un & l'autre , il les tua tous les deux sur le champ. Il eut le crédit de faire casser le Conseil des milles ; & comme il favorisoit le peuple , il fit ordonner que les Magistrats seroient changés tous les trois ans , afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Le Medecin Acron demanda au Senat un lieu pour ériger un

monument en l'honneur de son pere qui avoit excellé dans sa profession, & qui avoit été le plus habile Medecin de son tems. Empedocles se leva au milieu de l'assemblée & détourna le peuple d'accorder ce qu'il lui demandoit, parcequ'il croyoit que cela étoit contraire à l'égalité qu'il vouloit qu'on observât exactement, afin d'empêcher que personne ne s'élevât au-dessus des autres; ce qui étoit à son avis le fondement de la liberté publique.

La peste pendant un certain tems défolia Selinunte. Tout le monde y languissoit. Les femmes même y accouchoient avant leur terme. Empedocles connut que cette maladie ne venoit que des eaux corrompues du fleuve qui arrose cette ville. Il détourna à ses dépens le cours de deux petits ruisseaux qu'il fit

décharger de la rivière de Selinunte. Cela empêcha la corruption des eaux ; la peste cessa aussi-tôt. Les gens de Selinunte en firent de grands festins de réjouissance. Empedocles parut en ce tems-là à Selinunte ; tout le monde s'assembla , on lui fit des sacrifices , & on lui rendit des honneurs divins auxquels ils étoit fort sensible.

Empedocles admettoit pour premier principe les quatre Elements. La terre , l'eau , l'air , & le feu.

Il tient qu'il y a entre ces Elements , une liaison qui les unit & une discorde qui les divise. Il ajoute qu'ils sont dans une perpétuelle vicissitude , mais que rien ne perissoit ; que cet ordre avoit été de toute éternité , & qu'il dureroit toujours.

Que le soleil étoit une grosse masse de feu. Que la lune étoit

platte , & de figure d'un disque.

Que le Ciel étoit fait d'une matiere semblable à du cristal.

Quant à l'ame, il croyoit qu'elle passoit indifferemment dans toutes sortes de corps ; & il asuroit qu'il se souvenoit clairement d'avoir été petite fille , ensuite poisson , après oiseau , & même il avoit aussi été planté.

La mort de ce Philosophe est rapportée assez diversement. La plus commune opinion est que , comme il avoit une envie extraordinaire de se faire passer pour un Dieu, & qu'il voyoit quantité de gens assez disposés à le croire, il résolut de soutenir cette grande opinion jusqu'à la fin. C'est pour cela que quand il commença à se sentir incommodé de la vieillesse , il voulut finir sa vie par quelque chose qui parût miraculeux. Après avoir guéri une femme d'Agrigente nommée Pantée .

210 EMPEDOCLES.

qui étoit abandonnée de tous les Medecins , & prête à expirer , il prépara un sacrifice solennel où il invita plus de 80 personnes , & pour leur faire croire à tous qu'il étoit disparu , dès que le festin fut fini , & que chacun fut allé se reposer les uns sous des arbres , & les autres ailleurs, Empedocles monta sans rien dire au haut du Mont Ethna , & se jetta au milieu des flammes. Horace parlant de cette fin , dit :

*Deus immortalis habens  
Dum cupit Empedocles , ardentem frigidus  
Ethnam  
Influit. . . . .*

Empedocles étoit un homme fort sérieux ; il portoit toujours une longue chevelure avec une couronne de laurier sur sa tête. Il ne marchoit jamais dans les rues sans se faire accompagner de beaucoup de personnes. Il im-

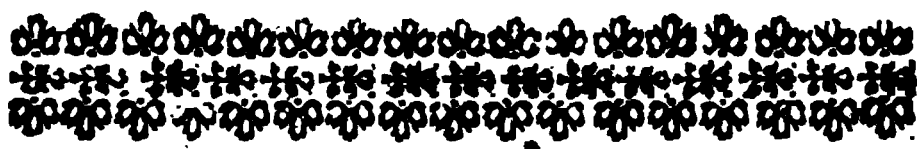
primoit du respect à tous ceux qu'il rencontroit. Chacun se trouvoit heureux de le pouvoir rencontrer sur son chemin. Il avoit en tout tems des sandales d'airain dans ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejeta une de ses sandales qui fut retrouvée par la suite, & qui découvrit sa fourberie. Ainsi le pauvre Empedocles, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un Dieu, fit connoître qu'il n'étoit qu'un charlatan.

Entr'autres bonnes qualités il étoit excellent Citoyen, & fort desintereffé. Après la mort de Meton son pere, quelqu'un voulut usurper la tyrannie à Agrigente. Empedocles fit promptement assembler le peuple, appaisa la sédition, & empêcha que l'affaire n'allât plus loin; & pour

marquer combien il avoit de passion pour l'égalité , il partagea tout son bien avec ceux qui en avoient moins que lui.

Ce Philosophe florissoit vers la 84<sup>e</sup> Olympiade. Les Agrigentins lui érigèrent une statue, & ont conservé une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieil : mais on ne sçait pas précisément à quel âge.





## S O C R A T E

*Né la 4<sup>e</sup> année de la 77<sup>e</sup> Olympiade , mort la 1<sup>re</sup> année de la 95<sup>e</sup> après avoir vécu 70 ans.*

**S**OCRATE , qui de l'aveu de toute l'antiquité a passé pour le plus vertueux & le plus éclairé des Philosophes du Paganisme , fut Citoyen d'Athènes du bourg d'Alopece. Il naquit la 4<sup>e</sup> année de la 77<sup>e</sup> Olympiade , & eut pour pere Sophronisque , qui étoit sculpteur en pierre , & pour mere Phanarete , qui étoit accoucheuse. Il étudia la Philosophie d'abord sous Anaxagoras , & ensuite sous Archelaüs le Physicien. Mais considérant que toutes ces vaines spéculations sur les

choses de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoiént point à rendre le Philosophe plus homme de bien, il s'attacha à étudier ce qui regardoit les mœurs, & fut, pour ainsi dire, le Fondateur de la Philosophie Morale chez les Grecs, comme le remarque Cicéron au 3<sup>e</sup> livre des Questions Tusculanes.

Il en avoit parlé encore plus expressément, & d'une manière plus étendue dans le premier livre, où il s'explique en ces termes : „ Il me paroît, & c'est une „ opinion sur laquelle tout le „ monde convient assez que So- „ crate est le premier qui reti- „ rant la Philosophie de la re- „ cherche des secrets cachés de „ la nature, à quoi tout ce qu'il „ y avoit eu de Philosophes a- „ vant lui s'étoient uniquement „ attachés, l'avoit ramenée & „ appliquée à ce qui touche les

devoirs de la vie commune ; «  
 de sorte qu'il ne s'occupoit qu'à «  
 examiner les vertus & les vi- «  
 ces , & en quoi consistoit le «  
 bien ou le mal ; disant que ce «  
 qui regardoit les astres , étoit «  
 fort audeffus de nos lumieres ; «  
 & que quand nous serions plus «  
 à portée que nous ne sommes, «  
 de ces connoissances , elles ne «  
 pouvoient contribuer en rien «  
 à regler notre conduite.,,

Il fit donc son unique étude  
 de cette partie de la Philoso-  
 phie qui concerne les mœurs ,  
 & qui s'étend à tous les âges &  
 à toutes les conditions de la vie ;  
 & cette nouvelle maniere de phi-  
 losopher fut d'autant mieux re-  
 çue , que celui qui en étoit l'in-  
 venteur , prêchoit lui-même  
 d'exemple , s'appliquant à rem-  
 plir le plus régulièrement qu'il  
 lui étoit possible , tous les devoirs  
 d'un bon citoyen , soit en paix ,  
 soit en guerre.

De tous les Philosophes qui ont eu de la réputation, il est le seul, comme l'a remarqué Lucien dans son dialogue du Parasite, qui ait jamais été à la guerre. Il fit deux campagnes, & dans toutes les deux, quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa personne, & se montra homme de courage. Dans l'une il sauva la vie à Xenophon, qui étant tombé de cheval en faisant la retraite, auroit été tué par les ennemis, si Socrate le chargeant sur ses épaules, ne l'eût tiré de la mêlée, & porté durant plusieurs stades, jusqu'à ce que le cheval qui s'étoit échappé, eût été repris. C'est Strabon qui rapporte ce fait. Dans l'autre, les Athéniens ayant été entièrement défaits & mis en fuite, il fut le dernier à faire la retraite, & montra si bonne contenance, que ceux qui poursuivoient les Fuyarts

Fuyarts, le voyant prêt à tout moment à tourner face contre eux, n'eurent jamais l'audace de l'attaquer. C'est le témoignage que lui rend Athenée.

A ces deux expéditions près, Socrate ne mit point les pieds hors d'Athènes; en quoi il tint une conduite toute contraire à celle des autres Philosophes, qui tous avoient employé une partie de leur vie à voyager, pour acquérir de nouvelles connoissances, en conferant avec les sçavans de tous les pays. Mais comme le genre de Philosophie auquel Socrate s'étoit borné, portoit l'homme plutôt à travailler à se connoître lui-même, qu'à se charger l'esprit de connoissances fort inutiles pour le reglement des mœurs, il se crut dispensé de tous ces grands voyages, où il n'auroit rien appris de plus que ce qu'il pouvoit appren-

dre à Athènes , au milieu de ses Compatriotes , à la réforme desquels il croyoit d'ailleurs qu'il étoit plus juste qu'il travaillât , qu'à celle des étrangers. Et comme la Philosophie Morale est une science qui s'enseigne plus par exemples que par discours , il se fit une loi de suivre dans la pratique tout ce que la droite raison & la vertu la plus rigide exigeroit de lui. Ce fut suivant cette maxime qu'ayant été mis au nombre des Sénateurs de la ville , & ayant prêté le serment de dire son avis selon les loix , il refusa constamment de souscrire à l'Arrêt par lequel le peuple avoit , au préjudice des loix , condamné à mort neuf Capitaines ; & quoique le peuple s'en formalisât , & que plusieurs même des plus puissans lui fissent de grandes menaces , il persista toujours dans son sentiment , ne

croyant pas qu'il convînt à un homme d'honneur d'aller contre son serment, pour complaire au peuple.

Nous ne sçavons point qu'il ait été en charge hors cette unique fois ; mais tout particulier qu'il étoit, il s'attira tant de considération à Athènes par sa probité & par ses vertus , qu'il y étoit plus respecté que les Magistrats mêmes. Quant à ce qui regardoit sa personne , il en étoit assez soigneux , & blâmoit ceux qui ne tenoient compte d'eux-mêmes , ou qui affectoient de la négligence à cet égard. Il étoit propre sur lui, toujours mis d'une manière convenable & décente ; tenant un juste milieu entre ce qui pouvoit passer pour grossièreté & rusticité , & ce qui pouvoit sentir le faste ou la mollesse. Quoique peu accommodé des biens de la fortune , il se tint

toujours dans les termes d'un desintereffement parfait, ne prenant rien de ceux qui venoient l'entendre ; en quoi sa conduite faisoit la condamnation des autres Philosophes , qui étoient dans l'usage de vendre leurs leçons , & de taxer leurs écoliers à plus haut ou plus bas prix , selon qu'ils étoient plus ou moins en réputation. Aussi Socrate avoit-il coutume de dire , comme le rapporte Xénophon , qu'il ne concevoit pas comment un homme qui faisoit profession d'enseigner la vertu , pouvoit songer à en tirer quelque profit : comme si de s'acquérir un honnête homme , & de se faire un bon ami de son disciple , n'étoit pas le plus riche avantage & le profit le plus solide qu'on pût retirer de ses soins.

Ce fut au sujet de ce desintereffement de Socrate , qu'un cer-



tain Sophiste nommé Antiphon, qui vouloit décrier une morale qu'il n'avoit pas envie de pratiquer, lui dit un jour, qu'il avoit raison de ne prendre rien de ceux qu'il instruisoit, & qu'en cela il faisoit voir qu'il étoit véritablement honnête homme. Car, disoit le Sophiste, s'il étoit question de vendre votre maison, vos habits ou quelques-uns de vos meubles, bien-loin de les donner pour rien ou pour peu de chose, vous tâcheriez de les vendre leur juste prix, & vous ne les donneriez pas pour un denier moins. Mais parceque vous êtes convaincu vous-même que vous ne sçavez rien, & que par conséquent vous êtes hors d'état d'instruire les autres, vous feriez conscience de vous faire payer de ce que vous ne pouvez leur apprendre; ce qui fait plutôt l'éloge de votre probité,

que de votre desintéressement.

Mais Socrate n'eut pas de peine à le confondre , en lui faisant voir qu'il y a des choses qui peuvent être employées d'une manière ou honnête , ou non honnête ; & que faire présent de quelques fruits de son jardin à un ami , ou les lui vendre , sont deux choses fort différentes. Au reste , il ne faut point s'imaginer que Socrate tint classe à la manière des autres Philosophes qui avoient un lieu fixe & marqué où ils assembloient leurs disciples , & où ils leur donnoient des leçons à certaines heures ; la manière de philosopher de Socrate ne consistoit qu'en conversations avec ceux qui se trouvoient avec lui , en quelque tems & en quelque lieu que ce fût.

Un des principaux chefs dont Melitus accusa Socrate , fut de ce

qu'au lieu de reconnoître pour Dieux ceux qui étoient tenus pour tels à Athènes, il y introduisoit de nouvelles Divinités; mais jamais accusation ne fut plus calomnieuse & moins fondée, puisque la regle que Socrate s'étoit prescrite sur cela à lui-même, & qu'il donnoit à ceux qui le consultoient, étoit de se conformer à l'Oracle d'Apollon de Delphe, lequel consulté sur la maniere dont on devoit honorer les Dieux, répondit, que chacun devoit le faire à la maniere & selon les cérémonies qu'on pratiquoit dans son pays. C'est ce que faisoit Socrate, offrant & sacrifiant aux Dieux du peu qu'il avoit; & quoique ce qu'il leur présentoit fût peu de chose, il prétendoit mériter autant auprès d'eux, que ceux qui leur faisoient les plus riches offrandes, parcequ'il faisoit cela selon

son pouvoir, & qu'il ne pouvoit se persuader que les Dieux eussent plus d'égards aux grands, qu'aux petits sacrifices qu'on leur faisoit. Il croyoit au contraire que les Dieux n'avoient rien de plus agréable, que d'être honorés par les gens de bien.

Rien n'est plus simple ni en même tems plus religieux, que la prière dont il usoit envers les Dieux, ne leur demandant rien en particulier, mais les priant de lui procurer ce qu'ils jugeroient eux-mêmes lui être bon & utile; car, disoit-il, de leur demander des richesses & des honneurs, c'est comme si on leur demandoit la grace de donner bataille, ou de jouer aux dés, sans sçavoir quelle pourroit être l'issue du jeu ou de la bataille.

Bien-loin de détourner du culte des Dieux ceux qui le fréquentoient, il se faisoit au con-

traire un devoir d'y ramener ceux qui manquoient de religion. Xenophon rapporte sur cela la maniere dont il s'y prit pour inspirer de la pieté envers les Dieux à un certain Aristodemus , qui faisoit profession de ne leur rendre aucun honneur , & qui se moquoit même de ceux qui leur sacrifioient. Quand on lit dans Xenophon tout ce que Socrate dit en cette occasion sur la providence des Dieux à l'égard des hommes , on est surpris qu'un Philosophe qui a toujours vécu au milieu du Paganisme , ait pû avoir des pensées si saines & si justes sur ce qui regarde la Divinité.

Il étoit pauvre , mais si content dans sa pauvreté , que , quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'être riche en acceptant les présens que ses amis & ses disciples vouloient le forcer de recevoir , il

les renvoya toujours, au grand déplaisir de sa femme, qui ne goûtoit point du tout cette philosophie. Sa maniere de vivre pour la nourriture & pour les habits étoit si dure, que le Sophiste Antiphon, dont nous avons déjà parlé, lui reprochoit quelquefois qu'il n'y avoit point d'esclave si misérable, qui pût s'en contenter & y tenir : Car, disoit-il, votre nourriture est la plus chétive du monde ; d'ailleurs non seulement vous êtes toujours très pauvrement vêtu ; mais vous n'avez jamais qu'une même robe hiver & été, & rien par dessus cette robe ; avec cela, vous allez toujours nud-pieds. Mais Socrate lui fit voir qu'il se trompoit, s'il croyoit que la félicité ne se trouvât que dans l'abondance & les délices ; & que tout pauvre qu'il lui paroïssoit, il étoit plus heureux que

lui. J'estime, disoit-il, que comme n'avoir besoin de rien est une prerogative qui n'appartient qu'aux Dieux, aussi moins on a de besoins, & plus on approche de la condition des Dieux.

Il n'étoit pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne causât de l'admiration, sur-tout dans une ville comme Athènes, où cet exemple devoit paroître fort extraordinaire; car ceux mêmes qui n'ont pas la force de suivre la vertu, ne sçauroient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. Celle de Socrate lui merita bien-tôt l'estime universelle de ses Concitoyens, & attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préféreroient le plaisir de l'entendre & de converser avec lui, aux amusemens les plus agréables; l'attrait étoit d'autant plus grand du côté de So-

crate, qu'il joignoit à une austerité très rigide pour lui-même, toute la douceur & la complaisance possible pour les autres. La première chose qu'il tâchoit d'inspirer aux jeunes gens qui l'écoutoient, étoit la piété & le respect pour les Dieux ; ensuite il les portoit autant qu'il pouvoit à la tempérance & à l'éloignement des voluptés, leur représentant comment elles privoient l'homme du plus riche trésor dont il fût maître, c'est-à-dire, de la liberté. Sa manière de traiter la Morale étoit d'autant plus séduisante, que le tout se faisoit par manière de conversation, & sans aucun dessein formé ; car sans qu'il se proposât aucun point particulier à discuter, il s'attachoit au premier qui se présentoit, & que le hazard fournissoit. Il faisoit d'abord une question, comme un homme qui



cherche à s'instruire ; & ensuite profitant de ce qu'on lui accordoit dans les questions qu'il faisoit , il amenoit les gens à la proposition contradictoire de celle qu'ils avoient établie au commencement de la dispute. Il passoit une partie de la journée à ces sortes de conférences de morale , où tout le monde étoit bien venu , & dont jamais personne ne partit , selon le témoignage de Xenophon , sans en devenir plus homme de bien.

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit , cependant il est aisé de juger & du fonds de sa morale , & de la manière dont il la traitoit , par ce qui s'en trouve dans Platon & dans Xenophon. La conformité qui se remarque sur-tout pour la manière de disputer , dans ce qu'en rapportent ces deux disciples de Socrate , est une preuve

certaine de la methode qu'il suivoit. On ne peut pas dire la même chose pour le fonds , sur - tout à l'égard de Platon , qui lui en prêtoit quelquefois , comme Socrate le dit un jour après avoir lû son dialogue de Lyfis ; mais il y a lieu de juger que Xenophon étoit plus fidèle ; car ce qu'il rapporte de certains morceaux de conversation & de dispute entre Socrate & un autre Interlocuteur ; il déclare qu'il le fait comme historien , qui expose ce qu'il a entendu.

On aura peine à comprendre comment un homme qui portoit tout le monde à honorer les Dieux , & qui prêchoit pour ainsi dire aux jeunes gens l'éloignement de tout vice , a pû être condamné à mort comme impie envers les Dieux reconnus à Athènes , & comme corrompueur

de la jeunesse. Aussi cette injustice criante ne se fit-elle que dans un tems de désordre , & sous le gouvernement féditieux des trente Tirans ; & voici ce qui y donna occasion.

Critias le plus puissant de ces trente tirans avoit été autrefois disciple de Socrate aussi-bien qu'Alcibiade ; mais s'étant tous deux lassés d'une Philosophie dont les maximes ne quadroient pas avec leur ambition & leur intemperance , ils l'abandonnèrent enfin. Pour Critias de disciple qu'il avoit été de Socrate , il devint son plus grand ennemi , à cause de la fermeté avec laquelle Socrate lui reprochoit une passion honteuse , & des obstacles par lesquels le même Socrate le traversa ; de sorte que Critias devenu l'un des trente tirans , n'eut rien tant à cœur que de perdre Socrate , qui d'ail-

leurs ne pouvant souffrir leur tyrannie parloit contr'eux avec beaucoup de liberté. Car voyant qu'ils faisoient mourir tous les jours beaucoup de Citoyens & des principaux, il ne put s'empêcher de dire dans une compagnie, que si celui à qui on auroit donné des vaches à garder, les ramenoit tous les jours plus maigres & en plus petit nombre, on trouveroit étrange s'il n'avoit pas lui-même qu'il étoit très mauvais vacher. Critias & Charicles, deux des principaux des trente tirans, qui sentirent bien que la comparaison tomboit sur eux, firent d'abord une loi par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athènes l'art de discourir; & quoique Socrate n'eût jamais fait profession de cet art, cependant on voyoit bien que c'étoit à lui qu'on en vouloit, & qu'on prétendoit

par-là lui ôter la liberté de conférer sur des points de Morale, selon la coutume, avec ceux qui le frequentoient.

Il alla trouver lui-même les deux Auteurs de la loi , pour la leur faire expliquer ; mais comme il les embarrassoit par la subtilité de ses interrogations , ils lui dirent formellement qu'ils lui défendoient d'entrer en conversation avec les jeunes gens ; & sur ce qu'il leur demanda jusqu'où ils étendoient l'âge des jeunes gens , ils déclarèrent qu'ils comprenoient sous ce nom tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans. Mais , dit Socrate , ne répondrai-je point, si quelqu'un par hazard me demande, où est Charicles , où est Critias ? Oui , dit Charicles ; mais , ajouta Critias , on te défend sur-tout un tas d'artisans qui ont les oreilles fatiguées de tes discours.

Mais , reprit Socrate , si ceux qui me suivront me demandent ce que c'est que piété & justice ? Oui , répondit Charicles , & les vachers aussi , te gardant bien toi-même de faire diminuer le nombre des vaches. Il n'en fallut pas davantage à Socrate pour connoître ce qu'il devoit craindre de la part de ces deux tirans , & que la comparaison des vaches , les avoit irrités au dernier point.

Mais parceque dans la réputation de vertu où étoit Socrate , il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer & l'appeller en jugement , on crut qu'il falloit commencer par le décréditer dans le public ; & c'est ce qu'on opera par la Comédie d'Aristophane intitulée *les Nuées* , où l'on fait passer Socrate pour un homme qui enseigne l'art de faire paroître juste ce qui est injuste. La

Comedie ayant eü son effet par le ridicule qu'elle jetta sur Socrate, Melitus se présenta pour former une accusation capitale contre lui, dans laquelle il le taxoit : 1°. De ne point reconnoître les Dieux qu'on honoroit à Athènes, & d'en introduire de nouveaux. 2°. De corrompre la jeunesse, c'est-à-dire, de lui enseigner à ne point respecter leurs Parens ni les Magistrats. L'accusateur requeroit que pour ces deux crimes il fût condamné à mort.

Quelque animés que fussent contre Socrate les trente Tirans, & sur-tout Critias & Charicles, il est certain qu'ils auroient eu de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même ; mais l'intrepidité & la hauteur avec laquelle il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende,

parceque ç'auroit été s'avouer coupable en quelque sorte ; & sur-tout la fermeté avec laquelle il parla aux Juges , lorsque interpellé par eux de dire lui-même à quelle peine il reconnoissoit devoir être condamné , il leur dit hautement , qu'il croyoit mériter d'être nourri le reste de sa vie aux dépens du public dans l'Hôtel-de-Ville ; tout cela aigrit de nouveau les esprits des trente Tirans qui le firent condamner à mort. Un Philosophe très éloquent nommé Lyfias , lui avoit composé une Apologie , afin qu'il s'en servît & la prononçât quand il paroîtroit devant les Juges. Socrate après l'avoir entendue , avoua qu'elle étoit fort bonne ; mais il la lui remit , disant qu'elle ne lui convenoit pas. Mais pourquoi , reprit Lyfias , ne vous conviendrait-elle pas , puisque vous la trouvez bonne ? Eh , mon ami ,



répondit-il , des habits & des souliers ne peuvent-ils pas être très bons , & cependant n'être pas bons pour moi ? C'est qu'en effet , quoique l'Apologie fût très belle & très forte , elle étoit tournée d'une manière qui ne convenoit point à la droiture & à la candeur de Socrate. Socrate ayant été condamné à mort , fut mené en prison , où quelques jours après il mourut ayant avalé de la ciguë ; c'étoit la manière dont on faisoit mourir pour lors ceux qui étoient condamnés à la mort chez les Athéniens.

Diogene Laërce prétend que Socrate fut marié deux fois ; mais des deux femmes qu'il lui donne , on ne connoît guères que la fameuse Xanthippe , de laquelle il eut un fils nommé Tamprocles , & qui s'est rendue célèbre par sa mauvaise humeur , & par l'exercice qu'elle donna à la

patience de Socrate. Il disoit qu'il l'avoit prise pour femme, parcequ'il étoit persuadé que s'il pouvoit parvenir à supporter sa mauvaise humeur, il ne trouveroit plus rien qui lui fût insupportable.

Socrate prétendoit avoir un Genie qui le dirigeoit par des inspirations secretes en certaines occasions. Platon, Xenophon & d'autres anciens Auteurs en font mention. Plutarque, Apulée & Maxime de Tyr, ont fait chacun un Livre exprès sur ce Genie ou demon de Socrate. Il mourut la premiere année de la 95<sup>e</sup> Olympiade, à l'âge de 68 ans.



~~~~~  

 ~~~~~

## P L A T O N

*Né la 1<sup>re</sup> année de la 88<sup>e</sup> Olympiade, mort la 1<sup>re</sup> de la 108<sup>e</sup>, âgé de 81 ans.*

**P**LATON, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le Divin, étoit d'une des plus illustres familles d'Athènes, où il naquit dans la 88<sup>e</sup> Olympiade. Il descendoit de Codrus par son pere qui se nommoit Ariston, & de Solon par sa mere, qui s'appelloit Perictione. Pour lui on le nomma d'abord Aristocles; mais depuis, parcequ'il étoit de haute taille & assez replet, & sur-tout qu'il avoit un grand front & les épaules larges, il fut surnommé Platon, & ce surnom lui demeura.

On raconte que durant qu'il

étoit encore au berceau , des abeilles répandirent du miel sur ses levres ; ce qu'on regarda comme un présage de cette éloquence merveilleuse , par laquelle il se distingua au-dessus de tous les Grecs. Il s'appliqua à la Poësie durant sa jeunesse , & fit quelques Elegies & deux Tragedies ; mais il jetta tout cela au feu dès qu'il eut pris la résolution de se donner à la Philosophie. Il avoit vingt ans lorsque son pere le presenta à Socrate pour le former. Socrate avoit eu la nuit d'auparavant un songe , où il lui avoit paru qu'il tenoit dans son sein un jeune Cygne , qui après que les plumes lui furent venues , avoit déployé ses aîles , & d'un vol hardi s'étoit élevé dans le plus haut de l'air , en chantant avec une douceur infinie. Ce Philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon à qui il

il en fit l'application , & que ce ne fût un présage de l'étendue de la réputation que son élève devoit avoir un jour. Il demeura fidelement attaché à Socrate tant que celui-ci vécut ; mais après sa mort il s'attacha à Cratyle qui suivoit les sentimens d'Heraclite ; & à Hermogènes qui suivoit ceux de Parménide. A l'âge de 28 ans il alla à Mégare pour étudier sous Euclide avec les autres disciples de Socrate. De-là étant allé à Cyrene , il y étudia les Mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là , qui étoient Philolaüs , Architas de Tarente , & Eurytus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avoit pû apprendre de ces grands Maîtres ; il alla encore en Egypte pour s'instruire auprès de Docteurs & des Pré-

tres du pays ; & il avoit même le dessein de passer aux Indes , & de consulter les Mages , si les guerres qu'il y avoit alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Etant revenu à Athènes après toutes ses courses , il établit sa demeure dans un canton appelé l'Académie , lieu mal sain , & qu'il choisit exprès , comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint & de santé. Le remède opera en effet ; car il y eut d'abord une fièvre quarte qui lui dura un an & demi ; mais il fit si bien par sa sobriété & son régime , qu'il surmonta cette fièvre , & que sa santé en fut ensuite plus forte & plus inaltérable.

Il alla trois fois à la guerre. La première à Tanagre , la seconde à Corinthe , & la troisième à Delos , & dans cette dernière guerre son parti eut la vi-

toire. Il fut aussi trois fois en Sicile ; la première par curiosité, & en partie pour y voir par lui-même les embrasemens du Mont Etna. Il avoit quarante ans pour lors ; & il alla à la Cour du vieux Denys le tiran qui avoit souhaité de le voir. La liberté avec laquelle il lui parla sur sa tyrannie, pensa lui coûter la vie, qu'il lui auroit fait perdre, si Dion & Aristomene n'eussent demandé grâce pour lui. Mais il le mit du moins entre les mains de Politès Ambassadeur des Lacédémoniens auprès de lui, & qu'il chargea de le vendre comme un Esclave. Cet Ambassadeur le mena à Egine où il le vendit. Ceux d'Egine avoient fait une Loi par laquelle il étoit défendu sous peine de la vie, à aucun Athénien de passer dans leur Isle. Ce fut sous prétexte de cette Loi qu'un certain Charmander

l'accusa comme coupable de mort; mais quelques-uns ayant allegué que la Loi avoit été faite contre des hommes; & non pas contre des Philosophes, on voulut bien se payer de cette distinction; & l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui Anniceris de Cyrene s'étant trouvé pour lors dans le pays, il l'acheta au prix de vingt mines, & le renvoya à Athènes pour le rendre à ses amis. Pour Polides le Lacedemonien qui l'avoit vendu le premier, il fut défaire par Calrias, & périt ensuite dans les flots, en punition de ce qu'il avoit fait souffrir au Philosophe Platon; & comme on prétend qu'un Démon le lui déglutit à lui-même. Le vieux Denis sachant qu'il étoit retourné à Athènes, eut peur qu'il ne se vengeât de lui en le décriant; il lui en écrivit même pour lui de-



mander grace en quelque sorte. Platon lui répondit qu'il pouvoit se tenir tranquille là-dessus, & que la philosophie lui donnoit trop d'occupation pour lui laisser le tems de penser à lui. Quelques ennemis lui ayant reproché qu'il avoit été abandonné par Denis le tiran : Ce n'est point Denis, dit-il, qui a abandonné Platon ; c'est Platon qui a abandonné Denis.

Il passa une seconde fois en Sicile durant le regne de Denis le jeune, esperant de réduire ce tiran à rendre la liberté à ses concitoyens, ou du moins à gouverner ses sujets avec douceur ; mais après y avoir fait un séjour de quatre mois, & comme il vit que ce tiran, loin de profiter de ses leçons avoit exilé Dion, & continuoit à exercer sa tyrannie sur le même pied que son pere, il retourna à Athènes malgré les

instances du tiran, qui avoit toute sorte d'égards pour lui, & qui fit tout ce qu'il put pour le retenir. Il y retourna encore une troisième fois pour demander au tiran le retour de Dion, & l'engager à se dévouer de sa puissance souveraine; mais comme Denis après lui avoir promis de le faire, n'en venoit point à l'effet, il lui reprocha son manquement de parole, & l'irrita tellement, qu'il courut risque de sa vie; & peut-être l'auroit-il perdue, si Architas de Tarente n'eût envoyé un Ambassadeur exprès pour le redemander au tiran, avec un vaisseau pour le ramener. Denis à la prière d'Architas, ne lui permit pas seulement de se retirer, mais il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se retira alors à Athènes pour n'en plus

sortir ; il y fut reçu avec des distinctions extraordinaires ; mais quoiqu'on le pressât fort d'entrer dans le Gouvernement , il le refusa , ne croyant point qu'il y eût rien de bon à y faire au milieu du dérèglement de mœurs qui avoit prévalu. Mais rien ne marque mieux la haute estime où il étoit dans toute la Grece , que ce qui lui arriva aux jeux Olympiques. Il y fut reçu comme un Dieu descendu du Ciel , & tous ces différens peuples de la Grece , toujours si avides de spectacles , & que la magnificence des jeux Olympiques y avoit attirés de tous côtés , abandonnerent & les courses de chariots , & les combats des Athletes , pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avoient entendu dire tant de merveilles.

Il passa toute sa vie dans le célibat , & se tint toujours dans

les regles de la continence & de la sobriété la plus exacte. Il étoit si retenu , même dès sa jeunesse , qu'on ne le vit jamais rire que fort modérément ; & il fut toujours si maître de ses passions , qu'on ne le vit jamais en colere. Sur quoi on raconte qu'un jeune homme , qui avoit été élevé auprès de lui , étant ensuite retourné chez ses parens, fut si surpris un jour de voir son pere en colere , qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avoit jamais rien vû de semblable chez Platon. Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu ému contre un de ses Esclaves qui avoit fait une faute considérable. Il le fit châtier par un autre , en disant que comme il étoit un peu en colere , il n'étoit pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fût naturellement mélancolique & d'un génie fort méditatif , comme l'écrit Aristote , il avoit

cependant de la douceur & une sorte d'enjouement, & se plaisoit à faire de petites railleries innocentes : il conseilloit quelquefois à Xenocrate & à Dion, dont le caractère lui paroissoit trop severe, de sacrifier aux Graces pour devenir d'une humeur plus douce & plus agréable.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté de Potone, sa sœur qui avoit épousé Eurimedon, Xenocrate Calcedonien, & le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Demosthene le regarda toujours comme son maître. En effet ce dernier s'étant retiré dans un azile, pour se sauver des mains d'Antipater, comme Archias, qu'Antipater avoit envoyé pour le prendre, lui promettoit la vie pour l'engager à

sortir de son azile : A Dieu ne plaise , dit-il , qu'après avoir entendu Xenocrate & Platon sur l'immortalité de l'ame , je puisse préférer une vie honteuse à une mort honnête. On compte aussi deux femmes au nombre de ses disciples ; l'une fut Lasthenie de Mantinée , & l'autre Axiothée de Phlyasie , qui toutes deux avoient coutume de porter des habits d'hommes , comme plus convenables à la philosophie dont elles faisoient profession. Il faisoit tant de cas de la Geometrie , & la croyoit si nécessaire à un Philosophe , qu'il avoit fait mettre cette inscription au-dessus du vestibule de l'Academie ; *Que personne n'entre ici , s'il n'est versé dans la Geometrie.*

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres qui ne nous restent qu'au nombre de douze , sont en forme de dialogues. On

peut diviser ces dialogues en trois especes ; dans les uns il réfute les Sophistes ; dans d'autres il cherche à instruire la jeunesse , & la troisiéme espece est de ceux qui sont propres aux personnes déjà mûres. Il y a encore une autre distinction à faire entre ces dialogues ; car tout ce que Platon dit comme de lui-même dans ses Lettres , dans ses Livres des Loix & dans son *Epinomis* , il le donne comme sa véritable & propre doctrine ; mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues sous des noms empruntés , comme sous ceux de Socrate , de Timée , de Parmenide , ou de Zenon , il ne le donne que comme probable & sans s'en rendre garant. Quoique ce qu'il fait dire à Socrate dans les dialogues , soit tout-à-fait dans le goût & selon la methode que suivoit Socrate en disputant , il ne faut pas croire

pourtant que ce soient toujours les véritables sentimens de Socrate, puisque ce Philosophe ayant lu le dialogue intitulé *Lyfis*, de l'*Amitié*, que Platon avoit composé du vivant de Socrate, il ne put s'empêcher de s'inscrire en faux sur ce dialogue, en disant :  
 „ Dieux immortels ! Que ce jeu-  
 „ ne homme m'en fait dire, à  
 „ quoi je n'ai jamais pensé !

Le stile de Platon, selon le témoignage d'Aristote son disciple, tenoit pour ainsi dire le milieu entre l'élévation de la poésie, & la simplicité de la prose. Cicéron le trouvoit si noble, qu'il n'a point fait difficulté de dire que si Jupiter avoit voulu parler le langage des hommes, il ne se seroit pas exprimé autrement que Platon. Panætius avoit coutume de l'appeller l'*Homère des Philosophes* ; ce qui revient assez au jugement qu'en



porta depuis Quintilien , qui en parlant de son éloquence la traite de Divine & d'Homerique.

Il se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il donna dans les sentimens d'Heraclite pour ce qui regarde la Physique & les choses qui tombent sous les sens ; il suivit Pythagore dans la Métaphysique , & ce qui ne tombe que sous l'intelligence. Pour ce qui touche la Politique & la Morale , il mettoit Socrate au-dessus de tout , & s'attacha uniquement à sa doctrine.

Platon , selon que rapporte Plutarque au 1. Livre des Opinions des Philosophes chap. 3. admettoit trois principes , Dieu , la Matiere & l'Idée : Dieu , comme l'intelligence universelle ; la Matiere comme le premier suppôt de la génération & de la corruption ; l'Idée , comme une

substance incorporelle & résidente dans l'entendement de Dieu. Il reconnoissoit à la vérité que le monde étoit l'ouvrage d'un Dieu créateur, mais il n'entendoit pas par le nom de création, une création proprement dite : car il supposoit que Dieu n'avoit fait que former & bâtir pour ainsi dire le monde d'une matière préexistente, & qui étoit de toute éternité ; de sorte que ce Dieu créateur n'est, selon lui, à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant le chaos, & en donnant une forme à une matière brute, que ce que sont un architecte & des maçons qui en taillant & en arrangeant dans un certain ordre des pierres brutes, en forment une maison.

On a toujours cru que Platon avoit eu connoissance du vrai Dieu soit par les lumières de son

esprit, soit par celles qu'il avoit pû tirer des livres des Hebreux ; mais il faut convenir aussi qu'il a été du nombre de ces Philosophes dont parle Saint Paul, qui ayant connu Dieu ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarés dans la vanité de leurs sentimens. En effet il établit dans son *Epinomis* trois sortes de Dieux, des Dieux supérieurs, des Dieux inférieurs, & des mitoyens. Les supérieurs, selon lui, habitent le ciel, & sont si élevés au-dessus des hommes, & par l'excellence de leur nature, & par le lieu qu'ils habitent, que les hommes ne peuvent avoir commerce avec eux que par l'entremise des Dieux mitoyens qui habitent l'air, & qu'il appelle Démon. Ceux-ci sont comme les ministres des Dieux supérieurs à l'égard des hommes ; ils portent aux hom-

mes les ordres des Dieux, & portent aux Dieux les offrandes & les vœux des hommes ; ils gouvernent le monde chacun dans son département, préfont aux oracles & aux divinations, & font les auteurs de tous les miracles qui se font & des prodiges qui arrivent. Il y a toute apparence que Platon n'a imaginé cette seconde espece de Dieux, que sur ce qui est dit des Anges dans l'Ecriture, dont il avoit eu quelque connoissance. Il admet encore une troisiéme espece de Dieux, mais inferieurs aux seconds ; il les place dans les riviéres ; il se contente de les qualifier de demi-Dieux, & leur donne le pouvoir d'envoyer des songes & de faire d'autres merveilles comme les Dieux mitoyens. Il prétend même que tous les élémens & toutes les parties de l'univers sont rem-

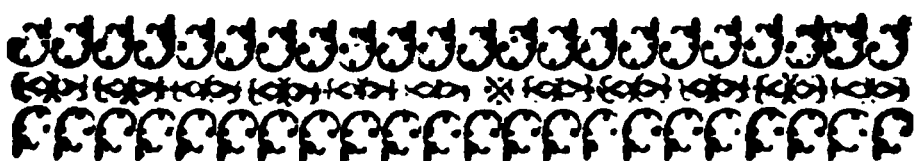
plies de ces demi-Dieux , qui, selon lui, se font voir quelquefois & se dérobent ensuite à notre vûe. Voilà vrai-semblablement sur quoi sont fondés les Sylphes , les Salamandres , les Ondains , & les Gnomes de la Cabale.

Platon enseignoit aussi la Métempsychose qu'il avoit prise de Pythagore , & ensuite tournée à sa manière , comme on peut le voir dans ses Dialogues intitulés Phédre , Phædon , Timée & autres. Quoique Platon ait fait un fort beau Dialogue sur l'immortalité de l'ame , cependant il est tombé sur cette matière dans de grandes erreurs , soit par rapport à la substance de l'ame qu'il croyoit composée de deux parties , l'une spirituelle & l'autre corporelle ; soit par rapport à son origine , prétendant que les ames étoient préexi-

stantes au corps , & que tirées du ciel pour animer successivement differens corps , elles retournoient au ciel après avoir été purifiées ; d'où au bout d'un certain nombre d'années , elles étoient encore employées à animer successivement differens corps ; de sorte que ce n'étoit qu'un cercle continuel de fouillures & de purifications , de retours au ciel & de retours sur la terre dans les corps qu'elles animoient. Comme il croyoit que ces ames n'oublioient pas entièrement ce qu'elles avoient éprouvé dans les differens corps qu'elles avoient animés , il prétendoit que les connoissances qu'elles acqueroient étoient moins de nouvelles connoissances , que des reminiscences de ce qu'elles avoient sçu autrefois ; & il fondeoit sur ces reminiscences prétendues , son dogme de la préexistence des ames.

Mais sans nous étendre davantage sur les opinions de ce Philosophe , qu'il ne nous a exposées que d'une manière fort enveloppée , il suffit de dire que sa doctrine sur bien des points parut si neuve & si relevée , qu'elle lui mérita de son tems le nom de Divin , & le fit regarder presque comme un Dieu après sa mort. Il mourut la première année de la 108<sup>e</sup> Olympiade à l'âge de 81 an , & le même jour qu'il étoit né.





## ANTISTHENE.

*Il fut disciple de Socrate , contemporain de Platon & des autres disciples de Socrate.*

**L**ES disciples de Socrate après la mort de leur Maître se diviserent en trois Sectes différentes qu'on nomma Cyniques, Academiques & Cyrenaiques.

Antisthene fut Chef des Cyniques. On rapporte differens sujets pour quoi ces Philosophes furent appellés Cyniques ; les uns disent que c'étoit parcequ'ils vivoient comme des chiens ; & d'autres parceque le lieu où Antisthene enseignoit, n'étoit pas fort éloigné d'une des portes d'Athènes qu'on appelloit des Cynosarges.



Antisthene étoit fils d'un Athénien de même nom , & d'une esclave. Quand on lui reprochoit que sa mere étoit de Phrygie : Qu'importe , disoit-il , Cybelle la mere des Dieux n'étoit-elle pas aussi de ce pays-là ?

Il fut d'abord disciple de l'Orateur Gorgias. Ensuite il enseigna quelque tems en particulier ; & comme il parloit fort éloquentement , on accouroit de plusieurs endroits pour l'écouter. La grande réputation de Socrate lui donna l'envie de l'aller entendre. Il en revint tellement charmé , qu'il lui mena tous ses Disciples. Il les pria tous de vouloir être ses camarades dans l'Ecole de Socrate , & résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeuroit au port de Pirée , & faisoit tous les jours quarante stades pour avoir le plaisir de voir & d'entendre Socrate.

Antisthene étoit un homme austere, qui vivoit d'une maniere très dure. Il prioit les Dieux de lui envoyer plutôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitoit severement ses disciples. Quand quelqu'un lui en demandoit la raison : Les Médecins, disoit-il, ne font-ils pas la même chose à l'égard des malades.

C'est lui qui a commencé à porter un grand manteau double, une besace & un bâton, qui furent depuis tout le meuble des Cyniques, & les seules richesses qu'ils souhaitoient pour disputer de la félicité avec Jupiter même.

Il laissoit croître sa barbe sans y toucher jamais, & étoit toujours fort négligé dans ses habits.

Il ne s'attachoit qu'à la Morale, & disoit que toutes les autres

sciences étoient entièrement inutiles.

Il faisoit confister le souverain bien à suivre la vertu, & à mépriser le faste.

Tous les Cyniques vivoient très durement. Ils ne mangeoient ordinairement que des fruits & des légumes. Ils ne buvoient que de l'eau, & ne s'embarassoient pas de coucher sur la terre. Ils disoient que le propre des Dieux étoit de n'avoir besoin de rien ; & que les gens qui avoient le moins de besoins, étoient ceux qui approchoient le plus près de la divinité. Ils faisoient gloire tous de mépriser les richesses, la noblesse & tous les autres avantages de la nature ou de la fortune. Au reste, c'étoit des gens effrontés qui n'avoient honte de rien, non pas même des choses les plus infâmes. Ils ne connoissoient aucune bienséance.

& n'avoient aucun égard pour personne.

Antisthene avoit l'esprit subtil, & étoit si agréable en compagnie, qu'il tournoit toute l'assemblée comme il lui plaisoit.

Il signala son courage dans la bataille de Tanagra, où il se distingua fort. Socrate en eut beaucoup de joie, & quelque tems après on lui vint dire comme une espece de reproche, que la mere d'Antisthene étoit Phrygienne. Comment, répondit-il, croiriez-vous qu'un si grand homme pût naître du mariage d'un Athénien avec une Athénienne ? Socrate ne put cependant s'empêcher de lui reprocher son orgueil par la suite.

Il l'apperçut un jour qu'il tournoit son manteau afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antisthene, s'écria Socrate, je découvre ta vanité

vanité au travers des trous de ton manteau.

Quand Antisthene entendoit que les Athéniens se vantoient d'être originaires du pays qu'ils habitoient, il leur disoit en se moquant d'eux : Cela vous est commun avec les tortues & les limaçons ; car ils demeurent perpétuellement dans les lieux où ils naissent.

Antisthene disoit que la science la plus nécessaire, étoit de desapprendre le mal.

Un homme vint un jour lui présenter son fils pour être son disciple, & lui dit : De quelle chose mon fils a-t-il besoin présentement ? C'est, répondit Antisthene, d'un livre neuf ; d'une plume neuve & de tablettes neuves : pour lui faire connoître que l'esprit de son fils devoit être comme une cire nouvelle, qui n'auroit encore reçu aucune impression.

M

On lui demanda une fois ce qui étoit le plus à souhaiter au monde. C'est , répondit-il , de mourir heureux.

Il étoit irrité contre les envieux qui sont continuellement rongés par leur propre humeur , comme le fer par la rouille qu'il produit. Il croyoit que si on étoit obligé de choisir , il vaudroit beaucoup mieux devenir corbeau qu'envieux , parceque les corbeaux ne déchirent que les morts , au lieu que les envieux déchirent les vivans.

Quelqu'un lui dit un jour que la guerre emportoit bien des malheureux. Cela est vrai , répondit Antisthene , mais elle en fait beaucoup plus qu'elle n'en emporte.

Quand on le prioit de donner une idée de la divinité , il répondoit , qu'il n'y avoit aucun être qui lui ressemblât , & qu'ainsi

c'étoit une folie de s'attacher à la vouloir connoître par quelque représentation sensible.

Il vouloit que chacun respectât ses ennemis , parceque ce sont eux qui s'apperçoivent les premiers de nos défauts , & qui les publient , & qu'en ce cas-là ils nous sont beaucoup plus utiles que nos amis , parcequ'ils nous donnent occasion de nous corriger.

Il disoit qu'il falloit beaucoup plus estimer un ami honnête homme qu'un parent , parceque les liens de la vertu sont beaucoup plus forts que ceux du sang.

Qu'il étoit bien plus à propos d'être d'un petit nombre de sages contre une grande multitude de fous ; que d'être joint avec une grande multitude de fous contre un petit nombre de sages.

Il entendit un jour que cer-  
Mij

tains malhonnêtes gens le louoient : Bons Dieux , dit-il , qu'ai-je fait de mal ?

Il croyoit que le sage n'étoit pas obligé de vivre selon les loix ; mais selon les regles de la vertu.

Que rien ne lui devoit être nouveau , ni fâcheux , parcequ'il devoit prévoir long-tems auparavant tout ce qui pouvoit arriver , & être prêt à tout événement. •

Il disoit que la noblesse & la sagesse étoient la même chose , & que par conséquent il n'y avoit point d'autre noble que le sage.

Que la prudence étoit un mur très fort qu'on ne pouvoit ni rompre ni surprendre.

Que le moyen le plus sûr pour s'immortaliser , étoit de vivre saintement : & que pour être content dans le monde , on n'avoit besoin que des forces de Socrate.



Un jour un homme s'avisa de lui demander quelle sorte de femme il devoit prendre ? Si tu en prends une laide , lui dit-il , elle ne tardera guères à te déplaire , & si tu en prends une belle , elle sera commune.

Il vit un jour un adulateur qu'il s'enfuyoit : Malheureux , s'écria-t-il ; Antisthene , combien aurois-tu évité de dangers avec une obole ?

Il exhortoit ses disciples à faire provision de choses qu'aucun naufrage ne leur pût jamais faire perdre.

Quand il avoit un ennemi , il lui souhaitoit toutes sortes de biens , excepté la sagesse.

Si quelqu'un lui parloit de la vie délicieuse : Bons Dieux , disoit-il , que ce ne soit que pour les enfans de nos ennemis !

Dès qu'il voyoit une femme bien parée , il s'en alloit aussi-

tôt dans sa maison , il prioit son mari de lui montrer ses armes & son cheval : s'il trouvoit tout en bon état , il permettoit à la femme de faire tout ce qu'elle voudroit , parcequ'elle avoit un mari en état de la défendre ; s'il ne trouvoit pas un bon équipage , il conseilloit à la femme d'ôter tous ses ornemens , de crainte de devenir la proie du premier qui voudroit lui faire violence.

Il avertit un jour les Athéniens d'atteler indifferemment à la charrue des ânes & des chevaux , sans aucune distinction. Cela ne seroit pas bien , lui dit-on , car les ânes ne sont pas propres à labourer la terre. Qu'importe, répondit Antisthene, quand vous élisez des Magistrats , regardez-vous s'ils sont propres à gouverner ou s'ils ne le sont pas ? il suffit que vous les choisissiez.

On lui dit un jour que Platon parloit mal de lui. Cela m'est commun avec les Rois , répondit-il , de recevoir des injures de ceux à qui on a fait du bien.

Il disoit que c'étoit une chose bien ridicule de prendre tant de peine à nettoyer le froment d'ivraye , & les armées de soldats inutiles pendant qu'on ne songeoit pas seulement à bannir les envieux hors de la République.

Quand on lui reprochoit qu'il voyoit souvent des gens de mauvaise vie : Qu'importe , répondoit-il, les Médecins voyent bien tous les jours des malades , & ils ne prennent pas la fièvre.

Antisthene étoit très patient ; il exhortoit ses disciples à souffrir , sans s'émouvoir , toutes les injures qu'on leur diroit.

Il blâmoit fort Platon qu'il accusoit d'aimer le faste & la grandeur , & il ne manquoit ja-

mais de le railler sur ce sujet.

Quand quelqu'un lui demandoit quel profit il avoit tiré de sa philosophie ? C'est , répondit-il , de pouvoir m'entretenir avec moi-même , & de faire volontairement ce que les autres ne font que par contrainte.

Antisthene conserva toujours une grande reconnoissance envers Socrate son Maître. Il semble même que ce fut lui qui vengea sa mort. Car comme plusieurs gens étoient venus exprès des extrémités du Pont-Euxin pour entendre Socrate , Antisthène les mena chez Anyte : Tenez , leur dit-il , cet homme-ci est beaucoup plus sage que Socrate : car c'est lui qui l'a accusé. Le souvenir de Socrate fit tant d'impression sur tous ceux qui étoient présens , qu'ils chassèrent aussitôt Anyte hors de la ville. Ils se saisirent de Mélite qui étoit l'au-

ANTISTHENE. 273  
tre accusateur de Socrate & le  
firent mourir.

Antisthene tomba malade d'une phthisie. Il semble que l'envie de vivre lui fit préférer un état languissant à une mort prompte ; car Diogene son disciple entra un jour dans sa chambre un poignard sous son manteau ; Antisthene lui dit : Ah ! Qui est-ce qui me délivrera des maux que je souffre ? Diogene tira son poignard : Ce sera celui-ci , lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs , répondit Antisthene, mais non pas de la vie. Il y a apparence qu'Antisthene se vantoit qu'Hercule étoit l'Instituteur des Cyniques : car le Poëte Aufone dans ses Epigrammes le fait parler ainsi :

*Inventor primus Cynices, ego qua ratio istae*

*Alcides multo dicitur esse prior.*

*Alcida quondam fueram Doctore secundus ;*

*Nunc ego sum Cynices primus & ille Deus*

**M V**

~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~

ARISTIPPE

*Contemporain de Platon , vivoit
 sous la 96^e Olympiade.*

ARISTIPPE étoit originaire de Cyrene dans la Libye ; la grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour venir s'établir à Athènes , afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe ; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école. C'est lui qui est l'auteur de la secte qu'on nomme des Cyrénaïques, à cause qu'Aristipe leur maître étoit de la ville de Cyrene.

Aristipe avoit l'esprit fort brillant , & les reparties vives ; il parloit agréablement , & trou-

voit toujours quelques plaisanteries sur la moindre chose ; il ne songeoit uniquement qu'à flater les Rois & les grands Seigneurs ; il étoit toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitoient ; il les faisoit rire , & tiroit d'eux tout ce qu'il vouloit : il tournoit en raillerie toutes les insultes & les infamies qu'ils lui faisoient , en sorte qu'il leur étoit impossible de le mettre mal avec eux , quand même ils l'auroient voulu. Il étoit si adroit & si insinuant , qu'il venoit aisément à bout de tout ce qu'il entreprenoit. Il avoit l'esprit égal dans toutes sortes d'états où il se trouvoit , sans se soucier d'aucune bienfaisance. Platon lui disoit quelquefois : O Aristipe , dans tout l'Univers il n'y a que toi qui sçache faire aussi bonne contenance sous de vieux haillons , que sous une magnifique robe de pourpre.

Horace parlant de ce Philosophe , dit qu'il sçavoit jouer toutes sortes de personnages , & qu'il étoit content du peu qu'il possédoit dans le tems même qu'il cherchoit à avoir davantage.

Toutes ces qualités l'avoient rendu fort agréable à Denis le Tiran , en sorte qu'il étoit mieux dans son esprit que tous les autres courtisans ensemble. Aristipe alloit souvent à Siracuse pour faire bonne chere avec lui : dès qu'il commençoit à s'y ennuyer , il alloit chez d'autres grands Seigneurs ; & comme il passoit toute sa vie dans les Cours des Princes , c'étoit le sujet pour lequel Diogene le Cynique qui vivoit de son tems , ne l'appelloit jamais que chien royal.

Un jour Denis lui cracha au visage , cela fit de la peine à quelques-uns de la compagnie. Aristipe n'en fit que rire : Voilà bien

de quoi se plaindre ; les pêcheurs pour attraper un petit poisson se laissent bien mouiller jusqu'à la peau , & moi pour prendre une baleine , je ne souffrirois pas qu'on me jettât un peu de salive sur le visage.

Une autre fois Denis étoit mécontent de lui ; quand on fut prêt à se mettre à table , il voulut qu'Aristipe se mît à la dernière place. Aristipe ne s'en chagrina point : Apparemment , lui dit-il, que vous avez dessein d'honorer cette place-là ?

Aristipe a été le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignoit ; & pour autoriser cette coutume , un jour il envoya lui-même vingt mines à Socrate. Socrate ne les voulut point recevoir , & fut assez mécontent , pendant qu'il vécut, de la conduite que tenoit son

disciple ; mais il ne paroît pas qu'Aristipe s'en mît en peine. Quand on lui faisoit des reproches , & qu'on lui opposoit la générosité de son maître qui n'avoit jamais rien exigé de personne ; il répondoit : Ah , cela est bien différent : tous les plus grands Seigneurs d'Athènes faisoient gloire de fournir à Socrate toutes les choses dont il avoit besoin , en sorte même que Socrate étoit obligé d'en renvoyer la plus grande partie , & moi à peine ai-je un méchant esclave qui songe à moi.

Certain homme lui amena son fils pour l'instruire , & le pria d'en avoir grand soin ; Aristipe lui demanda 50 drachmes : Comment cinquante drachmes , répondit le pere de l'enfant ; & il ne faudroit que cela pour acheter un esclave. Hé bien , va-t-en l'acheter , répondit Aristipe , &

tu en auras deux. Ce n'étoit pas pourtant qu'Aristipe fût avare ; au contraire , il ne vouloit avoir d'argent que pour le dépenser, & que pour leur montrer la maniere dont il falloit s'en servir.

Un jour comme il passoit la mer , quelqu'un l'avertit que le vaisseau dans lequel il passoit appartenoit à des Corsaires ; Aristipe tira de sa poche tout l'argent qu'il avoit ; il fit semblant de le compter , & le laissa tomber exprès dans la mer ; il fit aussi-tôt un grand soupir , comme si le sac lui eût échapé des mains , & dit tout bas : Il vaut mieux qu'Aristipe perde son argent , que de périr lui-même à cause de son argent.

Une autre fois il apperçut que son esclave qui le suivoit ne pouvoit pas marcher si vîte que lui à cause de l'argent dont il étoit chargé : Jette tout ce que tu as.

de trop , lui dit-il , & ne porte que ce que tu pourras.

Horace parlant des gens qui mettent tout leur avantage dans les richesses , leur oppose Aristipe.

Aristipe aimoit fort la bonne chere , & n'épargnoit rien quand il s'agissoit d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdrix cinquante drachmes ; quelqu'un ne put s'empêcher de blâmer cet excès : Si cette perdrix ne coûtoit qu'une obole ne l'acheterois-tu pas ? Assurément , répondit l'autre. Et moi , répliqua Aristipe , j'estime encore moins cinquante drachmes que toi une obole.

Une autre fois il avoit acheté très cher quelques friandises : certain homme qui se trouva-là , voulut lui en faire des réprimandes : Ne donnerois-tu pas bien trois oboles de tout cela ,

dit Aristipe ? Oui , répondit-il. Hé bien , répliqua Aristipe , je ne suis donc pas encore si gourmand que tu es avare.

Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement , il disoit : Si la bonne chere étoit blâmable , on ne feroit pas de si grands festins dans toutes les fêtes des Dieux.

Platon même qui passoit pour être assez magnifique , ne put s'empêcher une fois de l'avertir qu'il vivoit trop délicieusement ; Aristipe lui dit : Crois-tu que Denis soit honnête homme ? Oui , répondit Platon. Hé bien , répondit Aristipe , il vit encore bien plus délicieusement que moi ; & ainsi rien n'empêche qu'on ne soit honnête homme quoiqu'on fasse bonne chere.

Diogene étoit un jour à laver des herbes , selon sa coutume ; il vit passer Aristipe : Si tu

sçavois te contenter avec des herbes comme moi , lui dit-il , tu ne te mettrois guères en peine d'aller faire ta cour aux Rois. Et toi , répondit Aristipe , si tu sçavois l'art de bien faire ta cour aux Rois , tu ne tarderois guères à ne plus aimer tes herbes.

Un jour Denis fit venir trois belles Courtisannes devant Aristipe , & lui permit de choisir celle qui lui plairoit davantage ; Aristipe les prit toutes les trois. Le choix n'est pas sûr , dit-il , vous sçavez bien tous les malheurs qui ont suivi celui de Pâris ; deux peuvent plus faire de mal qu'une ne sçauroit jamais faire de bien. Il les amena jusqu'au vestibule de la maison , & les renvoya aussi-tôt.

Denis lui dit une autre fois : Pourquoi voit-on perpétuellement des Philosophes chez les grands Seigneurs , & qu'on ne

voit jamais les grands Seigneurs chez des Philosophes ? C'est , répondit Aristipe , parceque les Philosophes connoissent bien les choses dont ils ont besoin , & que les grands Seigneurs ne les connoissent pas.

Certain homme lui fit encore la même question dans un autre tems : On voit bien les Medecins chez les malades , & cependant il n'y a personne qui n'aime mieux traiter un malade que d'être malade lui-même.

Aristipe disoit que c'étoit une très belle chose que de moderer ses passions , mais non pas de les déraciner tout-à-fait : Que ce n'étoit pas un crime de jouir des plaisirs , pourvû qu'on n'en fût pas esclave ; & c'est de-là que quand on le railloit sur le commerce qu'il avoit avec la Courtisane Laïs : il disoit ; Il est vrai que je possède Laïs , mais Laïs ne me possède pas..

Comme il entroit un jour dans la chambre de cette Courtisane , un de ses disciples qui l'accompagnoit en eut honte. Aristipe s'apperçut qu'il rougissoit : Mon enfant , lui dit-il , ce n'est pas d'y entrer dont on doit rougir , mais c'est de n'en pouvoir sortir.

Un jour le Philosophe Polyxene le vint voir ; il apperçut en entrant un très grand festin , & plusieurs Dames magnifiquement parées. Il s'emporta aussi-tôt , & se mit à déclamer contre un si grand luxe. Aristipe lui demanda fort honnêtement , s'il vouloit se mettre à table avec eux. Je le veux bien ; répondit Polyxene. Comment , lui répondit Aristipe , pourquoi fais-tu tant de bruit ? Ce n'est donc pas la bonne chere ni la compagnie que tu blâmes , & ce n'est que la dépense ?

Aristipe avoit eu autrefois cer-

rain differend avec Eschine. Cela les avoit tellement refroidis, qu'ils ne s'étoient point vûs depuis ce tems-là. Aristipe s'en alla chez Eschine. Eh bien , lui dit-il, ne nous raccommoderons - nous jamais ? Veux - tu attendre que tout le monde se moque de nous, & que les Parasites en fassent rire ceux chez qui ils iront manger ? Cela me fait un grand plaisir , répondit Eschine , & je consens de tout mon cœur à cette reconciliation. Souviens-toi donc, continua Aristipe , que c'est moi qui t'ai prévenu , quoique je sois ton aîné.

Un jour Denis fit un grand festin , & sur la fin il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe de pourpre , & qu'on dansât au milieu d'une salle. Platon n'en voulut rien faire. Il dit qu'il étoit homme , & qu'un habit si effeminé ne lui convenoit pas.

Aristipe n'en fit aucune difficulté. Il commença à danser avec la robe, & dit gaillardement : On en fait bien d'autres dans les fêtes de Bacchus, & cependant on ne s'y corrompt pas, quand on ne l'est pas d'ailleurs.

Une autrefois il prioit Denis pour un de ses meilleurs amis. Denis le repoussoit, & ne vouloit pas lui accorder ce qu'il lui demandoit. Aristipe se jeta à ses pieds. Quelqu'un trouva fort à redire à cette bassesse. Ce n'est pas ma faute, répondit Aristipe, c'est celle de Denis qui a les oreilles aux pieds.

Comme il étoit à Siracuse, Simus Phrygien Trésorier de Denis lui montrait son superbe Palais, & en se promenant il lui faisoit remarquer la magnificence des planchers. Aristipe se mit à tousser : il fit deux ou trois efforts pour amasser plus d'ordu-

re, & cracha sur le visage de Simus. Simus voulut se mettre en colere : Mon ami, lui dit Aristipe, je n'ai point vû d'endroit plus sale où je pusse cracher. Quelques-uns attribuent cette aventure ou une pareille à Diogene. Ils étoient fort capables l'un & l'autre de faire ce coup.

Certain homme se mit un jour à lui dire des injures. Aristipe s'en alla. L'autre le poursuivoit, & lui crioit : T'en vas-tu, scelerat ? C'est que tu as le pouvoir de me dire des injures, répondit Aristipe ; mais moi il ne m'est pas permis de les écouter.

Une autre fois comme il passoit à Corinthe, il s'éleva tout d'un coup une furieuse tempête. Aristipe avoit grand peur de périr. Quelqu'un de ceux qui étoient dans le même vaisseau, ne put s'empêcher de se moquer de lui. Nous autres ignorans, dit-

il, nous ne craignons rien, & vous autres grands Philosophes, pourquoi tremblez-vous si fort ? C'est, répondit Aristipe, que nous ne craignons pas pour la même ame, & qu'il y a bien de la difference entre ce que nous avons à perdre.

Quand on lui demandoit quelle difference il y avoit entre un homme sçavant, & un ignorant ; il disoit qu'il falloit les dépouiller l'un & l'autre, & les envoyer tout nuds chez des étrangers, qu'on ne tarderoit guères à s'en appercevoir.

Il cröyoit qu'il valoit beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant, parcequ'un pauvre ne manquoit que d'argent, au lieu qu'un ignorant manquoit d'humanité ; & qu'il étoit à l'égard d'un habile homme ce qu'un cheval indompté est à l'égard d'un cheval dompté.

Quand

Quand on lui reprochoit qu'il négligeoit son fils, & qu'il le rejettoit comme s'il n'étoit pas sorti de lui : Qu'importe, répondoit Aristipe, personne n'ignore que la vermine & la pituite ne naissent de nous, & cependant cesse-t-on de la chasser ? Un jour Denis donna de l'argent à Aristipe, & un Livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Aristipe sur la différence de ce présent ; il répondit : J'ai besoin d'argent ; & Platon, de Livres.

Une autre fois Aristipe demanda un talent à Denis. Denis lui dit : Tu m'as autrefois assuré que les sages ne manquoient jamais d'argent. Commencez par m'en donner, répondit Aristipe, ensuite nous examinerons cela. Denis lui en donna. Eh bien, continua Aristipe, voyez-vous pas bien à présent que je n'en ai plus de besoin ?

Comme Aristipe alloit souvent à Syracuse, Denis s'avisa un jour de lui demander ce qu'il venoit faire. Je viens pour vous donner de ce que j'ai, répondit Aristipe, & en échange pour recevoir de ce que vous avez.

Quand quelqu'un lui reprochoit qu'il quittoit Socrate pour aller chez Denis; il disoit : Quand j'avois besoin de sagesse, j'allois chez Socrate; & à présent que j'ai besoin d'argent, je viens chez Denis.

Il vit une fois un jeune homme qui étoit fort glorieux à cause qu'il sçavoit bien nager. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de tirer vanité de si peu de chose? Les Dauphins nagent encore mieux que toi.

Quand on lui demandoit ce qu'il avoit tiré de sa philosophie: C'est, dit-il, de sçavoir parler librement à toutes sortes de gens. Vous autres Philosophes, lui dit

quelqu'un, quel avantage avez-vous au-dessus des autres? C'est que quand il n'y auroit point de loix, répondit Aristipe, nous vivrions toujours de la même manière.

Les Cyrenaïques ne s'attachoient qu'à la Morale, & très peu à la Logique; ils négligeoient la Physique, parcequ'ils en supposoient la connoissance impossible. Ils croyoient que la fin de toutes les actions des hommes devoit être le plaisir; non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel qui consiste dans le mouvement. Ils admettoient deux differens-mouvemens dans l'ame; l'un doux, qui faisoit le plaisir; & l'autre violent, qui faisoit la douleur. Ils disoient que, puisque tout le monde se portoit naturellement vers l'un & fuyoit l'autre, cela prouvoit manifestement que le plaisir étoit

la fin de l'homme. Ils confideroient l'état d'indolence comme un sommeil qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs , ni des douleurs. Ils ne faisoient état de la vertu qu'autant qu'elle pouvoit servir à la volupté , comme on n'estime une medecine qu'à cause qu'elle est utile à la santé. Ils disoient que la fin differoit de la beatitude , en ce que la fin d'une action n'étoit que la vûe d'un plaisir particulier , au lieu que la beatitude étoit un assemblage de tous les plaisirs ; que les plaisirs du corps étoient beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit. C'est pour cela que tous les Cyrenaïques avoient beaucoup plus de soin de leur corps que de leur esprit.

Ils tenoient pour maxime qu'il ne falloit cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on avoit d'eux ; de même qu'on n'estimoit

les membres du corps qu'autant qu'ils étoient utiles.

Ils disoient qu'il n'y avoit rien en soi de juste ni d'injuste, d'honnête ni de malhonnête ; mais seulement , par rapport aux loix & aux coutumes du pays. Qu'un homme sage ne devoit rien faire mal-à-propos , à cause des accidens qui lui en pouvoient arriver. Qu'il devoit perpétuellement se conformer aux loix du pays où il étoit , & éviter la mauvaise réputation.

Ils disoient aussi qu'il n'y avoit rien non plus en soi d'agréable ou de désagréable , & que toutes choses ne devenoient telles que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance , ou enfin à d'autres circonstances qui faisoient qu'elles nous étoient agréables ou désagréables.

Qu'il étoit impossible d'être parfaitement heureux en ce mon-

de , à cause que nous sommes sujets à mille infirmités , & à mille passions qui empêchent que nous ne jouissions des plaisirs , ou même qui nous troublent en leur jouissance.

Que la liberté , ni l'esclavage , les richesses , ni la pauvreté , la noblesse ni la basse naissance ne faisoient rien pour le plaisir , puisqu'on pouvoit être également heureux dans toutes sortes d'états.

Que le sage ne devoit haïr personne ; mais instruire tout le monde ; qu'il ne devoit rien faire que par rapport à lui , puisque personne n'étoit plus digne que lui de posséder toutes sortes d'avantages ; & même qu'il étoit toujours infiniment au-dessus de tout ce qu'il y avoit au monde. Voilà quels étoient les sentimens d'Aristipe & des Cyrenaïques.

Aristipe avoit une fille nom-

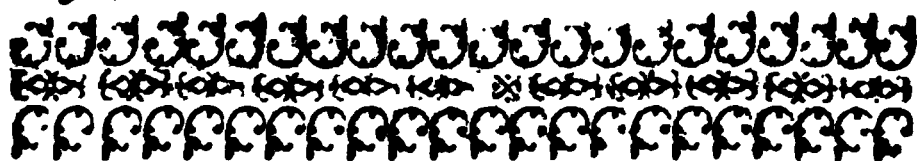
mée Areta, qu'il eût grand soin d'élever dans ses principes ; elle y devint très habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristipe surnommé Métrodidaote, qui fut le maître de l'impie Theodore. Celui-ci, outre les principes des Cyrenaiques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de Dieux ; Que l'amitié étoit une chimere, puisqu'il n'y en pouvoit avoir entre les fous ; Que le sage se suffisoit à lui-même ; & que par conséquent il n'avoit point besoin d'amis. Que le sage ne devoit point s'exposer aux dangers pour sa patrie ; qu'il n'avoit point d'autre patrie que le monde, & qu'il n'étoit point juste qu'il fût en danger pour une multitude de fous. Qu'il pouvoit commettre des larcins, des sacrilèges & des adulteres, lorsqu'il en trouveroit l'occasion favorable ; puisque toutes ces

choses n'étoient des crimes que dans l'opinion des ignorans & du petit peuple , & que réellement il n'y avoit aucun mal. Qu'il pouvoit faire publiquement les choses qui passoient pour être les plus infames dans l'esprit du peuple.

Il pensa un jour être traîné dans l'Aréopage, mais Demetrius de Phalere le sauva. Il demeura quelque tems à Cyrene, où il vécut en grande considération chez Marius. Les Cyrenéens l'exilerent. Il leur dit en se retirant : Vous ne sçavez ce que vous faites de me chasser de Libye pour m'envoyer en exil en Grecé. Ptolomée Lagus chez qui il s'étoit retiré , l'envoya un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lyfimachus : il lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de Lyfimachus qui se trouva là, lui dit : Je crois, Theodore, que tu t'ima-

gines qu'il n'y a pas de Rois non plus que de Dieux.

Amphicrate rapporte que ce Philosophe fut à la fin condamné à mort, & qu'on l'obligea de boire du poison.



ARISTOTE

*Né la premiere année de la 99^e
Olympiade ; mort la 3^e année de
la 114^e, âgé de 63 ans.*

ARISTOTE a été l'un des plus illustres Philosophes de toute l'antiquité ; son nom est encore aujourd'hui très célèbre dans toutes les Ecoles. Il étoit fils de Nicomachus Médecin , & ami d'Amintas Roi de Macedoine , & descendoit de Machaon petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagire ville de Macedoine , la premiere année de la quatre - vingt - dix - neuvième Olympiade. Il perdit son pere & sa mere dès les premieres années de son enfance , & fut assez negligé par ceux qui s'étoient chargés de son éducation. Il

passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage & dans la débauche , où il dissipa presque tout son bien. Il prit d'abord le parti de la guerre ; mais comme cette profession-là n'étoit pas tout-à-fait conforme à ses inclinations , il alla à Delphes consulter l'Oracle , pour sçavoir à quoi il se détermineroit. L'Oracle lui ordonna d'aller à Athènes , & de s'appliquer à la Philosophie. Il étoit alors dans sa dix-huitième année. Il étudia pendant vingt ans dans l'Académie sous Platon ; & comme il avoit déjà tout dissipé son bien , il étoit obligé pour subsister , de faire trafic de certains remèdes qu'il débitoit lui-même à Athènes.

Aristote mangeoit peu , & dormoit encore moins. Il avoit une si grande passion pour l'étude , qu'afin de résister à l'attablement du sommeil , il mettoit un

bassin d'airain à côté de son lit , & quand il étoit couché , il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer , afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir , le reveillât sur le champ. Laërce rapporte qu'il avoit la voix grêle, les yeux petits, les jambes menues , & qu'il s'habilloit toujours magnifiquement.

Aristote avoit l'esprit très subtil , & comprenoit aisément les questions les plus difficiles. Il ne tarda guères à devenir habile dans l'Ecole de Platon , & à se faire fort distinguer au-dessus de tous les autres Académiciens. On ne décidoit aucune question dans l'Académie sans l'avis d'Aristote , quoiqu'il ne se rencontrât pas toujours conforme à celui de Platon. Tous les autres disciples le regardoient

comme un génie extraordinaire , quelques-uns même suivoient ses opinions au préjudice de celles de leur Maître. Aristote se retira de l'Academie : Platon en eut du ressentiment ; il ne put s'empêcher de le traiter de rebelle , & de se plaindre que son disciple avoit regimbé contre lui, comme un petit poulain regimbe contre sa mere.

Les Athéniens choisirent Aristote pour l'envoyer en ambassade vers le Roi Philippe pere d'Alexandre le Grand. Aristote demeura quelque tems en Macedoine pour les affaires des Athéniens ; à son retour il trouva que Xenocrates avoit été choisi pour enseigner dans l'Academie : quand Aristote vit que cette place étoit remplie , il dit qu'il seroit honteux s'il gardoit le silence pendant que Xenocrates parleroit. Il institua une

nouvelle secte, & enseigna une doctrine différente de celle qu'il avoit apprise de Platon son Maître.

La grande réputation qu'avoit Aristote d'exceller dans toutes sortes de sciences, & principalement dans la Philosophie & dans la Politique, firent que Philippe Roi de Macedoine le voulut avoir pour être precepteur de son fils. Alexandre étoit âgé pour lors de quatorze ans. Aristote accepta ce parti, & demeura huit ans auprès d'Alexandre, à qui il enseigna, comme rapporte Plutarque, certaines connoissances secrètes qu'il ne montrait à personne. L'étude de la philosophie n'avoit point rendu Aristote trop farouche; Il s'appliquoit aux affaires & avoit beaucoup de part dans tout ce qui se passoit de son tems à la Cour de Macedoine. Le Roi

Philippe à sa considération fit rebâtir Stagire, patrie de ce Philosophe, laquelle avoit été détruite pendant les guerres, & y remit tous les habitans, dont plusieurs avoient été faits esclaves, & les autres s'en étoient enfuis.

Aristote après avoir quitté Alexandre, vint à Athènes où il fut très bien reçu à cause que le Roi Philippe à sa considération avoit fait beaucoup de graces aux Athéniens. Il choisit dans le Lycée un lieu où il y avoit de belles allées d'arbres : Ce fut là qu'il établit sa nouvelle Ecole, & parcequ'ordinairement il enseignoit ses disciples en se promenant avec eux, cela a été cause qu'on a donné à ses sectateurs le nom de Peripateticiens. Le Lycée ne tarda guères à devenir très célèbre à cause du concours d'un grand nombre de gens qui venoient de divers en-

droits pour entendre Aristote , dont la réputation s'étoit répandue par toute la Grece.

Alexandre recommanda à Aristote de s'appliquer à faire des épreuves de Physique ; il lui donna un grand nombre de chasseurs & de pêcheurs pour lui apporter de tous côtés de quoi faire ses observations , & lui envoya huit cens talens pour soutenir cette dépense.

Aristote publia pour lors ses livres de Physique & de Métaphysique. Alexandre qui étoit déjà passé en Asie , en apprit la nouvelle ; ce Prince ambitieux qui souhaitoit d'être en toutes choses le premier homme du monde fut fâché de ce que la science d'Aristote alloit devenir commune ; il lui en témoigna son ressentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes.

Alexandre à Aristote.

Vous n'avez pas bien fait
 de publier vos livres de sciences
 speculatives ; parceque nous
 n'aurons rien au-dessus des au-
 tres , si ce que vous nous avez
 enseigné en particulier vient
 à être communiqué à toutes
 sortes de gens. Je veux bien
 que vous sçachiez que j'aime-
 rois encore mieux être supe-
 rieur aux autres dans la con-
 noissance des choses relevées ,
 que de les surpasser en puis-
 sance.

Aristote pour appaiser ce Prin-
 ce , lui fit réponse qu'il les avoit
 mis au jour ; mais de maniere
 qu'il ne les avoit pas mis au jour.
 Cela vouloit apparemment dire
 qu'il avoit si bien embrouillé
 toute sa doctrine , que personne
 n'y pourroit jamais rien con-
 noître.

Aristote ne se conserva pas toujours bien dans les bonnes grâces d'Alexandre; il se brouilla avec lui, parcequ'il prit avec trop de chaleur le parti du Philosophe Calisthene. Ce Calisthene étoit petit-neveu d'Aristote fils de sa propre nièce. Aristote l'avoit élevé chez lui & avoit toujours pris soin de son éducation. Lorsqu'il quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le suivre à la guerre, & le lui recommanda très particulièrement. Calisthene parloit fort librement au Roi, & avoit une humeur très peu complaisante pour lui. Ce fut lui qui empêcha que les Macedoniens ne l'adorassent comme un Dieu, à la maniere des Perses.

Alexandre qui le haïssoit à cause de son humeur inflexible, trouva occasion de se venger en se défaisant de lui. Il l'envelop-

pa legerement dans la conjuration que fit quelque tems après Hermolaüs disciple de Calisthene, & ne voulut pas lui permettre de se défendre. Alexandre le fit exposer aux lions ; d'autres disent qu'il le fit pendre, d'autres enfin qu'il expira à la torture.

Aristote depuis la punition de Calisthene, conserva toujours beaucoup de ressentiment contre Alexandre. Alexandre de son côté chercha tous les moyens qu'il put de chagriner Aristote. Il éleva Xenocrates, & lui envoya des presens considérables. Aristote en conçut beaucoup de jalousie, quelques-uns même l'ont accusé d'avoir eu part à la conspiration d'Antipater, & de lui avoir donné l'invention de ce poison qu'on soupçonne, qui fit périr Alexandre.

Aristote, quoiqu'assez ferme d'ailleurs, n'a pas laissé de faire

paroître bien des foibleſſes. Quelque tems après qu'il eut quitté l'Academie , il ſe retira vers Hermias tiran d'Atarné. Les uns diſent que c'étoit ſon parent ; d'autres aſſurent qu'Ariſtote en étoit amoureux , & qu'il y avoit dans ce voyage quelque raiſon de libertinage.

Ariſtote épouſa la ſœur , d'autres diſent la concubine de ce Prince. Il ſe laiſſa tellement transporter à la paſſion violente qu'il avoit pour cette femme , qu'il lui fit des ſacrifices comme les Athéniens en faiſoient à Cérès Eleuſine, & compoſa des vers à l'honneur d'Hermias , pour le remercier de ce qu'il avoit permis ce mariage.

Ariſtote diviſa ſa Philoſophie en pratique & en théorie. La Philoſophie pratique eſt celle qui nous enſeigne des vérités propres à régler les opérations

de notre esprit , comme la Logique , ou qui nous donne des maximes pour nous bien conduire dans la vie civile , comme la Morale & la Politique.

La Philosophie théorique est celle qui nous découvre des vérités purement speculatives , comme la Métaphysique & la Physique. Il y a selon lui trois principes des choses naturelles ; la privation , la matiere & la forme.

Pour prouver que la privation doit être mise au rang des principes , il dit que la matiere dont se fait une chose , doit avoir la privation de la forme de cette chose. Qu'il faut , par exemple , que la matiere dont on fait une table , ait la privation de la forme de la table ; c'est-à-dire , qu'avant de faire une table , il faut que la matiere dont on la fait ne soit point la table.

ARISTOTE. METAPHYSIQUE. L. I. C. 1.

Il ne considère pas la privation comme un principe de composition des corps; mais comme un principe externe de leur production, en tant que la production est un changement par lequel la matiere passe de l'état qu'elle n'avoit pas, à celui qu'elle acquiert, comme, par exemple, des planches qui passent de n'être point tables, à être tables.

Aristote donne deux définitions différentes de la matiere, en voici une qui est négative. La matiere premiere, dit-il, est ce qui n'est ni substance; ni étendue, ni qualité, ni aucune autre espece d'être; ainsi, selon lui, la matiere du bois, par exemple, n'est ni son étendue, ni sa figure, ni sa couleur, ni sa solidité, ni sa pesanteur, ni sa dureté, ni sa secheresse, ni son humidité; ni son odeur, ni enfin aucuns des autres accidens qui se trouvent dans le bois.

L'autre définition est affirmative, & ne contente pas plus que la première. Il dit que la matière est le sujet dont une chose est composée, & en quoi elle se résout en dernier lieu. Il reste toujours à sçavoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont composés.

Le même Philosophe enseigne que pour former un corps naturel, il faut outre la matière première, un autre principe qu'il appelle la forme. Quelques-uns croient qu'il n'entend rien autre chose que la disposition des parties; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matière, & que quand on broye du bled, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle, par laquelle le bled devient farine, & que quand après avoir mêlé de l'eau avec la farine on

a pétri le tout ensemble , il survient une autre forme substantielle qui fait que la farine pétrie est de la pâte , qu'enfin lorsqu'on fait cuire la pâte, il y vient de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain.

Ils admettent de ces sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturels; ainsi, par exemple , dans un cheval, outre les os , la chair , les nerfs , le cerveau , le sang qui en circulant dans les veines & dans les artères nourrit toutes les parties , & outre les esprits animaux qui sont les principes des mouvemens , ils admettent une forme substantielle qu'ils disent être l'ame du cheval ; ils soutiennent que cette prétendue forme n'est pas tirée de la matière , mais de la puissance de la matière ; ils veulent que ce
soit

soit une entité réellement distincte de la matiere , dont elle n'est ni partie , ni même une modification.

Aristote tient que tous les corps terrestres sont composés de quatre élémens , la terre , l'eau , l'air & le feu ; que la terre & l'eau sont pesantes , en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde , & qu'au contraire l'air & le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent , qu'ainsi ils sont legers.

Outre ces quatre élémens , il en a admis un cinquième dont les choses célestes étoient composées , & dont le mouvement étoit toujours circulaire. Il a cru qu'il y avoit au-dessus de l'air sous le concave de la lune , une sphere de feu où montent & où se rendent toutes les flammes , ainsi que les ruisseaux & les rivières se rendent dans la mer.

Aristote tient que la matière est divisible à l'infini ; que l'Univers est plein , & qu'il n'y a aucun vuide dans toute la nature ; que le monde est éternel ; que le soleil a toujours tourné comme il fait , & qu'il tournera toujours de même ; que les générations des hommes se sont toujours faites sans qu'il y ait eu jamais de commencement. S'il y avoit eu un premier homme , dit-il , il seroit né sans pere & sans mere , ce qui répugne. Il fait le même raisonnement sur les oiseaux : Il ne se peut faire , dit-il , qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commencement aux oiseaux , ni qu'il y ait eu un premier oiseau qui ait donné le commencement aux œufs , car un oiseau vient d'un œuf ; mais cet œuf vient d'un oiseau , & ainsi toujours de même en remontant sans qu'il y ait ja-

mais eu aucun commencement. Il raisonne de même de toutes les autres especes qui sont dans l'Univers.

Il soutient que les cieux sont incorruptibles, & que quoique les choses sublunaires soient sujettes à se corrompre , leurs parties néanmoins ne périssent pas ; qu'elles ne font que changer de place ; que des débris d'une chose, il s'en fait une autre ; & qu'ainsi la masse du monde demeure toujours en son entier. Aristote tient que la terre est au centre du monde, & que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre par des Intelligences qui sont occupées perpétuellement à ces mouvemens.

Aristore prétend que tout ce qui est couvert aujourd'hui des eaux de la mer, a été autrefois terre ferme ; & que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre ferme,

fera ensuite couvert de ces mêmes eaux. La raison qu'il en donne est tirée de ce que les fleuves & les torrens entraînent continuellement des sables & des terres, ce qui fait que les rivages s'avancent peu-à-peu, & que la mer se retire insensiblement, si bien que le tems ne manquant jamais, ces vicissitudes de terre en mer & de mer en terre, se font enfin après des siècles innombrables. Il ajoute qu'en plusieurs endroits qui sont bien avant dans les terres, & même qui sont fort élevés, la mer en se retirant a laissé là de ses coquilles, & qu'en fouillant dans les terres, on trouve aussi quelquefois des ancres & des pièces de navire. Ovide attribue aussi ce même sentiment à Pythagore.

Or Aristote prétend que ces changemens de mer en terre,

de terre en mer , qui se font insensiblement & pendant une longue succession de tems , sont en partie cause que la memoire des choses passées s'abolit. Il ajoute , qu'il arrive outre cela d'autres accidens qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidens sont ou des pestes , ou des guerres , ou des sterilités , ou des tremblemens de terre , ou des incendies , ou enfin des désolations qui sont telles , qu'elles exterminent & font périr tous les hommes d'une contrée , si ce n'est qu'il s'en échappe quelques-uns qui se sauvent dans les déserts où ils menent une vie sauvage , & où ils donnent naissance à d'autres hommes , qui par la suite des tems cultivent les terres & inventent , ou retrouvent des arts , & que les mêmes opinions sont revenues & ont été renouvelées une infinité de fois.

C'est ainsi qu'il soutient que non-obstant ces vicissitudes & ces révolutions , la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Aristote examine soigneusement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce monde. Il réfute premierement l'opinion des voluptueux qui mettent la felicité dans les plaisirs corporels. Il dit qu'outre que les plaisirs ne sont pas de durée , ils causent du dégoût , qu'ils affoiblissent le corps , & abrutissent l'esprit.

Il rejette ensuite l'opinion des ambitieux qui mettent la felicité dans les honneurs , & qui , pour y parvenir , employent toutes sortes de moyens injustes.

Il dit que l'honneur est dans celui qui honore : Il ajoute que les ambitieux souhaitent d'être honorés à raison de quelque vertu qu'ils veulent qu'on croye qu'ils

soit en eux, que par conséquent c'est plutôt dans la vertu que consiste la félicité que non pas dans les honneurs, d'autant plus qu'ils sont hors de nous.

Il réfute en dernier lieu l'opinion des avares qui mettent la félicité dans les richesses. Il dit que les richesses ne sont pas desirables pour elles-mêmes, qu'elles rendent malheureux celui qui les garde & qui craint de s'en servir; que pour qu'elles soient utiles, il faut les employer, les distribuer; au lieu que la félicité doit consister en quelque chose de stable que l'on doit retenir & conserver.

Enfin l'opinion d'Aristote est, que la félicité consiste dans l'action la plus parfaite de notre entendement, & dans la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs que l'action la plus noble de notre entendement, est la spé-

culacion des choses naturelles , des Cieux , des Astres , de toute la nature , & principalement du premier Etre. Il observe néanmoins qu'on ne peut être heureux entierement sans avoir du bien suffisamment selon son état , parceque sans cela on ne peut vaquer à la speculation des belles choses , ni pratiquer les vertus. Par exemple on ne peut pas faire plaisir à ses amis ; & toutefois une des plus grandes satisfactions que l'on puisse avoir dans la vie , c'est de faire du bien aux gens qu'on aime ; & ainsi il dit que la felicité dépend de trois choses ; des biens de l'esprit , comme la sagesse & la prudence ; des biens du corps , comme la beauté , la force , la santé ; & des biens de la fortune , comme les richesses & la noblesse. Il tient que la vertu ne suffit pas pour rendre les gens heureux , qu'on

avoit absolument besoin des biens du corps & de la fortune, & qu'un sage seroit malheureux s'il souffroit ou s'il manquoit de bien. Il assure au contraire que le vice est suffisant pour rendre les gens malheureux, & que quand un homme seroit dans une très grande abondance, & qu'il jouiroit d'ailleurs de toutes sortes d'avantages, il ne pourroit jamais être heureux tant qu'il feroit adonné au vice. Que le sage n'étoit pas tout-à-fait exempt de troubles; mais qu'il n'en avoit que de fort légers; que les vertus & les vices n'étoient pas incompatibles; que le même homme, par exemple, pouvoit être fort juste & fort prudent, quoiqu'il fût d'ailleurs fort intemperant.

Il admet trois sortes d'amitiés, l'une de parenté, une autre d'inclination, & l'autre d'hospitalité.

Il croit que les belles lettres contribuent beaucoup à faire embrasser la vertu ; il assure que c'est la plus grande consolation qu'on puisse avoir dans la vieillesse.

Il admet comme Platon , un premier Etre à qui il donne une providence.

Il tient que toutes nos idées viennent originairement des sens ; qu'un aveugle-né ne peut avoir la perception des couleurs , non plus qu'un sourd la notion de la voix :

Il soutient dans sa Politique que l'Etat Monarchique est le plus parfait de tous les Etats , parceque dans les autres il y a plusieurs personnes qui gouvernent ; or tout de même qu'une armée qui est conduite par un seul & bon chef réussit bien mieux que celle qui est commandée par plusieurs chefs , ainsi est-il des Etats : pendant que les dé-

putés ou les principaux d'une République employent du tems à s'assembler & à délibérer, un Monarque a déjà pris les places, & exécuté ses desseins. Les Administrateurs de la République ne se soucient pas de la ruiner, pourvu qu'ils s'enrichissent d'ailleurs, ils entrent en jalousie les uns contre les autres, de là naissent les divisions, & enfin la République ne peut manquer de périr & d'être renversée; au lieu que dans la Monarchie, le Prince n'a point d'autres Interêts que ceux de son Etat; ainsi son Etat doit toujours être florissant.

On demanda un jour à Aristote ce que gagnoient les menteurs: Ils gagnent, répondit-il, qu'on ne les croit pas lorsqu'ils disent même la vérité.

Quelqu'un lui fit des réprimandes de ce qu'il avoit donné l'aumône à un méchant hom-

me : Ce n'est pas parcequ'il est méchant que j'en ai eu compassion , répondit Aristote , mais parcequ'il est homme.

Il disoit ordinairement à ses amis & à ses disciples , que la science étoit à l'égard de l'ame , ce que la lumière étoit à l'égard des yeux ; & que si les racines en étoient amères , les fruits en récompense en étoient très doux.

Quelquefois quand il étoit en colere contre les Athéniens , il leur reprochoit qu'ayant trouvé les loix aussi-bien que les bleds , ils ne se servoient que du bled & jamais des loix.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui s'effaçoit le plutôt : C'est la reconnoissance , répondit-il.

Ce que c'étoit que l'esperance : C'est , dit-il , la rêverie d'un homme qui veille.

Un jour Diogene présenta une figue à Aristote. Aristote vit bien que s'il la refusoit Diogene avoit quelque plaisanterie toute prête : il prit la figue , & dit en riant : Diogene a en même tems perdu sa figue & l'usage qu'il en vouloit faire.

Il disoit qu'il y avoit trois choses fort nécessaires aux enfans , l'esprit , l'exercice , & la discipline.

Quand on lui demandoit quelle difference il y avoit entre les sçavans & les ignorans ; Il y en a autant , répondoit-il , qu'entre les vivans & les morts.

Il disoit que la science étoit un ornement dans la prospérité , & un refuge dans l'adversité. Que ceux qui donnoient une bonne éducation aux enfans , étoient bien davantage leurs peres que ceux qui les avoient engendrés , puisque les uns ne leur avoient

fruit il avoit tiré de sa philosophie; C'est, répondoit-il, de pouvoir faire de moi-même ce que les autres ne font que par la crainte des loix.

On dit que pendant son séjour à Athènes, il eut un grand commerce avec un habile homme de Judée, qui l'instruisit à fond de la science & de la religion des Egyptiens, que tout le monde dans ce tems-là alloit apprendre en Egypte même.

Aristote après avoir enseigné pendant treize ans dans le Lycée avec beaucoup de réputation, fut accusé d'impiété par Eurymedon Prêtre de Cerès. Le souvenir du traitement qu'on avoit fait à Socrate l'épouvanta tellement, qu'il prit le parti de sortir promptement d'Athènes; il se retira à Chalcis d'Euboeë. Quelques-uns disent qu'il y mourut de chagrin, pour n'avoir pû com-

prendre le flux & reflux de l'Euripe. D'autres ajoutent qu'il se précipita dans cette mer, & qu'il dit en tombant : Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le puis comprendre. D'autres enfin assurent qu'il mourut d'une colique en la 63^e année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Ceux de Stagire lui ont dressé des autels comme à un Dieu.

Aristote fit un Testament dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, & une fille qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus Roi de Lacedemone.



XX
 XX
 XX

XENOCRATE.

Il succeda à Speusippe dans le gouvernement de l'Ecole de Platon , la seconde année de la 110^e Olympiade ; il la gouverna 25 ans , & mourut la troisiéme année de la 116^e Olympiade.

XENOCRATE a été l'un des plus distingués Philosophes de l'ancienne Academie , par sa probité , sa prudence , & sa chasteté. Il étoit de la ville de Chalcedoine , & fils d'Agathenor. Dès sa premiere jeunesse il fut disciple de Platon , auquel il s'attacha si fort , qu'il le suivit même jusques dans la Sicile où Platon étoit allé à la Cour de Denis le tiran. Il avoit l'esprit bon , appliqué , mais pesant. Quand Platon le comparoit avec

Aristote , il disoit , que l'un avoit besoin de bride , & l'autre d'éperons. D'autres fois il disoit en riant : Avec quel cheval est-ce que j'attele cet âne ici !

Xenocrate étoit d'ailleurs un homme sérieux & fort sévère , en sorte que Platon en se moquant de lui , disoit quelquefois : Xenocrate , va , je te prie , faire un sacrifice aux Graces.

Xenocrate passoit sa vie renfermé dans l'Academie.

Quand il alloit dans les rues d'Athènes , ce qui arrivoit rarement , tout ce qu'il y avoit de jeunes gens débauchés dans la ville l'attendoient sur les chemins pour le tourmenter & lui faire de la peine. On lui mit plusieurs fois des femmes de mauvaise vie dans son lit , sans qu'il en sçût rien. La fameuse courtisane Phryné avoit gagé contre plusieurs jeunes gens qu'elle

viendroit à bout de Xenocrate : un jour comme il avoit plus bû qu'à l'ordinaire , elle entra bien parée dans la maison de Xenocrate , & passa toute la nuit à côté de lui , sans que jamais elle pût venir à bout de ce qu'elle avoit entrepris. Les jeunes gens contre qui elle avoit gagé , se moquerent d'elle , & la presserent de payer : elle leur répondit en riant : J'ai gagé que je pourrois bien corrompre un homme , mais non pas une statue. Cette chasteté étoit une vertu qu'il soutenoit par des opérations violentes.

Xenocrate étoit fort désintéressé. Alexandre lui envoya un jour une grosse somme d'argent : Xenocrate ne prit que trois mines attiques , & lui renvoya tout le reste. Il dit à ceux qui lui étoient venu apporter ce présent : Alexandre a bien des gens

à nourrir , ainsi il doit avoir plus besoin d'argent que moi.

Antipater lui voulut faire pareil présent une autre fois : mais Xenocrate le remercia , & ne voulut jamais prendre de son argent.

Pendant le tems qu'il étoit en Sicile , il gagna une couronne d'or pour récompense de s'être distingué , & d'avoir mérité le prix en buvant plus que les autres. Xenocrate n'en voulut point profiter ; dès qu'il fut de retour à Athènes , il porta cette couronne aux pieds de la statue de Mercure, & la consacra à ce Dieu à qui il offroit assez souvent des couronnes de fleur.

Un jour Xenocrate fut envoyé vers le Roi Philippe avec plusieurs autres Ambassadeurs. Philippe leur fit à tous de grands festins & de magnifiques présents : il leur donna plusieurs au-

diences ; & tourna leur esprit de maniere qu'ils étoient tous prêts à faire ce qu'il lui plairoit ; Xenocrate fut le seul qui ne voulut point avoir part aux présens de Philippe , & qui ne se trouva jamais à aucune de ses fêtes , ni même aux conférences qu'il eut avec les autres. Quand ils furent tous de retour à Athènes , ils publierent qu'il avoit été inutile d'envoyer Xenocrate avec eux , puisqu'il ne leur avoit servi de rien. Tout le peuple fut fort mécontent ; on se dispoisoit déjà à le condamner à une amende. Xenocrate découvrit de quelle maniere toutes choses s'étoient passées , & avertit les Athéniens de prendre garde plus que jamais aux affaires de la République ; que Philippe par ses grands présens avoit tellement corrompu tous leurs Ambassadeurs , qu'ils ne demandoient pas mieux qu'à

faire tout ce qu'il lui plairoit ; qu'à son égard jamais Philippe ne l'avoit pû obliger à prendre aucun présent de lui. Le mépris qu'on commençoit à avoir pour Xenocrate se tourna tout d'un coup en estime ; l'affaire fit beaucoup de bruit : Philippe confessa hautement que de tous les Ambassadeurs qu'on lui avoit jamais envoyés , Xenocrate étoit le seul qui avoit méprisé ses présens , & qui n'en avoit point voulu recevoir.

Pendant la guerre de Lamia , Antipater fit prisonniers plusieurs Athéniens. Xenocrate fut député de la Republique pour moyenner leur délivrance auprès d'Antipater. Dès que Xenocrate fut arrivé , Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant que de parler de rien. Xenocrate lui dit , qu'il falloit remettre le festin , & qu'il

ne vouloit point manger avant que d'avoir terminé les affaires pour lesquelles il avoit été envoyé , & d'avoir délivré ses concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que Xenocrate faisoit paroître pour sa patrie ; il se mit aussi-tôt à travailler avec lui. Antipater admira l'habileté de Xenocrate. L'affaire fut décidée sur le champ , & les prisonniers remis en liberté.

Un jour comme Xenocrate étoit en Sicile , Denis dit à Platon : Quelqu'un te coupera la tête. Xenocrate qui étoit pour lors présent , dit : Cela n'arrivera jamais avant qu'on ait coupé la mienne.

Une autre fois Antipater étant à Athènes , vint saluer Xenocrate. Xenocrate qui prononçoit pour lors un discours , ne voulut point l'interrompre , & ne répondit à Antipater qu'après qu'il eut

eut achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Quand le Philosophe Speusippus neveu & successeur de Platon dans l'Academie, se sentit vieux, incommodé & proche de sa fin, il envoya querir Xenocrate, & le pria de vouloir prendre sa place. Xenocrate l'accepta, & commença à enseigner publiquement. Lorsque quelqu'un venoit dans son Ecole, & qu'il ne sçavoit ni Musique, ni Geometrie, ni Astronomie, il lui disoit : Mon ami, retire-toi d'ici, car tu ignores le fondement & tous les agrémens de la Philosophie.

Xenocrate méprisoit fort la gloire & le faste ; il aimoit la retraite, & passoit tous les jours quelque tems en particulier sans parler à personne.

Les Athéniens avoient une si haute idée de sa probité, qu'un

jour qu'il étoit venu devant les Magistrats pour rendre témoignage de quelque chose, comme il s'approchoit de l'autel, afin de jurer selon la coutume du pays, que tout ce qu'il avoit dit étoit vrai, les Juges se leverent & ne voulurent pas souffrir qu'il jurât; ils lui dirent que son serment étoit inutile: qu'ils le croyoient sur sa simple parole.

Polemon fils de Philostrate d'Athènes, étoit un jeune homme fort débauché. Un jour, de dessein prémédité, il entra fort yvre, & une couronne sur la tête, dans l'Ecole de Xenocrate qui parloit pour lors de la tempérance; bien-loin d'interrompre son discours, il le continua avec plus de force & de véhémence qu'auparavant. Polemon en fut tellement touché, que dès ce moment là il commença de renoncer à toutes ses débauches, &

fit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir ; il l'exécuta si bien , qu'en peu de tems il devint très-habile & succéda à Xenocrate son maître.

Xenocrate a composé quantité d'ouvrages en vers & en prose ; il dédia un de ses ouvrages à Alexandre , & un autre à Ephes-
tion.

Comme il n'avoit aucun égard pour personne , il se fit des ennemis dans la République ; les Athéniens le vendirent afin de le faire périr. Demetrius de Phalere qui étoit pour lors en grand crédit à Athènes , l'acheta ; il lui donna la liberté , & fit en sorte que les Athéniens se contentassent simplement de l'exiler.

Xenocrate âgé de quatre-vingt deux ans tomba une nuit contre un bassin qu'il avoit rencontré sous ses pieds , & mourut sur le

340 XENOCRATE.

champ. Il avoit enseigné dans l'Academie pendant vingt-deux ans : il florissoit sous Lyfimachus dans la cent deuxième Olympiade,



DIOGENE.

Il mourut la premiere année de la 114^e Olympiade, âgé de près de 90 ans. Ainsi il étoit né la 3^e année de la 91^e Olympiade.

DIOGENE le Cynique, fils d'Isécus Banquier, naquit à Sinope ville de Paphlagonie environ la 91^e Olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnoie avec son pere. Isécus fut arrêté, & enfermé dans une prison où il mourut : Diogene prit l'épouvante, & se sauva à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antisthene qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogene ne s'étonna point ; il baissa la tête : Frappez,

frappez , lui dit-il , ne craignez point ; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que vous parlerez. Antisthene vaincu par l'opiniâtreté de Diogene , lui permit d'être son disciple.

Diogene étoit obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son pays , & qui ne recevoit de secours d'aucun endroit.

Il apperçut un jour une souris qui couroit gaillardement de côté & d'autre , sans craindre que la nuit la surprît , sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger , & même sans songer à ce qu'elle mangeroit. Cela le consola de sa misère ; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre , & de se passer de toutes les choses qui ne seroient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mourir.

rir. Il doubla son manteau afin qu'en s'envelopant dedans , il lui pût servir de lit & de couverture : il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton , une besace & une écuelle ; il ne marchoit jamais sans porter tout cet équipage avec lui : mais il ne se servoit de son bâton , que quand il alloit en campagne , ou bien lorsqu'il étoit incommode. Il disoit que les véritables estropiés n'étoient ni les sourds, ni les aveugles , mais seulement ceux qui n'avoient point de besace. Il marchoit toujours les pieds nus sans porter jamais de sandales , non pas même lorsque la terre étoit couverte de neiges. Il vouloit aussi s'accoutumer à manger de la viande crue , mais il n'en put venir à bout.

Il avoit prié une personne qu'il connoissoit de lui donner un petit trou dans son logis pour s'y retirer quelquefois : mais com-

me on tarδοit trop long-tems à lui rendre une réponse positive , il se servit d'un tonneau de terre qu'il promenoit par tout devant lui, & n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été ; lorsque le soleil brûloit toute la campagne , il se rouloit dans des sables ardens ; il embrassoit au milieu de l'hiver des statues couvertes de neiges pour s'accoutumer à souffrir sans peine l'incommodité du chaud & du froid.

Il méprisoit tout le monde ; il traitoit Platon & ses disciples de dissipateurs & de gens qui aimoient la bonne chere : Il appelloit tous les Orateurs des esclaves du peuple.

Il disoit que les couronnes étoient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se rompoient en se formant ; & que les représentations étoient les merveilles des fous.

Enfin rien n'échapoit à sa liberté satirique.

Il mangeoit , il parloit , & se couchoit indifferemment dans tous les lieux où il se trouvoit. Quelquefois en montrant le portique de Jupiter , il s'écrioit : Ah ! que les Athéniens m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller prendre mes repas.

Il disoit souvent : Quand je considere ces Gouverneurs , ces Medecins , & ces Philosophes qui sont dans le monde , je suis tenté de croire que l'homme par sa sagesse est fort élevé au-dessus des bêtes : mais d'un autre côté lorsque je vois des devins , des interpretes des songes , & des gens que les richesses & les honneurs sont capables d'enfler extraordinairement , je ne sçau-rois m'empêcher de croire qu'il ne soit pas le plus fou de tous les animaux.

Un jour en se promenant il apperçut un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : Diogene en eut grand honte : Quoi, dit-il , les enfans connoissent mieux que moi les choses dont on se peut passer ? Il tira aussi-tôt son écuelle de sa besace & la cassa comme un meuble qui lui étoit inutile.

Il louoit fort ceux qui avoient été tout prêts de se marier, & qui n'en avoient rien fait , aussi-bien que ceux qui après avoir préparé tout leur équipage pour s'embarquer, étoient restés sur la terre. Il n'estimoit pas moins les gens qu'on avoit choisis pour gouverner la République, & qui n'avoient point voulu s'engager, de même que ceux qui avoient été tout prêts de se mettre à table avec les Rois & les grands Seigneurs, & qui s'en étoient retournés chez eux.

Il ne s'attachoit qu'à la Morale & négligeoit entierement toutes les autres sciences. Il avoit l'esprit vif & prévoyoit aisément tout ce qu'on lui pouvoit objecter.

Il croyoit que le mariage n'étoit rien ; il vouloit que toutes les femmes fussent communes , & que chacun se servît de celle à qui il auroit été capable de donner de l'amour.

Il ne croyoit pas qu'il y eût aucun mal à prendre les choses dont on avoit besoin. Il vouloit qu'on ne s'affligeât de rien. Il vaut beaucoup mieux , disoit-il , se consoler que se pendre.

Un jour il se mit à parler sur une matiere assez sérieuse & fort utile ; tout le monde passoit devant lui sans se mettre en peine d'écouter ce qu'il disoit. Diogene s'avisa de chanter ; quantité de gens s'assemblerent en foule au-

tour de lui : il leur fit aussi-tôt une forte réprimande de ce qu'ils accouroient de tous côtés pour une bagatelle, & qu'ils ne prenoient pas seulement la peine d'écouter quand on leur parloit sur des matieres les plus importantes.

Il s'étonnoit de ce que les Grammairiens se tourmentoient si fort pour sçavoir tous les maux qu'Ulyffe avoit soufferts, & qu'ils ne faisoient pas attention à leur propre misere.

Il blâmoit les Musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs instrumens , pendant qu'ils avoient des esprits si mal réglés , par où ils auroient dû commencer.

Il reprenoit les Mathématiciens de s'amuser à contempler le soleil , la lune , & les autres astres , & de ne pas connoître les choses qui étoient à leurs pieds.

Il n'étoit pas moins irrité contre les Orateurs qui ne songeoient qu'à bien dire , & qui se mettoient peu en peine de bien faire.

Il blâmoit fort certains avares qui faisoient paroître un grand desintereffement , qui louoient même les gens qui méprisoient les richesses , & qui cependant ne songeoient à rien autre chose qu'à amasser de l'argent.

Il ne trouvoit rien de plus ridicule que certaines gens qui sacrifioient aux Dieux pour les prier de les conserver en santé , & qui au sortir de la cérémonie faisoient des festins capables de faire crever.

Enfin il disoit qu'il rencontroit bien des gens qui s'efforçoient à se surpasser les uns les autres dans des badineries , mais que personne n'avoit d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

Un jour Diogene s'aperçut que Platon dans un repas très magnifique ne mangeoit que des olives. Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le sage ne manges-tu pas librement les mets qui t'ont fait passer en Sicile? Moi, répondit Platon, je ne vivois ordinairement en Sicile que de capres, d'olives & d'autres choses semblables, comme je fais dans ce pays-ci. Quoi donc, répliqua Diogene, étoit-il besoin pour cela d'aller à Syracuse? est-ce que dans ce tems-là il n'y avoit ni capres ni olives à Athènes?

Un jour Platon traitoit quelques amis de Denis le tiran. Diogene entra chez lui; il se mit à deux pieds sur un beau tapis, & dit: Je foule aux pieds le faste de Platon: Oui, Diogene, répondit Platon; mais c'est par une autre espece de faste.

Certain Sophiste voulut un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogene : Vous n'êtes pas ce que je suis , lui dit-il , je suis un homme , & par conséquent vous n'êtes pas un homme. Ce raisonnement seroit vrai , répondit Diogene , si tu avois commencé par dire que tu n'es pas ce que je suis , parceque tu aurois conclu que tu n'es pas un homme.

On lui demanda en quel endroit de la Grece il avoit vû des hommes sages : J'ai bien vû des enfans à Lacedemone , répondit-il , mais pour des hommes , je n'en ai vû nulle part.

Il se promenoit un jour en plein midi une lanterne allumée à la main ; on lui demanda ce qu'il cherchoit ? Je cherche un homme , répondit-il.

Une autre fois il se mit à crier dans le milieu d'une rue : O hommes , ô hommes ; quan-

rité de gens s'assemblèrent autour de lui : Diogene les chassoit avec son bâton : C'est des hommes que j'appelle , dit-il.

Demosthène dînoit un jour dans un cabaret ; il vit passer Diogene ; il se cacha aussi-tôt. Diogene l'apperçut : Ne te caches point, lui dit-il ; car plus tu te caches dans le cabaret, & plus tu t'y enfonces.

Il vit une autre fois des étrangers qui étoient venus exprès pour voir Demosthène. Diogene alla droit à eux ; il le leur montrait avec son doigt ; & leur disoit en riant : Tenez, tenez, regardez-le bien , le voilà ce grand Orateur d'Athènes.

Diogene se rencontra un jour dans un palais magnifique où l'or & le marbre étoient en grande abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser ; il fit deux

ou trois efforts & cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montrait ce palais. Mon ami , lui dit-il , je n'ai point vû d'endroit plus sale où je puisse cracher.

Un jour il entra à demi rasé dans une chambre où de jeunes gens se rejouissoient ensemble ; il fut contraint d'en sortir avec de bons coups. Diogene pour les punir écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avoient frappé ; il attacha ce papier sur son épaule & se promenoit au milieu des rues , afin de les faire connoître à tout le monde & de les décrier.

Un jour certain scelerat lui reprochoit sa pauvreté : Je n'ai jamais vû punir personne pour ce sujet-là , dit-il , mais j'ai bien vû pendre des gens parcequ'ils étoient des fripons.

Il disoit souvent que les choses les plus utiles étoient ordinairement les moins estimées : qu'une statue coutoit trois mille écus , & qu'un boisseau de farine ne se vendoit pas vingt sols.

Un jour comme il étoit prêt d'entrer dans un bain , il trouva l'eau fort sale : Quand on s'est baigné ici , dit-il , où va-t-on se laver ?

Diogene fut pris un jour près de Cheronée par des Macedoniens qui l'allerent présenter aussitôt au Roi Philippe : Philippe lui demanda ce qu'il étoit : Je suis l'espion de ton avidité insatiable , répondit-il. Le Roi fut si content de sa réponse , qu'il le mit en liberté & le renvoya.

Diogene croyoit que les sages ne pouvoient jamais manquer de rien , & que c'étoit à eux à disposer de tout ce qui

étoit au monde : Toutes ces choses appartiennent aux Dieux , disoit-il ; les Sages sont amis des Dieux ; entre amis toutes choses sont communes , & par conséquent toutes choses appartiennent aux Sages ; c'est ce qui faisoit que quand il avoit besoin de quelque chose , il disoit qu'il la redemandoit à ses amis.

Un jour Alexandre passant par Corinthe eut la curiosité de voir Diogene qui y étoit pour lors ; il le trouva assis au soleil dans le Cranée où il racommodoit son tonneau avec de la glu. Je suis le grand Roi Alexandre , lui dit-il. Et moi je suis ce chien de Diogene , répondit le Philosophe. Ne me crains-tu point , continua Alexandre ? Es-tu bon ou mauvais , reprit Diogene ? Je suis bon , répartit Alexandre ; Hé qui est-ce qui craint ce qui est bon , reprit Diogene ? Alexandre admi-

ra la subtilité d'esprit & les manieres libres de Diogene. Après s'être entretenu quelque tems avec lui, il lui dit : Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogene, je serai bien aise de te secourir : Demande-moi tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogene, tu empêches que je ne jouisse du soleil. Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. Lequel est le plus riche, continua Diogene, de celui qui est content de son manteau & de sa besace, ou de celui à qui un Royaume entier ne suffit pas, & qui s'expose tous les jours à mille dangers afin d'en augmenter les limites? Les courtisans d'Alexandre étoient fort indignés qu'un tel Roi fût tant d'honneur à un chien comme Diogene, qui ne se levoit pas mê-

me de sa place. Alexandre s'en apperçut ; il se retourna , & leur dit : Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogene.

Un jour comme Diogene passoit en Egine , il fut pris par des Pirates qui le menerent en Crète , & l'exposèrent au marché : il n'en fut pas plus chagrin ; il ne parut pas même se mettre en peine de son malheur. Il vit un certain Xenjade bien gras & bien habillé : Il faut me vendre à celui-ci, dit-il, car je vois qu'il a besoin d'un maître. Comme Xenjade s'approchoit pour le marchander , il lui dit : Viens enfant , viens marchander un homme. On lui demanda ce qu'il sçavoit faire , il répondit qu'il avoit le talent de commander aux hommes. Heraut , dit-il , crie dans le marché , si quelqu'un a besoin d'un maître, qu'il le vienne acheter. Celui qui le vendoit lui dé-

fendait de s'asseoir ; Qu'importe , dit Diogene , on achete bien des poissons dans quelque posture qu'ils soient , & je m'étonne qu'on ne marchande pas seulement un couvercle de marmite sans l'avoir sonné pour connaître si le métal en est bon , & que quand on achete un homme , on se contente de le regarder. Quand le prix fut arrêté , il dit à Xeniade : Quoique je sois à présent ton Esclave , tu n'as qu'à te disposer à faire ce que je voudrai ; car soit que je te serve de Medecin ou d'Intendant , n'importe si je suis esclave ou libre , il faudra m'obéir.

Xeniade lui donna ses enfans à instruire : Diogene en eut grand soin ; il leur fit apprendre par cœur les plus beaux endroits des Poëtes , avec un abrégé de sa Philosophie qu'il composa exprès pour

eux. Il les faisoit exercer à la lutte , à la chasse , à monter à cheval , & à tirer de l'arc & de la fronde. Il les accoutuma à vivre de choses fort simples & à ne boire que de l'eau dans leurs repas ordinaires. Il vouloit qu'on les rasât jusqu'à la peau. Il les menoit avec lui dans les rues vêtus fort négligemment , & souvent sans sandales & sans tunique. Ces enfans de leur côté aimoient fort Diogene , & prenoient un soin particulier de le recommander à leurs parens.

Pendant que Diogene étoit ainsi dans l'esclavage , quelques amis s'intéresserent pour l'en tirer. Vous êtes des fous , leur dit-il , vous vous moquez bien de moi ; ne savez-vous pas que le lion n'est jamais esclave de ceux qui le nourrissent ? Au contraire ce sont ceux qui le nourrissent , qui sont ses esclaves.

Un jour Diogene entendit un Heraut qui publioit que Dioxippe avoit vaincu des hommes aux Jeux Olympiques. Mon ami, lui dit-il, dis des esclaves & des malheureux; c'est moi qui ai vaincu des hommes.

Quand on lui disoit : Vous êtes vieux, il faudroit vous reposer à présent. Quoi, dit-il, si je courrois, faudroit-il me relâcher à la fin de ma course ? Ne seroit-il pas plus à propos que je fîsse tous mes efforts ?

En se promenant dans les rues il apperçut un homme qui avoit laissé tomber du pain, & qui avoit honte de le relever. Diogene ramassa une bouteille cassée & la promena par toute la ville, pour lui faire connoître qu'on ne devoit pas rougir quand on tâchoit à ne rien perdre.

Jé suis comme les bons Musiciens, disoit-il, je quitte le son veritable

veritable pour le faire prendre aux autres.

Un homme le vint un jour trouver pour être son disciple ; Diogene lui donna un jambon à porter , & lui dit de le suivre : cet homme eut honte de porter ce jambon dans les rues , il le jeta à terre & s'en alla. Diogene le rencontra quelques jours après : Quoi , disoit-il , un jambon a rompu notre amitié !

Il apperçut en se promenant une femme tellement prosternée devant les Dieux, qu'elle en étoit même découverte par derriere : Diogene accourut à elle : Ne crains-tu pas , pauvre femme , lui dit-il , que les Dieux qui sont aussi-bien derriere toi que devant , ne te voyent dans une posture indécente.

Quand Diogene réfléchissoit sur sa vie , il disoit en riant , que toutes les imprécations qu'on fai-

soit ordinairement dans les tragédies , étoient tombées sur lui ; qu'il étoit sans maison , sans ville , sans patrie , pauvre , vivant au jour le jour ; mais qu'il opposoit sa fermeté à la fortune , la nature à la coutume , & la raison aux troubles de l'ame.

Un homme vint un jour le consulter pour sçavoir à quelle heure il devoit manger : Si tu es riche , lui dit-il , mange quand tu voudras ; si tu es pauvre , quand tu pourras.

Les Athéniens le prièrent de se faire associer dans leurs mystères , & lui assurerent que ceux qui y étoient initiés tenoient le premier rang dans l'autre monde : Ce seroit une chose bien ridicule , répondit Diogene , qu'Agésilas & Epaminondas restassent dans la boue , pendant que vos initiés qui sont des malheureux , habiteroient des Isles fortunées.

Il avoit coutume de se parfumer les pieds : quand on lui en demandoit la raison , il disoit que l'odeur des parfums qu'on se mettoit à la tête étoit aussitôt perdue dans l'air , au lieu que quand on se parfumoit les pieds , l'odeur en montoit au nez.

Un infame Eunuque avoit fait écrire sur la porte de sa maison : Qu'il n'entre rien de mauvais par cette porte. Diogene dit : Et le maître du logis par où entrera-t-il ?

Quelques Philosophes vouloient un jour lui prouver qu'il n'y avoit point de mouvement : Diogene se leva , & commença à se promener : Que faites-vous , lui dit ce Philosophe ? Je réfute tes raisons , répondit Diogene.

Quand quelqu'un lui parloit d'Astrologie , il lui disoit : Y a-t-il long-tems que tu es revenu des cieux ?

Platon avoit défini que l'homme étoit un animal à deux pieds, sans plumes : Diogene pluma un cocq qu'il cacha sous son manteau, & s'en alla à l'Académie : il tira aussi-tôt le cocq de dessous son manteau, & dit en le jettant au milieu de l'école : Voilà l'homme de Platon. Platon fut obligé d'ajouter à sa définition, que cet animal avoit de larges ongles.

Diogene passant par Mégares, vit des enfans tout nuds, & des moutons bien couverts de laine : Il vaut beaucoup mieux, dit-il, être ici mouton qu'enfant.

Un jour comme il mangeoit; il vit de petites souris ramasser des miettes de pain sous la table : Ah ! dit-il, Diogene nourrit aussi des Parasites.

Comme il sortoit du bain on lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes qui se baignoient ; il

répondit , que non : Mais , lui dit-on , n'y a-t-il pas une grande confusion de monde ? Oui , répondit-il , très grande.

On le pria un jour de se trouver à un festin ; il ne le voulut pas , parcequ'il y avoit été le jour précédent , & qu'on ne l'en avoit point remercié.

Un homme portant une poutre sur son épaule le heurta sans y penser , & lui dit : Prenez garde. Comment , répondit Diogene : veux-tu me frapper une seconde fois ? Quelque tems après il eut encore une pareille aventure : il donna un coup de bâton à celui qui l'avoit heurté , & lui dit : Prends garde toi-même.

Il étoit un jour si percé de pluie , que l'eau degoutoit de tous les endroits de son manteau : ceux qui le regardoient avoient grande compassion de lui. Platon qui se trouva là par

hazard , leur dit : Si vous voulez qu'il soit veritablement malheureux , allez-vous-en & ne le regardez pas.

Un jour un homme lui donna un soufflet : Je ne sçavois pas , dit-il , que je dût marcher dans les rues la tête armée.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il vouloit pour qu'on lui donnât un soufflet : Un casque , répondit-il.

Midias un jour lui donna plusieurs coups de poing , & lui dit : Va te plaindre , tu auras trois mille livres d'amende. Le lendemain , Diogene prit un gantelet de fer , & alla décharger un grand coup de poing sur la tête de Midias : Va-t-en te plaindre toi-même , tu auras une pareille amende.

Lifias l'Apoticaire lui demanda s'il croyoit qu'il y eût des Dieux : Comment ne le croirois-

je pas , puisque je sçai qu'ils n'ont point de plus grands ennemis que toi.

Un jour Diogene vit un homme qui se lavoit dans de l'eau, esperant se purifier : O malheureux , lui dit-il , ne sçais-tu pas bien que quand tu te laverois jusqu'à demain , cela ne t'empêcheroit point de faire des fautes de grammaire ! Cela ne te délivrera pas non plus de tes crimes.

Il apperçut une autre fois un enfant dans une posture indécente ; il courut droit à son Précepteur & lui donna un coup de bâton : Pourquoi instruis-tu si mal ton disciple , lui dit-il ?

Un homme vint un jour lui montrer une horoscope qu'il avoit dressée : Voilà quelque chose de beau, dit Diogene, mais c'est pour nous empêcher de mourir de faim.

Il blâmoit fort tous ceux qui

Q *iii*

se plaignoient de la fortune : Les hommes , disoit-il , demandent toujours ce qui leur paroît être un bien , mais non pas ce qui l'est veritablement.

Diogene sçavoit bien que plusieurs personnes approuvoient sa vie ; mais comme peu de gens se mettoient en devoir de l'imiter , il disoit qu'il étoit un chien fort estimé , mais qu'aucun de ceux qui le louoient n'avoit assez de courage pour venir à la chasse avec lui.

Il reprochoit à ceux qui étoient épouvantés de leurs songes , qu'ils ne faisoient aucune attention aux choses qui leur venoient dans l'esprit lorsqu'ils veilloient , & qu'ils examinoient avec superstition tout ce qui se passoit dans leur imagination pendant qu'ils dorment.

Un jour en se promenant il apperçut une femme dans une

liere ; il dit : Ce ne devroit pas être là une cage pour un si méchant animal.

Les Athéniens aimoient fort Diogene , & avoient beaucoup de considération pour lui. Ils firent fouetter publiquement un jeune homme qui avoit cassé son tonneau , & lui en redonnerent un autre.

Tout le monde publioit le bonheur de Calisthène qui étoit tous les jours à faire bonne chere à la table d'Alexandre : Et moi , disoit Diogene , je trouve Calisthène bien malheureux , par la seule raison qu'il dîne & soupe tous les jours avec Alexandre.

Cratere fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui : Diogene lui dit qu'il aimoit beaucoup mieux ne manger que du pain à Athènes que d'aller vivre magnifiquement dans son Palais.

Perdiccas le menaça un jour

de le tuer s'il ne le venoit voir :
Tu ne feras pas là une grande
action , répondit Diogene ; le
moindre petit animal venimeux
en pourroit bien faire autant , &
je t'assure que Diogene n'a au-
cun besoin de Perdiccas , ni de
sa grandeur pour vivre heureux.
Helas ! s'écrioit-il, les Dieux sont
fort libéraux à accorder la vie
aux hommes : mais tous les agré-
mens qui y sont attachés , dé-
meurent méconnus aux gens qui
ne songent qu'à faire bonne che-
re , & à se parfumer.

Il vit un jour un homme qui
se faisoit chauffer par un esclave :
Tu ne feras pas content , dit-il ,
jusqu'à ce qu'il te mouche ; de
quoi te servent tes mains ?

Une autre fois en passant il vit
des Juges qui menotent au suppli-
ce un homme qui avoit volé une
petite fiole dans le trésor public :
Voilà de grands voleurs , disoit-

il, qui en conduisent un petit.

Il disoit qu'un riche ignorant étoit une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour comme il étoit au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. Ah ! plutôt aux Dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le ventre, je puisse me faire passer la faim quand je voudrois.

Comme il entroit dans un bain, il apperçut un jeune homme qui faisoit des mouvemens fort adroits, mais peu honnêtes : Plus tu feras bien, plus tu feras blamable, lui dit-il.

Une autre fois en traversant une rue il vit au-dessus de la maison d'un prodigue, un écriteau qui marquoit qu'elle étoit à vendre : Je sçavois bien, dit-il, que la grande yvrognerie obligeroit ton maître à vomir.

Un jour un homme lui reprocha son exil : Ah ! pauvre mal-

heureux , lui dit Diogene , j'en suis très content ; c'est ce qui a fait que je suis devenu Philosophe.

Un autre lui dit quelque tems après : Les Synopéens t'ont condamné à un bannissement perpétuel. Et moi, répondit-il, je les ai condamnés à rester dans leur vilain pays sur le rivage du Pont-Euxin.

Il prioit quelquefois des statues de lui accorder des graces : on lui en demandoit la raison : C'est afin , disoit-il, de m'accoutumer à être refusé.

Quand la pauvreté l'obligeoit à demander l'aumône , il disoit au premier qu'il rencontroit : Si tu as déjà donné quelque chose à quelqu'un , fais-moi aussi la même grace ; & si tu n'as jamais rien donné à personne, commence par moi.

On lui demandoit un jour de

quelle maniere Denis le tiran en uſoit avec ſes amis : Comme on fait , dir-il , avec des bouteilles qu'on pend quand elles ſont pleines , & qu'on jette lorsqu'elles ſont vuides..

Il apperçut un jour dans un cabaret un prodigue qui ne mangeoit que des olives : Si tu avois toujours dîné ainſi , tu ne ſouperois pas ſi mal à préſent.

Il diſoit que les deſirs déreglés étoient la ſource de tous les malheurs.

Que les honnêtes gens étoient les portraits des Dieux.

Que le ventre étoit le goufre de la vie..

Qu'un diſcours bien poli étoit un filet de miel , & que l'amour étoit l'occupation des gens oififs.

On lui demanda un jour quel étoit l'état le plus malheureux : C'eſt d'être vieux & pauvre , répondit-il.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il y avoit de meilleur dans le monde : il dit que c'étoit la liberté.

Quelqu'un s'avisa de lui dire : Quelle est la bête qui mord le plus fort ? Entre les farouches, répondit-il, c'est un médifant ; ~~et~~ entre les apprivoisés, c'est un flatteur.

Un jour en se promenant, il vit des femmes pendues à des branches d'oliviers. Ah ! plût aux Dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres rapportassent de tels fruits.

Un homme vint lui demander à quel âge il falloit se marier : Quand on est jeune, répondit Diogene, il n'est pas encore tems ; & quand on est vieux, il est trop tard.

On lui demanda pourquoi l'or étoit d'une couleur pâle : C'est qu'il a beaucoup d'envieux, répondit-il.

On le pressoit un jour de courir après Manès son esclave qui s'en étoit enfui : Il seroit fort ridicule , dit-il , que Manès se passât bien de Diogene , & que Diogene ne pût se passer de Manès.

Certain Tiran lui demanda un jour quel airain étoit le plus propre à faire une statue : C'est celui dont on a fait celle d'Harmodius & d'Aristogiton grands ennemis des Tirans.

Un jour Platon expliquoit ses idées , & parloit de la forme d'une table , & de celle d'un verre : Je vois bien une table & un verre , lui dit Diogene ; mais je ne sçai ce que c'est que la forme d'une table , non plus que celle d'un verre. Cela est vrai , dit Platon , car pour voir une table & un verre , il ne faut avoir que des yeux , au lieu que pour connoître la forme d'une table & celle d'un verre , il faut avoir de l'esprit.

On demanda une fois à Diogene ce qu'il pensoit de Socrate : il dit que c'étoit un fou.

Un jour il apperçut un jeune homme qui rougissoit : Courage, mon enfant, lui dit-il, voilà la couleur de la vertu.

Deux Jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux , l'un parce qu'il avoit effectivement volé ce dont on l'accusoit , & l'autre parce qu'il se plaignoit à tort , puisqu'il n'avoit rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

On lui demanda un jour pourquoi on donnoit plutôt l'aumône aux borgnes & aux boiteux, qu'aux Philosophes : C'est, répondit-il, parceque les hommes s'attendent plutôt à devenir borgnes ou boiteux, que Philosophes.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avoit ni valet ni servante : Non,

répondit Diogene. Et qui vous enterrera , reprit l'autre ? C'est celui qui aura besoin de ma maison , répliqua Diogene.

Certain homme lui reprocha qu'il avoit fait autrefois de la fausse monnoye : Il est vrai , répondit Diogene , qu'il y a eu un tems que j'étois ce que tu es aujourd'hui , mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis.

Aristipe le rencontra un jour comme il lavoit des herbes : Diogene , lui dit-il , si tu sçavois te rendre agréable aux Rois , tu n'aurois pas la peine de laver des herbes. Et toi , répondit Diogene , si tu connoissois le plaisir qu'il y a à laver des herbes , tu te mettrois peu en peine de plaire aux Rois.

Une autre fois il entra dans l'école d'un certain maître qui avoit peu d'écouliers & quantité de figures de Muses & d'autres

divinités : Tu as ici beaucoup de disciples , lui dit Diogene , mais c'est en comptant les Dieux.

On lui demanda un jour de quel pays il étoit : Il répondit qu'il étoit citoyen du monde ; voulant montrer que les Sages ne devoient être attachés à aucun pays.

Il vit une fois passer un prodigue ; il lui demanda une mine. Pourquoi, lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole aux autres , & qu'à moi tu demandes une mine ? C'est parce, répondit-il , que les autres m'en donneront encore une fois , & que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort étoit un mal : Comment cela se pourroit-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas , lors même qu'elle est présente.

Diogene vit un jour un mal-

adroit qui alloit tirer ; il courut aussi-tôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison : C'est de crainte qu'il ne me frappe , répondit-il.

Antisthène étoit dans son lit fort malade ; Diogene entra dans sa chambre : Avez-vous besoin d'un ami , lui dit-il ? pour lui faire connoître que c'étoit dans le tems de l'affliction que les veritables amis étoient nécessaires. Diogene connut qu'Antisthène souffroit impatiemment son mal. Il s'en alla une autre fois chez lui un poignard sous son manteau : Antisthène lui dit : Ah ! qui est-ce qui me délivrera des douleurs que je souffre ? Diogene tira son poignard : C'est celui-ci , lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs , répondit Antisthène ; mais non pas de la vie.

Quand on disoit à Diogene

que quantité de gens se moquoient de lui : Qu'importe , répondoit-il , je me tiens pour moqué , & peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent , lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant , & qu'ils paroissent rire. Mais , lui disoit-on , ils ne se mettent guères en peine des ânes : Et moi , répliquoit-il , jeme foucie aussi très peu de ces gens-là.

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelloit chien. C'est , répondit-il , parce que je flatte ceux qui me donnent , que j'aboye après ceux qui ne me donnent rien , & que je mors les méchans.

Une autre fois on lui demanda quel espece de chien il étoit : Quand j'ai faim , dit-il , je tiens de la nature du levrier , je caresse tout le monde : mais lorsque je suis saoul , je tiens du dogue , je mors tous ceux que je rencontre.

Il vit un jour passer le Rheteur Anaximene qui avoit le ventre extrêmement gros : Donne-moi un peu de ton ventre , lui dit-il , tu me feras un grand plaisir , & en même-tems tu te délivreras d'un pesant fardeau.

Quand on lui reprochoit pourquoi il mangeoit au milieu des rues & des marchés ? C'est que la faim me prend-là , de même que par tout ailleurs , répondoit-il.

Un jour comme il retournoit de Lacedemone à Athènes , on lui demanda , d'où il venoit : Je viens de chez des hommes , répondit-il , & je retourne chez des femmes.

Il comparoit ordinairement les belles Courtisannes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelloit les Reines des Rois, parcequ'elles obtenoient d'eux tout ce qu'elles vouloient.

Certain homme admiroit un jour la grande quantité de présens qui étoient dans un temple de la Samothrace. Il y en auroit encore bien davantage , dit Diogene , si tous ceux qui ont péri en avoient offert au lieu de ceux qui se sont sauvés.

Un jour comme il mangeoit au milieu d'une rue , quantité de gens s'assemblerent autour de lui , & l'appellerent chien : C'est vous autres qui êtes des chiens , leur dit-il , car vous vous assemblez autour d'un homme qui mange.

Certain méchant Athlete qui mouroit de faim dans sa profession s'avisa de se faire medecin. Diogene le rencontra & lui dit : Tu as à présent un beau moyen de te vanger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un jour comme il se promenoit , il apperçut le fils d'une

Courtisanne qui jettoit des pierres au milieu d'une troupe : Mon enfant, lui dit-il, prens garde de frapper ton pere.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avoit à lui : Si tu me l'as donné, dit Diogene, il est à moi à présent ; & si tu n'as fait que le prêter, je m'en sers encore actuellement ; attens que je n'en aye plus de besoin.

Quand on lui reprochoit qu'il buvoit dans des cabarets : Je me fais bien raser dans la boutique d'un Barbier, répondoit-il.

Un jour il entendit qu'on disoit du bien d'un homme qui lui avoit donné l'aumône : On devroit bien plutôt me louer, dit Diogene, d'avoir mérité qu'on me la donnât.

Quand on lui demandoit quel profit il avoit tiré de sa Philosophie ? Quand elle ne m'auroit jamais servi d'autre chose, disoit-

il , que d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arrivera jamais , j'en serois assez content.

Quand il eut appris que les Athéniens avoient déclaré qu'Alexandre étoit Bacchus : il leur dit pour se moquer d'eux : Hé ! que ne me faites-vous Serapis ?

On lui reprochoit un jour qu'il logeoit dans des lieux malpropres. Le soleil , dit-il , entre bien dans des endroits qui sont encore beaucoup plus sales , & s'il ne se gâte pas.

Certain homme s'avisa de lui dire : Mais toi qui ne sçais rien , comment as-tu la hardiesse de te mettre au rang des Philosophes ? Quand je n'aurois d'autre mérite , répondit-il , que celui de pouvoir contrefaire le Philosophe , cela suffit pour dire que je le suis.

On lui vint un jour présenter un jeune homme pour être son disciple ; on lui en disoit tous les biens

biens imaginables ; qu'il étoit sage , de bonnes mœurs , & qu'il sçavoit beaucoup. Diogene écouta tout fort tranquillement : Puisqu'il est si accompli , dit-il , il n'a aucun besoin de moi ; pourquoi donc me l'amenez-vous ?

Il entroit une fois sur un théâtre lorsque tout le monde en sortoit : on lui en demanda la raison , il dit que c'étoit ce qu'il avoit résolu de faire pendant toute sa vie.

Denis le tyran après avoir été chassé de son royaume de Syracuse se retira à Corinthe où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse pour s'empêcher de mourir de faim. Diogene entra un jour dans son école , il entendit les enfans qui crioient. Denis crut que Diogene le venoit consoler dans ses miseres : Diogene , lui dit-il , je te suis bien obligé : Hélas ! Tu vois l'incon-

stance de la fortune ! Malheureux , répondit Diogene , je suis bien surpris de te voir encore en vie , toi qui as fait tant de maux dans ton royaume ; & je vois bien que tu n'es pas meilleur maître d'école , que tu n'as été Roi.

Il vit un jour quelques personnes qui faisoient des sacrifices aux Dieux pour avoir un fils ; Vous songez bien plutôt, leur dit-il, à demander un fils qu'un honnête homme.

Un jour il apperçut un beau jeune homme , qui parloit de vilenies : N'as-tu pas de honte , dit-il, de tirer une épée de plomb d'une gaine d'yvoire ?

Il disoit que les gens qui parloient bien de la vertu , & qui ne faisoient rien de tout ce qu'ils enseignoient , étoient semblables à des instrumens de musique , qui rendent un son très agréable sans avoir aucun sentiment. . .

Un homme lui dit un jour : Je ne suis pas propre à la Philosophie. Pourquoi vis-tu donc, malheureux , lui répondit-il ? puisque tu désespères de pouvoir jamais bien vivre.

Une autre fois il apperçut un jeune homme qui faisoit quelque chose de malhonnête : N'as-tu point de honte , lui dit-il , d'avilir l'avantage que la nature te donne ; la nature t'a fait naître homme , & tu t'efforces de devenir femme ?

Il disoit que presque tout le monde vivoit dans la servitude, que les esclaves obéissoient à leurs maîtres , & les maîtres à leurs passions : que toutes choses consistoient dans l'usage. Qu'une personne accoutumée à vivre délicieusement dans la mollesse & dans les plaisirs, ne pouvoit jamais s'en retirer ; & qu'au contraire le mépris de la vie déli-

cieuse étoit un vrai plaisir aux gens^s qui étoient accoutumés à vivre d'une autre maniere.

Il croyoit que la pudeur étoit une foiblesse ; il n'avoit point de honte de faire devant tout le monde les choses les plus indécentes. Si souper est une bonne chose , disoit-il , pourquoi ne pas souper aussi bien au milieu d'un marché , que dans une chambre ?

On lui demanda un jour où il vouloit être enterré quand il seroit mort ? Au milieu de la campagne , répondit-il. Comment ! répondit quelqu'un , ne craignez-vous point de servir de pâture aux oiseaux & aux bêtes farouches ? Il faudra mettre mon bâton auprès de moi , répondit Diogene , afin que je les puisse chasser quand ils voudront venir. Mais , lui dit-on , vous n'aurez plus de sentiment. Et qu'importe donc s'ils me mangent ou non ,

répondit Diogene, puisque je ne le sentirai point.

Quelques-uns disent qu'étant parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il mangea un pied de bœuf cru qui lui causa une si grande indigestion qu'il en creva. D'autres disent que se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine & se fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le lendemain, ils le trouverent envelopé dans son manteau : ils le découvrirent, se doutant bien qu'il ne dormoit pas, car il étoit toujours fort éveillé : ils le trouverent mort. Il y eut une grande contestation entre-eux à qui l'enterreroit ; ils furent tout prêts d'en venir aux mains ; les Magistrats & les anciens de Corinthe arriverent à propos & les appaisèrent. Diogene fut enterré magnifiquement proche de la porte qui est vers l'Istme. On érigea à

côté de son tombeau une colonne sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce Philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre le grand mourut à Babylone en la cent quatorzième Olympiade. Diogene fut honoré de plusieurs statues que differens particuliers lui érigerent après sa mort , avec des inscriptions fort honorables.

C R A T E' S.

*Contemporain de Polemon , qui fut
successeur de Xenocrate dans l'E-
cole Platonique , vivoit sous la
113^e Olympiade.*

CR A T E' S le Cynique fut
un des principaux disciples
du fameux Diogene ; il étoit fils
d'Ascondus Thébain , d'une fa-
mille très considérable , & qui
possédoit de grands biens. Il se
trouva un jour à une tragedie où
il remarqua que Telephus quitta
toutes ses richesses pour se faire
Cynique ; cela le toucha ; il ré-
solut aussitôt d'embrasser le mê-
me parti ; il vendit tout son pa-
trimoine , dont il tira plus de
deux cens talens qu'il mit entre
les mains d'un banquier , & le
pria de les rendre à ses enfans en

cas qu'ils se trouvaient avoir peu d'esprit ; mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes , il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes , parceque les Philosophes n'avoient besoin de rien. Ses parens vinrent un jour le prier de changer de résolution, & de prendre un autre parti ; il les chassa de sa maison , & les poursuivit à coups de bâton.

Pendant l'été Cratès portoit un manteau fort pesant , & étoit vêtu très legerement dans la plus grande rigueur de l'hyver , afin de se faire à toutes sortes d'injures du tems & d'incommodités. Il entroit effrontément dans toutes sortes de maisons pour faire des réprimandes sur toutes les choses qui lui déplaisoient ; il couroit après les femmes de mauvaise vie , & leur disoit des injures afin de s'en attirer à lui-

même , & de s'accoutumer par ce moyen à les souffrir dans d'autres occasions. Il vivoit assez durement , & ne buvoit jamais que de l'eau , de même que tous les autres Cyniques.

L'Orateur Metrocle n'osoit plus paroître en public , parcequ'il ne se retenoit pas aisément , & qu'il lui arrivoit toujours en parlant de laisser échaper certains vents dont le bruit lui faisoit tant de honte qu'il s'étoit renfermé dans sa maison où il avoit résolu de passer tristement le reste de sa vie. Cratès en entendit parler ; il mangea aussitôt quantité de lupins , afin de se remplir le corps de vents , & s'en alla au logis de Metrocle ; il lui dit plusieurs belles paroles pour lui faire connoître qu'il ne devoit point avoir de honte , puisqu'il n'avoit fait aucun mal ; que ces choses-là arrivoient à

tout le monde , & qu'il seroit fort
 surprenant que cela ne lui arri-
 vât pas aussi. Pendant qu'il par-
 loit , les lupins qu'il avoit mangés
 faisoient leur effet : le bon exem-
 ple de Cratès encouragea telle-
 ment Metrocle , qu'il reconnut
 sa foiblesse ; il se mit au - dessus
 de toutes sortes de bienséances ;
 il brûla tous les écrits qu'il avoit
 de Theophraste , sous qui il avoit
 étudié , & s'attacha à Cratès qui
 en fit un fort bon Cynique. Me-
 trocle fut ensuite fort distingué
 entre les Philosophes de la Secte ,
 & fit plusieurs disciples qui eurent
 de la réputation ; mais à la fin ,
 comme il se sentoit vieux & infir-
 me , le dégoût de la vie le prit ,
 il s'étrangla lui-même.

Cratès étoit fort laid , & pour
 paroître encore plus extraordi-
 naire & plus hideux , il avoit
 cousu des peaux de moutons par
 dessus son manteau , en sorte que

quand on l'appercevoit, on avoit peine à distinguer quelle espece d'animal ce pouvoit être. Il étoit d'ailleurs fort adroit dans toutes sortes d'exercices, & quand il alloit se présenter dans des lieux publics pour luter & pour faire quelque autre chose semblable, tous ceux qui étoient là ne pouvoient s'empêcher de rire, à cause de sa figure, & de son habit extraordinaire. Cratès ne s'étonnoit point de cela; il levoit les mains en haut: Prends patience, ô Cratès, s'écrioit-il; ceux qui se moquent de toi présentement pleureront dans un instant, & tu auras le plaisir de voir qu'ils t'estimeront heureux, lorsqu'ils se blâmeront eux-mêmes de leur lâcheté.

Il alla un jour prier certain maître d'accorder une grace à un de ses disciples; au lieu de lui embrasser les genoux, il lui

embrassa les cuisses : ce maître trouva cela fort extraordinaire, & voulut s'en fâcher : Qu'importe, lui dit Cratès, tes cuisses ne sont-elles pas à toi de même que tes genoux ?

Il disoit qu'il étoit impossible de trouver des gens qui n'eussent jamais fait aucune faute ; mais que des grenades pouvoient être très belles, quoiqu'il s'y rencontrât quelque petit grain de pourri.

Les Magistrats d'Athènes l'accusèrent une fois de porter du linge, contre leur défense : Theophraste en porte bien aussi, leur dit Cratès, & si vous voulez je vous le ferai voir tout à l'heure. Les Magistrats ne le pouvoient croire ; ils suivirent Cratès qui les mena dans une boutique de Barbier, & leur montra pour se moquer d'eux, Theophraste ayant autour de lui un linge à barbe : Tenez, leur dit-il, ne

voyez-vous pas que Theophraste porte aussi du linge ?

Cratès vouloit que ses disciples fussent entierement détachés des biens de ce monde : Je ne possède rien que ce que j'ai appris , disoit-il , & j'ai abandonné tout le reste aux gens qui aiment le faste. Il les exhortoit sur toutes choses à fuir les plaisirs, parceque rien n'étoit plus convenable à un Philosophe que la liberté , & qu'il n'y avoit point de maître plus tyrannique que la volupté.

La faim , disoit-il , fait passer l'amour ; si ce remede n'est pas suffisant , le tems ordinairement en vient à bout ; sinon il ne reste plus qu'à prendre une corde & à se pendre.

Quand il parloit des mœurs corrompues de son siècle , il ne pouvoit s'empêcher de blâmer la folie des hommes , qui n'é-

pargnoient point l'argent dans des choses honteuses , pourvû qu'elles fussent conformes à leurs passions ; & qui avoient regret de la moindre dépense qu'ils faisoient dans des choses honnêtes & très profitables.

C'est lui qui a fait ce Journal qui a depuis été si célèbre. Qu'on donne dix mines à un Cuisinier , & à un Medecin une drachme ; cinq talens à un flateur , & à un bon Conseiller de la fumée ; à une courtisane un talent & une obole à un Philosophe.

Quand on lui demandoit de quoi lui servoit sa Philosophie : A sçavoir se contenter de légumes , répondit-il , & à vivre sans soin & sans inquiétude.

Un jour Demetrius de Phalere lui envoya du vin avec quelques pains : Cratès fut fort indigné de ce que Demetrius s'étoit imaginé qu'un Philosophe

avoit besoin de vin : il renvoya la bouteille d'un air sévère. Ah ! plutôt aux Dieux , s'écria-t-il , qu'il y eût aussi des fontaines de pain !

Les manieres libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia sœur de Métrocles , qu'elle ne voulut point entendre parler de plusieurs autres personnes considérables qui la recherchoient avec empressement ; elle menaça ses parens que si on ne la marioit pas à Cratès elle se tueroit elle-même. Ses parens firent humainement tout ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée de l'esprit ; ils n'y purent jamais réussir , ils furent contraints d'avoir recours à Cratès même , qu'ils prièrent instamment de la détourner de cette résolution ; mais comme il n'en pouvoit venir à bout , il se leva & se dépouilla devant elle pour



lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers , il jetta aussi-tôt par terre son manteau , sa besace & son bâton : Afin que tu ne sois point trompée, lui dit-il , voilà ton mari & tout ce qu'il possède ; regarde à présent ce que tu veux faire ; car si tu m'épouses , je ne prétens pas que tu ayes d'autres richesses. Hyparchia ne balança point , elle préféra aussi-tôt Cratès à tout ce qu'elle avoit , aussi-bien qu'à tout ce qu'elle pouvoit prétendre ; elle s'habilla en Cynique & devint encore plus effrontée que son mari. Ils faisoient ensemble les choses les plus infames au milieu des rues & des places publiques , sans se mettre en peine de personne. Hyparchia n'abandonnoit jamais son mari ; elle le suivait par tout , & se trouvoit dans toutes les assemblées avec lui.

Un jour comme ils étoient à

un festin chez Lyſimachus, elle fit ce ſophiſme à l'impie Théodore, qui ſ'y étoit auſſi rencontré : Si Théodore faiſant certaines choſes n'eſt pas blâmé, Hyparchia faiſant la même choſe, ne doit pas être blâmée non plus : or Théodore en ſe frappant lui-même, ne fait rien dont on le puiſſe blâmer ; donc, dit-elle en lui appliquant un ſoufflet, Hyparchia frappant Théodore, ne doit point être blâmée. Théodore ne répondit rien ſur le champ à cet argument ; mais il arracha le manteau de deſſus l'épaule d'Hyparchia, qui n'en parut pas plus étonnée : Tenez, dit Théodore : voilà une femme qui a quitté ſa tapisſerie & ſa toile. Cela eſt vrai, répondit Hyparchia : mais crois-tu que j'aye ſi mal fait de préférer la Philoſophie à des exercices de femmes ?

De ce digne mariage de Cra-

tès & d'Hyparchia vint un fils nommé Pasicles, que son pere & sa mere eurent grand soin d'élever dans la Philosophie Cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratès, s'il ne feroit pas bien-aise qu'on rebâtît sa patrie : Qu'est-il besoin, répondit Cratès, quelque autre Alexandre viendrait peut-être encore la détruire ?

Il disoit qu'il n'avoit point d'autre patrie, que la pauvreté & le mépris de la gloire, sur quoi la fortune n'avoit aucun droit ; qu'il étoit le citoyen de Diogene, & par conséquent exempt de toute sorte d'envie.

Il irrita un jour le Musicien Nicodrome qui lui donna un grand coup de poing, & lui fit une bosse au front. Cratès mit sur cette bosse un morceau de papier, où il avoit écrit : Voilà l'ouvrage de Nicodrome ; & il se

promenoit dans les rues avec cet écriteau sur le front.

Il disoit que les richesses des grands Seigneurs étoient comme les arbres qui naissent dans les montagnes & les rochers inaccessibles ; qu'il n'y avoit que les milans & les corbeaux qui mangeoient les fruits de ces arbres : de même aussi il n'y avoit que les flatteurs & les femmes de mauvaise vie qui profitoient du bien des grands Seigneurs ; qu'un riche environné de flatteurs , étoit un veau au milieu d'une troupe de loups.

Quand on lui demandoit jusqu'à quel tems il falloit s'appliquer à la Philosophie ? C'est, répondit-il , jusqu'à ce qu'on ait reconnu que les gens à qui on donne des armées à commander , ne sont que des meneurs d'ânes.

Cratès , aussi-bien que tous les

autres Cyniques , négligeoit toutes-sortes de sciences , excepté la Morale. Il vécut très long-tems ; il étoit tout courbé de vieillesse vers les dernières années de sa vie. Quand il se sentit approcher de sa fin , il disoit , en se considérant lui-même : Ah ! pauvre bos-fu , tes longues années te vont mettre au tombeau ; tu verras bien-tôt le palais des enfers. Il mourut ainsi de caducité & de défaillance. Le tems de sa plus grande vogue étoit vers la 113^e Olympiade ; c'étoit pour lors qu'il florissoit à Thèbes , & qu'il effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zenon , chef de la Secte des Stoïciens si renommée.



~~~~~\*~~~~~  
 ~~~~~\*~~~~~  
 ~~~~~\*~~~~~

## PIRRHON.

*Il vivoit un peu auparavant Epicure , vers la 120<sup>e</sup> Olympiade.*

**P**IRRHON a été Auteur de la Secte qu'on a appelée des Pirrhoniens ou Sceptiques ; il étoit fils de Plistarque de la ville d'Elée dans le Peloponnèse : il s'appliqua d'abord à la peinture , ensuite il fut disciple de Dri-son , & enfin du Philosophe Anaxarchus , auquel il s'attacha tellement , qu'il le suivit jusques dans les Indes. Pirrhon pendant ce long voyage eut un très grand soin de converser avec les Mages , les Gymnosophistes & tous les Philosophes Orientaux : après s'être instruit à fond de toutes leurs opinions , il ne trouva

rien qui pût le contenter ; il lui parut que toutes choses étoient incompréhensibles ; que la vérité étoit cachée dans le fond d'un abîme , & qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que de douter de tout , & ne jamais décider.

Il disoit que tous les hommes regloient leur vie sur de certaines opinions reçues ; que chacun ne faisoit rien que par habitude , & qu'on examinait chaque chose par rapport aux loix & aux coutumes établies dans chaque pays , mais qu'on ne sçavoit point si ces loix-là étoient bonnes ou mauvaises.

Dans les commencemens Pirrhon étoit pauvre & assez inconnu : il exerçoit sa profession de peintre , & on a gardé long-tems à Elée plusieurs de ses ouvrages où il avoit fort bien réussi. Il vivoit dans une grande solitu-



de, & ne se trouvoit dans aucune assemblée. Il faisoit souvent des voyages, & ne disoit jamais à personne l'endroit où il alloit. Il souffroit tout sans se mettre en peine de rien. Il se fioit si peu à ses sens, qu'il ne se détournoit ni pour rochers ni pour précipices, ni pour aucun autre péril ; il se seroit plutôt laissé écraser que de se ranger pour éviter la rencontre d'un chariot : Il y avoit toujours quelques-uns de ses amis qui le suivoient & qui avoient soin de le détourner dans les occasions. Il avoit l'esprit égal, & s'habilloit en tout tems de la même manière. Quand il disoit quelque chose, & que la personne à qui il parloit se retireroit pour quelque raison, & le laissoit seul, cela ne l'empêchoit pas de continuer jusqu'à ce qu'il eût achevé, de même que si quelqu'un l'eût écouté. Il traitoit tout

le monde avec la même indifférence.

Un jour Anaxarchus étoit tombé malheureusement dans une fosse ; comme il appelloit tout le monde à son secours, Pirrhon son disciple passa par-devant lui sans se mettre en peine de le secourir. Quantité de gens blâmerent fort Pirrhon de son ingratitude à l'égard de son Maître ; Anaxarchus au contraire le loua fort d'être véritablement sans aucune passion , & de n'avoir aucun égard pour personne.

La réputation de Pirrhon se répandit en peu de tems par toute la Grèce ; quantité de gens embrasserent sa Secte : ceux d'Élée après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créèrent souverain Pontife de leur religion. Les Athéniens le firent citoyen  
de

de leur ville. Epicure aimoit fort sa conversation , & ne pouvoit se lasser d'admirer sa maniere de vie. Tout le monde le regardoit comme un homme veritablement libre & exempt de toutes sortes de troubles , de vanité & de superstition. Enfin le Philosophe Timon assure qu'il étoit respecté comme un petit dieu sur terre ; il passoit tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste , qui étoit sage de profession. Il alloit au marché vendre de petits oiseaux & de petits cochons : il nettoyoit sa maison , & étoit si indifférent pour toute sorte de travail , que souvent il s'exerçoit à laver une truie.

Un jour un chien se jetta sur lui pour le mordre ; Pirrhon le repoussa ; quelqu'un lui fit connoître que cela étoit contre ses principes. Ah ! répondit-il , qu'il

est difficile de se défaire de ses préjugés, & qu'on a de peine à dépouiller entièrement l'homme ! C'est pourtant à quoi il faut travailler de tout son pouvoir, & il faut y employer toutes les forces de sa raison.

Une autre fois comme il passoit la mer dans un petit bâtiment ; des vents impétueux se levèrent tout d'un coup ; le vaisseau étoit en grand danger de périr ; tous ceux qui passaient avec Pirrhon étoient dans de grandes frayeurs : Pirrhon demuroit fort tranquille au milieu de la tempête ; il leur montrait à côté d'eux un petit cochon qui mangeoit d'aussi bon courage, que si le vaisseau eût été au port, & il leur disoit que les sages devoient tâcher d'imiter l'assurance de ce petit animal, & d'être tranquilles dans toutes sortes d'états.

Pirrhon avoit un ulcere ; celui qui le pansoit fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes ; il lui coupa & lui brûla les chairs : Pirrhon ne témoigna jamais qu'il souffroit la moindre douleur , & ne fronça pas même le sourcil. Ce Philosophe croyoit que le plus haut degré de perfection où on pouvoit parvenir dans ce monde , étoit de s'abstenir de décider. Ses disciples étoient bien tous d'accord en un point , qui est qu'on ne connoît rien de certain : mais les uns cherchoient la vérité avec espérance de la pouvoir trouver , & les autres desespoient d'en pouvoir jamais venir à bout ; d'autres croyoient pouvoir affirmer une seule chose ; c'étoit , disoient-ils , qu'ils sçavoient certainement qu'ils ne sçavoient rien ; mais les autres ignoroient même s'ils ne

ſçavoient rien. Quelques-unes de ces opinions étoient en uſage avant le tems de Pirrhon ; mais comme perſonne juſques-là n'avoit fait profeſſion de douter abſolument de toutes choſes, c'eſt ce qui a été cauſe que Pirrhon a paſſé pour l'auteur & le chef de tous les Sceptiques.

La raiſon pour laquelle ce Philoſophe vouloit qu'on ſuſpendît ſon jugement, étoit parceque nous ne connoiſſions jamais les choſes que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, & que nous ignorons ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Les feuilles de ſaules, par exemple, paroiffent douces aux chèvres, & amères aux hommes ; la ciguë engraiſſe les cailles, & fait mourir les hommes. Démophon qui avoit ſoin de la table d'Alexandre, brûloit à l'ombre, & geſoit au ſoleil. Andron d'Argos

traversoit tous les sables de la Libye sans avoir besoin de boire. Ce qui est juste dans un pays, est injuste dans un autre; de même que ce qui est vertu parmi certaines nations, est un vice chez d'autres. Chez les Perses les pères épousent leurs filles; & chez les Grecs, c'est un crime abominable. Chez les Messagettes les femmes sont communes; d'autres nations ont horreur d'une telle coutume. Voler est un mérite chez les Ciliciens, & chez les Grecs on punit le vol. Aristipe a une certaine idée du plaisir; Antisthène en a une autre, & Epicure une différente de l'un & de l'autre. Les uns croient la Providence, les autres la nient. Les Egyptiens enterrent leurs morts; les Indiens les brûlent, & les Peoniens les jettent dans des étangs. Ce qui paroît d'une certaine couleur au soleil, paroît

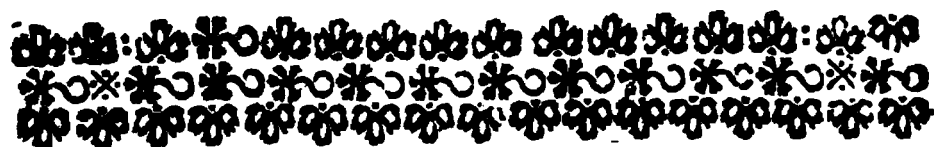
d'une autre à la lune, & d'une autre à la chandelle. La gorge d'un pigeon paroît de différentes couleurs selon les differens côtés dont on le regarde. Le vin pris avec modération fortifie le cœur; quand on en boit trop, cela trouble les sens & fait perdre l'esprit. Ce qui est à la droite de l'un, est à la gauche de l'autre. La Grece qui est orientale à l'égard de l'Italie, est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui est un miracle dans certains endroits, est une chose très commune dans d'autres. Le même homme est pere à l'égard de certaines gens, & frere à l'égard d'autres personnes. Enfin la contrariété qui se rencontre dans chaque chose, faisoit que Pirrhon ni ses disciples ne définissoient jamais rien, parcequ'ils croyoient qu'il n'y avoit aucune chose dans le monde qui nous fût absolument connue par elle-



même , sans que nous eussions besoin de la comparer pour dire le rapport qu'elle avoit avec une autre chose. Comme ils ne connoissoient aucune verité , ils bannissoient toutes sortes de démonstrations ; car , disoient-ils, toute démonstration doit être fondée sur quelque chose de clair & d'évident qui n'ait aucun besoin de preuve. Or il n'y a rien dans le monde qui soit de cette nature , puisque quand les choses nous sembleroient évidentes , nous serions toujours obligés de montrer la verité de la raison qui fait que nous les croyons telles.

Pirrhon , après Homere , comparoit ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres qui se succedent perpetuellement les unes aux autres , & dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Il vécut tou-

jours dans une grande considération depuis qu'il eut été connu ; & mourut enfin âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.



## B I O N.

*Il fut disciple de Théophraste qui avoit succédé à Aristote dans l'Ecole Péripatétique, vers la 114<sup>e</sup> Olympiade.*

**L**E Philosophe Bion étudia assez long-tems dans l'Académie ; cette Ecole lui déplut ; il se moquoit des Statuts qu'on y observoit , & en faisoit tous les jours des railleries ; il la quitta tout-à-fait. Il prit un manteau , un bâton & une besace , & embrassa la Secte des Cyniques : mais comme il y avoit encore dans celle-là quelque chose qui ne l'accommodoit pas , il la tempera en y mêlant plusieurs des préceptes de Théodore disciple & successeur d'Aristipe dans l'Ecole des Cyrenaiques. Enfin

il étudia en dernier lieu sous Théophraste successeur d'Aristote.

Bion avoit l'esprit fort subtil, & étoit très bon Logicien ; il excelloit dans la Poësie & dans la Musique , & avoit un génie particulier pour la Géométrie. Il aimoit fort la bonne chere, & menoit une vie très débauchée. Il ne demouroit jamais long-tems en aucun endroit : il se promenoit de ville en ville, & se trouvoit à tous les festins, où son grand talent étoit de faire rire la compagnie , & de faire admirer son bel esprit. Comme il étoit fort agréable , chacun se faisoit un plaisir de l'avoir & de le bien régaler.

Bion sçut un jour que quelques-uns de ses ennemis avoient fait des contes au Roi Antigonus au sujet de sa naissance ignominieuse ; il n'en témoigna rien,

& ne fit pas semblant même que cela lui fût revenu par aucun endroit. Antigonus envoya querir Bion, croyant l'embarrasser fort; & lui dit: Apprends-moi un peu quel est ton nom, ton pays, ton origine, & de quelle profession étoient tes parens. Bion ne s'étonna point: Mon pere, répondit-il, étoit un affranchi qui vendoit du lard & du beurre salé: il étoit impossible de connoître s'il avoit été beau ou laid autrefois, parcequ'il avoit le visage tout défiguré des coups que son maître lui avoit donnés. Il étoit Scythe de nation, & originaire des bords du Boristhènes: il avoit fait connoissance avec ma mere dans un lieu infame où il l'avoit rencontrée: c'étoit-là qu'ils avoient célébré leur beau mariage: enfin je ne sçais quel crime mon pere commit, il fut vendu avec

sa femme & ses enfans. J'étois un jeune garçon assez joli ; un Orateur m'acheta & me laissa tout son bien en mourant : je déchirai sur le camp son testament que je jettai dans le feu, & me retirai à Athènes, où je me suis appliqué à la Philosophie. Vous connoissez à présent mon nom, mon pays, mon pere, & toute mon origine, aussi-bien que moi : Voilà tout ce que j'en ai pû apprendre moi-même. Persée & Philonide n'ont plus que faire d'en composer des histoires pour vous donner du plaisir.

On demanda un jour à Bion quel étoit le plus malheureux de tous les hommes ? C'est, répondit-il, celui qui souhaite avec le plus de passion de devenir heureux, & de mener une vie douce & tranquille.

Un jeune homme lui demanda une autre fois s'il devoit se

marier : Les femmes laides , répondit Bion , font mal au cœur , mais les belles font mal à la tête.

Il disoit que la vieilleffe étoit le port des maux , & que c'étoit là où tous les malheurs se retiroient en foule ; qu'on ne devoit compter le nombre de ses années que par rapport à la gloire qu'on s'étoit acquise dans le monde ; que la beauté étoit un bien étranger qui ne dépendoit point de nous ; & que les richesses étoient le nœud de toutes les grandes entreprises , parceque sans cela on ne pourroit rien faire , quelque habileté qu'on eût d'ailleurs.

Il rencontra un jour un homme qui avoit mangé tout son bien ; il lui dit : La terre a englouti Amphiaraüs , mais toi tu as englouti la terre.

Un grand parleur , fort importun d'ailleurs , lui dit qu'il avoit dessein de le prier de quelque

chose : Je ferai volontiers tout ce que tu voudras , répondit Bion , pourvû que tu m'envoyes dire ce que tu souhaites , & que tu n'y viennes point toi-même.

Une autre fois il étoit dans un vaisseau avec plusieurs scelerats , le vaisseau fut pris par les Corsaires ; ces scelerats se disoient les uns aux autres : Ah ! nous sommes perdus si on nous reconnoît. Et moi , disoit Bion , je suis perdu si on ne me reconnoît point.

Il vit un jour venir vers lui certain envieux qui étoit fort triste : T'est-il arrivé quelque malheur , lui dit-il , ou si c'est quelque bonheur qui est arrivé à un autre ?

Quand il voyoit passer un avaro , il lui disoit : Tu ne possèdes pas ton bien , c'est ton bien qui te possède.

Il disoit que les avares avoient



soin de leur bien , comme s'il étoit effectivement à eux ; mais qu'ils craignoient autant de s'en servir , que s'il appartenoit à d'autres.

Il croyoit qu'un des plus grands maux , étoit de ne sçavoir pas souffrir le mal.

Qu'on ne devoit jamais reprocher la vieillesse à personne, puisque c'étoit un état où chacun souhaitoit parvenir.

Qu'il valoit mieux donner de son bien , que de souhaiter celui d'autrui , parcequ'on pouvoit être heureux avec un moindre bien , & qu'on étoit toujours malheureux , lorsqu'on avoit des desirs.

Que souvent la témérité n'étoit point méseante à un jeune homme ; mais que les vieillards ne devoient jamais consulter que la prudence.

Que quand on avoit une fois

fait des amis , il les falloit garder tels qu'ils fussent , de crainte qu'il ne semblât que nous eussions fait société avec les méchans , ou que nous eussions rompu avec d'honnêtes gens.

Il avertissoit ses amis de croire qu'ils avoient fait du progrès dans la philosophie , lorsqu'ils ne se sentoient pas plus émus , lorsqu'on leur disoit des injures , que quand on leur faisoit des complimens.

Il croyoit que la prudence étoit autant au-dessus des autres vertus , que la vue à l'égard du reste des sens.

Que l'impiété étoit une mauvaise compagne de la conscience , puisqu'il étoit très difficile qu'un homme pût parler bien hardiment , lorsque la conscience lui reprochoit quelque chose , & qu'il croyoit que quelque divinité étoit justement irritée contre lui.

Que le chemin des enfers étoit bien facile , puisqu'on y alloit les yeux fermés.

Que ceux qui ne pouvoient s'élever jusqu'à la philosophie , & qui s'attachoient aux sciences humaines , étoient comme les amans de Penelope , qui n'avoient commerce qu'avec les servantes de la maison , faute d'avoir pû gagner la Maitresse.

Un jour comme Bion étoit à Rhodes , il vit que tous les Athéniens qui étoient dans cette Isle ne s'appliquoient qu'à l'Eloquence & à la déclamation ; il commença à enseigner la philosophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisoit pas comme les autres : J'ai apporté du froment , répondit Bion , veux-tu que je vende de l'orge. Il disoit , en parlant d'Alcibiade , que dans sa grande jeunesse il avoit débauché les maris d'avec

leurs femmes : mais qu'après être parvenu à l'âge viril , il avoit débauché les femmes d'avec leurs maris.

On demanda un jour à Bion , pourquoi il n'avoit pas gagné quelque jeune garçon pour demeurer avec lui ? C'est , répondit-il , parcequ'on ne sçauroit attirer un fromage mou avec un hameçon.

Quand on lui parloit de la peine des Danaïdes, qui tiroient perpétuellement de l'eau dans des paniers percés, il disoit : Je les trouverois beaucoup plus à plaindre si elles étoient obligées de tirer dans des vases qui n'auroient point de trous.

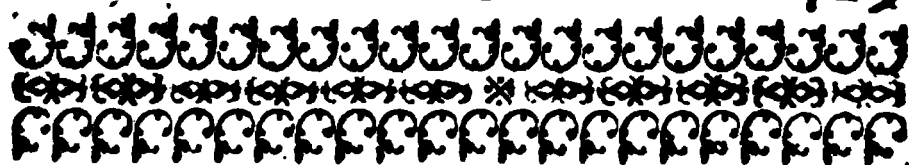
Pendant son séjour à Rhodes , il débaucha quantité de jeunes gens pour s'appuyer de leur autorité dans ce pays-là.

Enfin après avoir mené une vie infame , il tomba malade à

Chalcis & languit pendant long-tems. Comme il étoit assez pauvre , & qu'il n'avoit pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui , le Roi Antigonus lui envoya deux esclaves , & lui fit présent d'une chaise , afin qu'il le pût suivre quand il voudroit.

On dit que Bion pendant sa langueur se repentit d'avoir méprisé les Dieux : il eut recours à eux pour le retirer de ce pitoyable état ; il alloit fleurir les viandes des victimes, qui leur avoient été immolées : il confessa ses crimes & eut la foiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorciere à laquelle il s'abandonna : il lui tendit ses bras & son cou , afin qu'elle y attachât ses charmes. Il tomba dans des superstitions extraordinaires ; il orna sa porte de laurier , & étoit prêt de faire toutes choses au monde pour se conserver la

vie; mais tous ces remèdes furent inutiles. Le pauvre Bion mourut à la fin accablé de maux que ses débauches passées lui avoient causés.



## E P I C U R E

*Né la troisiéme année de la 109<sup>e</sup>  
Olympiade , mort la seconde de  
la 127<sup>e</sup> âgé de 72 ans.*

**E**PICURE de la famille des Philaïdes naquit à Athènes vers la 109<sup>e</sup> Olympiade. Dès l'âge de 14 ans il s'appliqua à la philosophie ; il étudia quelque tems à Samos , sous Pamphile Platonicien ; il ne put jamais bien goûter sa doctrine ; il se retira de son Ecole , & ne prit plus d'autre maître. On dit qu'il enseigna la Grammaire , mais qu'il ne tarda guères à s'en dégouter. Il se plai-soit beaucoup à lire les livres de Démocrite , dont il se servit utilement par la suite pour composer son systême.

... A l'âge de trente-deux ans il

enseigna la philosophie à Mételin, & de là à Lampsaque. Cinq ans après il revint à Athènes, où il institua une nouvelle Secte. Il acheta un beau jardin qu'il cultivoit lui-même : C'est là où il établit son Ecole ; il y menoit une vie douce & agréable, avec ses disciples qu'il enseignoit en se promenant & en travaillant, & leur faisoit répéter par cœur les préceptes qu'il leur donnoit. On venoit de tous les endroits de la Grece pour avoir le plaisir de l'entendre & de le considérer dans sa solitude.

Epicure faisoit profession d'une grande sincérité, & d'une grande candeur d'ame. Il étoit doux & affable à tout le monde ; il avoit une tendresse si forte pour ses parens & pour ses amis, qu'il étoit entierement à eux, & leur donnoit tout ce qu'il avoit. Il recommandoit expressément à ses dis-



ciples d'avoir compassion de leurs esclaves ; il traitoit les siens avec une humanité surprenante ; il leur permettoit d'étudier , & prenoit le soin de les instruire lui-même comme ses propres disciples.

Epicure ne vivoit en tout tems que de pain & d'eau , de fruit & de légumes qui croissoient dans son jardin. Il disoit quelquefois à ses gens : Apportez-moi un peu de lait & de fromage , afin que je puisse faire meilleure chere quand je voudrai. Voilà , dit Laërce , quelle étoit la vie de celui qu'on a voulu faire passer pour un voluptueux.

Ciceron dans ses Tusculanes , s'écrie : Ah ! qu'Epicure se contentoit de peu !

Les disciples d'Epicure imitoient la frugalité & les autres vertus de leur maître ; ils ne vivoient que de légumes & de laitage non plus que lui , quelques-uns

bûvoient tant soit peu de vin ; mais tous les autres ne bûvoient jamais que de l'eau. Epicure ne vouloit pas qu'ils fissent bourse commune comme les disciples de Pythagore , parceque , disoit-il , c'est plutôt une marque de la défiance qu'on a les uns pour les autres , que d'une parfaite union.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de plus noble que de s'appliquer à la philosophie ; que les jeunes gens ne pouvoient commencer trop-tôt à philosopher , & que les vieux ne devoient jamais s'en lasser , puisque le but qu'on s'y proposoit , étoit de vivre heureux , & que c'étoit là où tout le monde devoit tendre.

La félicité dont parlent les Philosophes , est une félicité naturelle , c'est-à-dire , un état heureux auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Epicure la fait consister dans  
le

le plaisir, non pas dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit & dans la santé du corps. Il n'avoit point d'autre idée du souverain bien, que de posséder ces deux choses en même tems.

Il enseigna que la vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parcequ'il n'y a rien de plus doux que de vivre sagement & selon les regles de l'honnêteté; de n'avoir rien à se reprocher; de ne se sentir atteint d'aucun crime; de ne nuire à personne; de faire du bien autant qu'il est possible, & enfin de ne manquer jamais à aucun des devoirs de la vie. Il infere de-là qu'il n'y fçauroit avoir d'heureux que les honnêtes gens, & que la vertu est inséparable de la vie agréable.

Il ne pouvoit se lasser de louer la sobriété & la continence, qui servent merveilleusement à tenir

l'esprit dans une assiette tranquille, à conserver la santé du corps, & même à la réparer quand elle est une fois affoiblie. Il faut, disoit-il, s'accoutumer à vivre de peu, c'est la plus grande richesse qu'on puisse jamais acquérir. Outre que les choses les plus communes font autant de plaisir lorsqu'on a faim, que les mets les plus délicieux, on se porte beaucoup mieux quand on vit simplement, on n'a jamais la tête embarrassée, l'esprit est libre, & on a toujours l'agrément de pouvoir s'appliquer à connoître la vérité. & le sujet qui nous porte à prendre un parti plutôt que l'autre dans toutes nos actions; enfin les festins qu'on fait de tems en tems en sont beaucoup plus agréables, & on est bien plus disposé à souffrir les revers de la fortune quand on sçait simplement se passer du peu que la nature demande, que lors-

qu'on est accoutumé à vivre dans les délices & dans la magnificence. On ne sçauroit , ajoute-t-il , éviter avec trop de soin les débauches qui corrompent le corps & abrutissent l'esprit, & quoique tout plaisir soit un bien desirable par lui-même , on doit cependant s'en éloigner beaucoup lorsque les maux qui l'accompagnent surpassent la satisfaction qui nous en revient : de même qu'il est avantageux de souffrir un mal qui sûrement doit être récompensé par un bien plus considérable que le mal qu'on est obligé de souffrir.

Il croyoit , contre l'opinion des Cyrenaïques , que l'indolence étoit un plaisir perpétuel , & que les plaisirs de l'esprit étoient beaucoup plus sensibles que ceux du corps ; car , disoit-il , le corps ne sent que la douleur présente , au-lieu que l'esprit , outre les

maux présens, sent encore les  
passés & les futurs.

Epicure tient que notre ame  
est corporelle, parcequ'elle meut  
notre corps, qu'elle participe à  
toutes les joies aussi bien qu'à ses  
infirmités, qu'elle nous reveille  
en surfant lorsque nous sommes  
le plus endormis, & qu'enfin  
elle nous fait changer de couleur  
selon ses differens mouvemens.  
Il assure qu'elle ne pourroit ja-  
mais avoir aucun rapport avec  
lui si elle n'étoit pas corporelle.

*Tangere enim et tangi res corpus, nulla po-  
test res non corporea.*

Il a conçu qu'elle n'est rien  
autre chose qu'un tissu de ma-  
tiere fort subtile répandue par  
tout notre corps dont elle fai-  
soit une partie, de même que le  
pied, la main ou la tête, d'où  
il conclut que par notre mort  
elle périt, qu'elle se dissipe com-  
me une vapeur, & qu'il n'y reste

aucun sentiment non plus que dans le corps ; que par conséquent la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal : car bien & mal consiste dans le sentiment : Or la mort est une privation de tout sentiment. C'est donc une chose qui ne nous regarde en aucune façon ; puisque nous n'avons jamais rien de commun avec elle, & que pendant que nous sommes elle n'est point, & que dès qu'elle est nous ne sommes plus. Qu'à la vérité quand on se trouvoit au monde, il étoit fort naturel d'y vouloir demeurer tant que le plaisir nous y attachoit : mais qu'on ne devoit pas avoir plus de peine à en sortir, qu'on en avoit ordinairement à quitter la table après avoir bien mangé. & Il disoit que très peu de gens sçavoient tirer parti de la vie ; que tout le monde méprisoit

l'état présent dans lequel il étoit , & que chacun se proposoit de vivre plus heureux dans la suite : mais qu'on étoit surpris de la mort avant que d'avoir pû exécuter ses projets , & que c'étoit ce qui rendoit la vie des hommes si malheureuse. Qu'ainsi rien n'étoit plus à propos que de jouir du tems présent , sans compter sur l'avenir : Qu'il ne falloit pas estimer le bonheur de la vie par la quantité d'années que nous restions sur la terre : mais seulement par les plaisirs que nous y goûtions. Une vie courte & agréable , disoit-il , est beaucoup plus à souhaiter qu'une vie longue & ennuyeuse. C'est la délicatesse qu'on cherche dans les bons repas , & non pas une grande abondance de viandes mal préparées. Que si nous considérons qu'après la mort nous serons privés pour jamais de tous



les avantages de la vie , il faut aussi s'imaginer que jamais nous n'aurons plus de desir de les posseder , que nous en avions avant que de naître.

Que c'étoit une grande foiblesse d'avoir peur de tout ce qu'on dit des enfers. Que les peines de Tantale , Syfiphe , Titie & des Danaïdes sont des fables inventées à plaisir pour faire connoître les troubles & les passions dont les hommes sont tourmentés dans ce monde ; & qu'enfin on devoit se défaire de toutes ces frayeurs qui ne servent qu'à troubler le repos & la douceur de la vie.

Il fait consister la liberté dans une entiere indifferance ; il rejette le destin. Il tient que l'art de deviner est une chose frivole , & qu'il est impossible à aucun être de connoître jamais les choses futures , lorsqu'elles dépendent

du caprice des hommes & qu'elles n'ont point de causes nécessaires.

Epicure a toujours parlé magnifiquement de la Divinité. Il vouloit qu'on en eût des sentimens fort relevés. Il défendoit expressement qu'on lui attribuât aucune chose indigne de l'immortalité, & de la souveraine beatitude. L'impie, disoit-il, n'est pas celui qui rejette les Dieux qu'adore le peuple : mais celui qui attribue aux Dieux toutes les impertinences que leur attribue le peuple.

Il a conçu que la Divinité méritoit nos adorations par l'excellence de sa nature, & que nous devions les lui rendre par cette seule considération, & non par la crainte d'aucun châtiement, ni en vûe d'aucun intérêt. Il a blâmé les superstitions dont on abuse le peuple, & qui

servent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La Religion dans laquelle il étoit né n'exemptoit les Dieux d'aucune des foiblesses humaines. Quant à lui, il les consideroit comme des êtres bienheureux dont la demeure étoit dans des lieux agréables, où on ne connoissoit ni vent ni pluie, ni neige, & où ils étoient toujours environnés d'un air serein, & d'une brillante lumière, & perpétuellement occupés dans la jouissance de leur félicité.

Il éloignoit d'eux tout ce qui d'ordinaire nous embarrasse. Il les a crû indépendans de nous dans leur bonheur, incapables d'être touchés ni de nos bonnes, ni de nos mauvaises actions. Il croyoit que s'ils prenoient soin des hommes, ou que s'ils se mêloient du gouvernement du monde, cela troubleroit leur félicité.

Il conclut de-là que les invocations, les prières, & les sacrifices étoient entièrement inutiles ; qu'il n'y avoit aucun mérite à recourir aux Dieux, ni à se prosterner devant leurs autels dans tous les accidens qui nous arrivoient ; mais qu'il falloit regarder toutes choses d'un air tranquille & sans s'étonner.

Il ajoute, que ce n'est point la raison qui a donné aux hommes l'idée des Dieux ; & que la crainte que tous les hommes ont de ces êtres tranquilles, ne vient que de ce que souvent en rêvant on s'imagine voir des phantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble que ces spectres nous menacent avec une hauteur & une fierté convenable à leur mine majestueuse : on leur voit faire, à ce qu'il semble, des choses surprenantes ; & comme d'ailleurs ces phantômes reviennent

dans tous les tems , & qu'il y a quantité d'effets merveilleux dont les causes paroissent incon-  
nues , lorsque les gens peu éclairés considèrent le soleil , la lune , les étoiles , & leurs mouvemens si réguliers , ils s'imaginent aussi-tôt que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels & tout puissans. Ils les placent au milieu du firmament , d'où ils voyent venir le tonnerre , les éclairs , la grêle , la pluie & la neige : ils les font présider à la conduite de cette admirable machine du monde , & leur attribuent généralement tous les effets dont les causes leur sont inconnues. C'est de-là , à ce qu'il prétend , qu'est venue cette grande quantité d'autels qu'on voit par tout le monde ; & il croit que le culte qu'on rend aux Dieux , n'a point d'autre origine que ces fausses terreurs.

Pour ce qui est de ces lieux enchantés où les Dieux faisoient leurs demeures, Lucrece, dans le sentiment d'Epicure, dit qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils ayent aucune relation avec les Palais que nous connoissons en ce monde, que les Dieux étant d'une maniere si subtile qu'ils ne peuvent tomber sous aucun de nos sens, qu'à peine même pouvons-nous les appercevoir de yeux de l'esprit, il faut de nécessité que ces lieux-là soient proportionnés à la subtilité de la nature de ces Etres qui les habitent.

Tous les Philosophes conviennent que selon le cours ordinaire de la nature rien ne se fait de rien, & qu'aucune chose ne se réduit à rien : l'experience nous apprend que les corps se font du débris des uns des autres, & conséquemment qu'ils ont un

Sujet commun : & c'est ce sujet commun qu'on appelle matiere premiere.

Il y a plusieurs opinions pour sçavoir ce que c'est que cette matiere premiere. Epicure croit que ce sont des atômes, c'est-à-dire, des corpuscules insécables dont il prétend que toutes choses sont composées.

Outre les atômes, il admet encore un autre principe qui est le vuide : mais il ne le considère pas comme un principe de composition des corps ; il ne l'admet uniquement que pour le mouvement, parceque, dit-il, s'il n'y avoit de petits vuides répandus par toute la nature, rien n'auroit jamais pû se mouvoir, toute la masse de la matiere seroit restée perpétuellement jointe ensemble comme un roc, & par consequent il ne se seroit jamais fait aucune production.

Il prétend que ces atômes ont été de toute éternité , que le nombre de leur figure est incompréhensible , quoique finie : mais que sous chaque différente figure il y a une infinité d'atômes. Il a cru que c'étoit leur propre poids qui étoit la cause de leur mouvement, qu'en se choquant les uns les autres , ils s'accrochoient souvent, & que la différente maniere dont ils s'arrangeoient , produisoit les differens effets que nous voyons dans la nature , sans qu'aucun de ces effets fût redevable de son être à d'autres puissances qu'au hazard qui avoit fait rencontrer ensemble certaine quantité d'atômes de telle & telle figure. Il comparoit ces atômes aux lettres de l'alphabet qui forment des mots differens selon la différente maniere dont elles sont arrangées , comme par exemple ,



*estre, & reste*, sont deux mots tout differens quoique composés de mêmes lettres ; aussi les atômes qui composent certains corps lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine maniere, en composent un tout different lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine façon. Cependant, selon lui, toutes sortes d'atômes ne sont pas propres à entrer indifferemment dans la composition de toutes sortes de corps. Il y a grande apparence, par exemple, que ceux qui composent un peloton de laine, ne sont pas tous propres à composer un diamant, de même que nous voyons souvent des mots qui n'ont aucune lettre commune.

Il croyoit que ces petits corps étoient dans un perpetuel mouvement, & que c'étoit de-là qu'aucune des choses de la nature ne restoit jamais en même état ; que

les unes diminuoient, & les autres augmentoient du débris de celles qui étoient diminuées; les unes vieillissoient, & les autres prenoient tous les jours de nouvelles forces, & que par conséquent chaque Etre n'avoit qu'un tems dans le monde; qu'à mesure que quelque chose se corrompoit, les atômes qui s'en détachotent se joignoient avec d'autres, & formoient ordinairement un corps tout different de celui dont ils venoient d'être détachés. Qu'ainsi rien ne périssoit jamais, quoique tout n'eût qu'un tems, & que chaque chose semblât disparoître à la fin, comme si elle avoit été entièrement anéantie.

Epiciure a imaginé qu'il y avoit eu un tems auquel tous les atômes étoient séparés, & que par leur concours fortuit, ils ont composé une infinité de mondes.

dont 'chacun' p'érit 'au' bout de  
certain 'tems' ; soit 'par' le feu,  
comme si le soleil s'approchoit  
si 'près' de la terre , qu'il la brû-  
lât ; soit par quelque grande &  
horrible secousse , qui en un mo-  
ment bouleversera toutes choses,  
& ruinera la machine du monde ;  
qu'enfin il y avoit plusieurs ma-  
nieres dont 'chaque' monde pou-  
voit p'érir ; mais que de ces dé-  
bris il s'en composoit un autre,  
qui commençoit aussi-tôt à pro-  
duire de nouveaux animaux ; il  
semble même que celui que nous  
habitons ne soit qu'un tas de rui-  
nes de quelque grand & terrible  
fracas qui soit arrivé autrefois ;  
témoins ces gouffres horribles  
de la mer , ces longues chaînes  
de montagnes d'une hauteur pro-  
digieuse , ces longues & larges  
couches de rochers , dont les uns  
sont situés de travers , les autres  
de bas en haut , & d'autres de

biais ; témoins cette grande inégalité au dedans de la terre , tous ces fleuves souterrains , tous ces lacs , toutes ces cavernes ; témoins enfin cette autre grande inégalité de la surface de la terre qui se trouve entrecoupée de mers , de lacs , de détroits , d'îles , de montagnes.

Epicure tient que l'Univers est infini ; que ce grand tout n'a ni milieu , ni extrémités , & que de quelque point qu'on imagine dans le monde , il reste encore un espace infini à parcourir , sans que jamais on en puisse trouver le bout.

Il dit que c'est être fou que de se flatter que les Dieux aient fait le monde pour l'amour des hommes ; qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir resté si long-tems tranquilles , ils se fussent avisés de changer leur première manière de vie , pour en prendre

une différente, & que d'ailleurs il étoit fort aisé de juger par tous les défauts que nous y connoissons, que ce n'est point un ouvrage des Dieux.

Il a cru que la terre avoit produit les hommes, & tous les autres animaux, de même qu'elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers, & de toutes sortes d'insectes. Il tient que dans son commencement, lorsqu'elle étoit encore toute nouvelle, elle étoit grasse & nitreuse, & que le soleil l'ayant peu à peu échauffée, elle se couvrit d'herbes & d'arbrisseaux; que quantité de petites tumeurs commencèrent à s'élever de dessus la superficie, comme des champignons, & qu'après certain tems, lorsque chaque tumeur étoit venue en maturité, la peau de dessus se rompoit, & qu'il en sortoit aussi-tôt un petit animal, qui se

retiroit peu à peu du lieu humide d'où il venoit de naître ; & qui commençoit à respirer ; la terre faisoit écouler de ces endroits-là, des ruisseaux de lait pour la nourriture de ces petits animaux.

Parmi ce grand nombre de toutes sortes d'animaux il s'en trouva beaucoup de monstrueux ; les uns sans pieds, les autres sans tête, d'autres sans bouche, d'autres avoient les membres collés au tronc du corps, tellement qu'il y en a eu beaucoup qui ont péri faute de se pouvoir nourrir ou de pouvoir multiplier leur espèce par l'union des deux sexes. Enfin il ne resta que ceux, qui se trouvoient bien disposés, & ce sont les espèces de ceux que nous avons encore aujourd'hui.

Dans ce premier commencement du monde le froid, la chaleur & les vents n'étoient pas si violens qu'ils sont aujourd'hui ;

toutes ces choses étoient dans  
 leur nouveauté aussi-bien que  
 tout le reste; ces hommes sortis  
 de terre étoient beaucoup plus  
 robustes que nous ne sommes; ils  
 avoient le corps tout cou-  
 vert d'un poil hérissé comme  
 celui des sangliers; la mauvaise  
 nourriture ni l'inclemence des  
 saisons ne les incommodoit point;  
 ils ne connoissoient point enco-  
 re l'usage des habits; ils se cou-  
 choient nus par terre dans tous  
 les endroits où la nuit les sur-  
 prenoit; ils se cachotent sous de  
 petits arbrisseaux pour se garan-  
 tir de la pluie; ils n'avoient en-  
 core aucune société; chacun ne  
 songeoit qu'à soi & ne travail-  
 loit qu'à se procurer ses com-  
 modités particulières. La terre  
 avoit aussi produit de grandes  
 forêts dont les arbres croissoient  
 tous les jours; les hommes com-  
 mencèrent à vivre de gland, de

fruits d'arboisier , & de pommes sauvages. Ils avoient souvent à démêler avec les sangliers & les lions. Ils se mirent plusieurs ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. Ils bâtirent de petites cabanes ; ils s'occupèrent à la chasse , & trouvèrent moyen de se faire des habits de la peau des animaux qu'ils avoient tués. Chacun choisit sa femme , & vécut en particulier avec elle ; il en vint des enfans , qui adoucirent par leurs caresses , l'humeur farouche de leurs pères. Voilà le commencement de toutes les sociétés. Les voisins firent ensuite amitié avec leurs voisins , & cessèrent de se nuire les uns aux autres. D'abord ils montraient du bout du doigt les choses dont ils avoient besoin ; ils inventèrent ensuite pour leur commodité , certain nom qu'ils donnèrent au hasard à chaque



chose ; ils en composèrent un jargon dont ils se servirent pour communiquer leurs pensées.

Le soleil leur avoit fait connoître l'usage du feu avant que de l'avoir trouvé ; c'étoit à l'ardeur des rayons de cet astre qu'ils faisoient d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportoient de la chasse ; mais un jour un éclair tomba sur quelque chose de combustible qu'il embrasa tout d'un coup : aussi-tôt les hommes qui connoissoient déjà l'utilité du feu , au lieu de l'éteindre , ne songèrent qu'à le conserver , chacun en emporta dans sa cabane , & s'en servit pour faire cuire ce qu'il avoit à manger.

On bâtit ensuite des villes , & on commença à partager les terres , mais inégalement ; les gens qui se trouvèrent avoir plus de forces ou le plus d'adresse , eurent

rent les meilleures portions. Ils s'érigèrent en Rois; ils contrainquirent les autres hommes à leur obéir, & firent bâtir des citadelles pour éviter les surprises de leurs voisins.

Les hommes dans ces tems-là n'avoient point d'autres défenses que leurs mains, leurs ongles, leurs dents, & des pierres ou des bâtons; c'étoient là les armes dont ils se servoient pour vider leurs différends.

Après avoir brûlé quelques forêts, n'importe pour quel sujet, ils virent du métal qui couloit par des veines de terre dans de petites fosses où il se figeoit; l'éclat de ce métal leur causa de l'admiration; ils concurent de ce qu'ils voyoient couler, que par le moyen du feu, ils en feroient tout ce qu'ils voudroient: ils ne songèrent d'abord qu'à en faire des armes, c'est pour ce sujet qu'ils

qu'ils estimoient beaucoup davantage l'airain que l'or, parce-que les armes d'or étoient beaucoup moins tranchantes que celles d'airain; ensuite ils en firent des brides pour les chevaux, des focs de charrue pour labourer la terre; & enfin toutes les choses dont ils se trouvèrent avoir besoin.

Avant l'invention du fer, on faisoit les habits de choses différentes, qu'on nouoit ensemble: mais dès qu'on eut sçu accommoder ce métal à toutes sortes d'usages, on trouva le moyen de faire des étoffes de laine & de fil pour la commodité des hommes.

Pour ce qui est d'ensemencer les terres, c'est la nature même qui en a enseigné l'usage. Les hommes, dès le commencement du monde, remarquèrent que les glands qui tomboient des chênes,

produisoient des arbres semblables aux chênes mêmes : quand ils voulurent faire venir des chênes en quelque endroit, ils y semerent du gland. Ils observerent la même chose à l'égard de toutes les autres plantes ; chacun commença aussi-tôt à semer de la graine des choses dont il pouvoit avoir besoin ; & comme ils voyoient que tout venoit beaucoup mieux quand la terre étoit bien cultivée, chacun commença à s'appliquer particulièrement à l'agriculture.

La force & l'adresse avoient toujours prévalu jusqu'à ce tems-là : mais dès que l'or vint à la mode, & que tout le monde se fut laissé surprendre par la splendeur de ce métal, chacun ne songea qu'à en faire provision. Certaines gens s'enrichissant extraordinairement par ce moyen, le peuple abandonna aisément le

parti des premiers Rois qui n'avoient point d'autre mérite que leur force & leur adresse ; chacun s'attacha aux riches. Les Rois furent massacrés ; le gouvernement depuis devint populaire. On établit des Loix , & on choisit des Magistrats pour les faire observer , & pour avoir soin des affaires publiques.

A mesure que ces premiers peuples perdoient de leur férocité, la société augmentoit entr'eux. Ils commencerent à faire des festins les uns chez les autres , & après avoir bien mangé , ils se réjouissoient à entendre le chant des oiseaux ; ils s'efforçoient de les imiter , & composoient des chansons sur les mêmes airs des oiseaux qu'ils avoient appris.

Les vents qui faisoient un agréable murmure en traversant les roseaux , leur donnerent occasion d'inventer les flutes , &

l'admiration qu'ils eurent des choses célestes , les porta à s'appliquer à l'Astronomie.

L'avarice se mêla dans leurs mœurs. Ils se firent la guerre les uns aux autres pour s'entredéposséder de leurs biens. Cela fit naître des Poètes pour écrire les belles actions qui s'y étoient passées , & des Peintres pour les représenter. Enfin la tranquillité & le grand loisir dont ils jouirent par la suite, leur donna moyen de s'occuper à perfectionner les arts que la nécessité leur avoit fait trouver , & même d'en inventer de nouveaux pour la commodité de la vie.

Sur ce qu'on peut objecter, que la terre ne produit point aujourd'hui d'hommes , de lions & de chiens , Epicure répond : Que la fécondité de la terre est épuisée ; qu'une femme avancée en âge ne fait plus d'enfans ; qu'une

terre qu'on n'a jamais cultivée, rapporte beaucoup plus les premières années que par la suite; qu'enfin, lorsqu'on arrache une forêt, le fond de la terre ne produit plus d'arbres pareils à ceux qu'on a déracinés; il en produit seulement d'autres qui dégénèrent, comme de petits sauvages, des épines, ou des ronces; & que peut-être il y a encore à présent des lapins, des lièvres, des renards, des sangliers & d'autres animaux parfaits qui naissent de la terre; mais parce que cela arrive dans des lieux retirés, & que cela ne nous est pas connu, nous ne croyons pas que cela soit; de même que si nous n'avions jamais vû d'autres rats que ceux qui naissent des rats, nous ne croirions pas qu'il y en eût qui naquissent de la terre.

Les Philosophes sont partagés

touchant la regle que nous avons pour connoître la verité. Epicure tient qu'il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui nous vient des sens ; que nous ne connoissons rien positivement que par leur rapport , & que nous n'avons point d'autre marque pour distinguer le vrai d'avec le faux.

Pour ce qui est de l'entendement , il tient qu'au commencement il n'a aucune idée ; qu'il est comme une table raze ; que lorsque les organes corporels sont formés , les connoissances lui viennent peu à peu par l'entremise des sens ; qu'il peut penser aux choses absentes , qu'ainsi il se peut tromper en prenant pour present ce qui est absent , ou même ce qui n'est point du tout ; & qu'au contraire nos sens n'apperçoivent que des objets actuellement presens , & que par



conséquent ils ne peuvent jamais se tromper quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas en ce cas-là, le rapport des sens pour avoir recours à des raisons.

Il y a plusieurs manières différentes dont les Philosophes expliquent la vision. Epicure a cru qu'il se détachoit perpétuellement de tous les corps une grande quantité de petites superficies semblables aux corps mêmes; que ces petites superficies remplissoient l'air, & que c'étoit par leur moyen que nous appercevions les objets extérieurs.

Il tient que l'odeur, la chaleur, les sons, la lumière & les autres qualités sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'ame; il a cru que toutes ces choses étoient réellement hors

de nous de la même manière qu'elles nous paroissent , & qu'une certaine quantité de matiere figurée & mûe d'une certaine façon , étoit réellement odeur , son , chaleur , lumière indépendamment de toutes sortes d'animaux. Que, par exemple, les petites particules qui se détachent perpetuellement des fleurs d'un parterre , remplissent l'air tout autour d'une odeur agréable & semblable à ce qu'un homme sentiroit s'il se promenoit pour lors dans ce parterre; que lorsqu'on sonne une cloche , l'air des environs est rempli de tintemens aigus semblables aux sons que nous entendons pour lors ; & que dès que le soleil commence à paroître , il y a dans l'air quelque chose de brillant & semblable à la lumière que nous appercevons dans ce tems-là ; qu'enfin , lorsque la même

chose paroît différemment à deux animaux différens , cela vient de ce que la configuration intérieure de ces animaux est différente. Si la feuille de saule , par exemple , paroît amère à un homme & douce à une chèvre , c'est que l'homme & la chèvre ne sont pas faits au-dedans l'un comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la ciguë empoisonne les hommes & engraisse les cailloux.

Les Stoïciens qui faisoient profession d'une vertu fort austère , & qui dans le fond étoient pleins de vanité , furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis & de disciples qui s'attachoient à Epicure , dont la doctrine étoit d'ailleurs fort différente de celle qu'ils enseignoient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier , & même ils semèrent dans leurs livres , diverses sortes de calom-

nies contre lui. C'est ce qui a été cause que ceux qui sont venus depuis, & qui n'ont connu Epicure que par le canal des Stoïciens, s'y sont laissé surprendre, & ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très réglées.

Saint Gregoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce Philosophe. „ Epicure, dit „ ce Pere de l'Eglise, a dit que „ le plaisir étoit la fin où tendent „ tous les hommes : Mais afin „ qu'on ne crût pas que ce fût le „ plaisir sensuel, il vécut toujours „ très chaste & très réglé, confirmant sa doctrine par ses „ mœurs.

Epicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la République ; il préféra toujours son repos & la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les sta-

tués que les Athéniens lui érigèrent publiquement , témoignaient bien l'estime distinguée qu'ils avoient pour ce Philosophe , tous ceux qui se sont attachés à lui , ne l'ont jamais quitté , à la réserve de Metrodorus qui le changea pour étudier dans l'Academie sous Carneade ; mais il n'y fut que six mois ; il revint aussitôt trouver Epicure , & resta avec lui jusqu'à sa mort , qui arriva quelque tems avant celle d'Epicure. Son école est demeurée perpétuellement dans une égale splendeur , & même dans des tems que toutes les autres étoient presque abandonnées.

A l'âge de 72 ans il tomba malade à Athènes, où il n'avoit point discontinué d'enseigner : Son mal étoit une rétention d'urine qui lui causoit des douleurs épouvantables ; il souffroit tout cela fort tranquillement. Quand

il se sentit approcher de sa fin ,  
 il affranchit une partie de ses  
 esclaves , disposa de son bien ,  
 ordonna qu'on solemnisât tous  
 les ans le jour de sa naissance &  
 celle de ses parens , vers le di-  
 xième du mois Gameleon. Il  
 donna son jardin & ses Livres à  
 Hermacus de Mételin , qui lui  
 succeda , à la charge que cela  
 passeroit successivement à tous  
 ceux qui occuperoient cette pla-  
 ce. Il écrivit à Idoménee en ces  
 termes :

„ Me voilà grâces aux Dieux  
 „ à l'heureux & dernier jour de  
 „ ma vie ; je suis si tourmenté de  
 „ la violence de mon mal qui  
 „ me ronge la vessie & les inte-  
 „ stins , qu'on ne scauroit rien  
 „ imaginer de plus cruel , au  
 „ milieu de mes douleurs cepen-  
 „ dant , je sens une grande con-  
 „ solation , lorsque je repasse  
 „ dans mon esprit tous les bons

raisonnemens dont j'ai enrichi «  
la Philosophie : Je vous prie «  
par l'attachement que vous «  
avez toujours fait paroître pour «  
moi & pour ma doctrine , d'a- «  
voir soin des enfans de Metro- «  
dorus. «

Quatorze jours après que cet-  
te maladie eut commencé , Epi-  
cure se mit dans un bain chaud  
qu'il s'étoit fait préparer exprès ;  
dès qu'il y fut entré , il deman-  
da un verre de vin pur , il le but  
& expira aussi-tôt , en avertis-  
sant ses amis & ses disciples qui  
étoient là présent , de se souve-  
nir de lui , & des préceptes qu'il  
leur avoit donnés. Cette mort  
arriva la première année de la  
127<sup>e</sup> Olympiade. Tous les Athé-  
niens en témoignèrent un regret  
très-sensible.



~~~~~  

 ~~~~~

## ZENON.

*Mort dans la 129<sup>e</sup> Olympiade.*

**Z**ENON chef de la Secte des Stoïciens, étoit de la ville de Cittie dans l'Isle de Chypre. Avant que de se déterminer à rien, il alla consulter l'Oracle, afin de sçavoir ce qu'il devoit faire pour vivre heureux. L'Oracle lui répondit, qu'il devint de même couleur que les morts. Zenon conçut que ce Dieu lui vouloit dire qu'il falloir qu'il s'attachât à lire les livres des Anciens. Il prit cela fort sérieusement : il commença à s'y appliquer, & à employer tous les soins pour suivre les conseils de l'Oracle.

Un jour comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, il fit naufrage au port de



Pyrée ; cette perte le rendit fort triste ; il s'en revint à Athènes ; il entra chez un Libraire , & se mit à lire le second livre de Xenophon , pour se consoler ; il y prit beaucoup de plaisir , cela lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xenophon. Cratès le Cynique passa par hasard ; le Libraire le montra du bout du doigt , & dit à Zenon : Tenez , suivez cet homme-ci. Zenon étoit pour lors âgé de trente ans ; il suivit Cratès , & commença dès ce jour-là à être son disciple. Zenon avoit beaucoup de pudeur & de retenue ; il ne pouvoit s'accoutumer aux manières effrontées des Cyniques. Cratès s'aperçut que cela lui faisoit de la peine , il voulut le guérir de sa foiblesse : il lui donna un jour une marmite pleine de lentilles ,

& lui commanda de traverser le Bourg de Ceramique avec cette marmite : Zenon rougissoit de honte, & se cachoit, de crainte que quelqu'un ne le vît. Cratès s'approcha de lui, il lui donna un grand coup de bâton au travers de la marmite & la cassa en plusieurs morceaux ; toutes les lentilles lui couloient le long des cuisses & des jambes. Cratès lui dit : Comment, petit fripon, pourquoi t'enfuis-tu puisque tu n'as point eu de mal ?

La Philosophie plaisoit fort à Zenon : Il remercioit ordinairement la fortune d'avoir fait périr tout son bien dans la mer. Ah ! disoit-il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage m'étoient favorables ! Il étudia plus de dix ans sous Cratès, sans se pouvoir jamais accoutumer à l'impudence des Cyniques. A la fin, quand il le voulut quitter pour

aller sous Stilpon de Mégare ,  
 Cratès le prit par son manteau  
 & le retint de force : O Cratès ,  
 lui dit Zenon , on ne sçauroit re-  
 tenir un Philosophe que par les  
 oreilles ; persuadez - moi par de  
 bonnes raisons que votre doctri-  
 ne est meilleure que celle de  
 Stilpon , sinon quand vous m'en-  
 fermeriez , mon corps seroit bien  
 à la verité chez vous , mais mon  
 esprit seroit perpetuellement chez  
 Stilpon.

Zenon passa dix autres an-  
 nées chez Stilpon ; Xenocrate ,  
 & Polemon ; ensuite il se retira ;  
 & établit une nouvelle Secte. Sa  
 réputation ne tarda guères à se  
 répandre par toute la Grece. Il  
 devint en peu de tems le plus  
 distingué de tous les Philosophes  
 du pays. Quantité de gens ve-  
 noient de divers endroits pour  
 s'attacher à lui & être ses disci-  
 ples , & comme Zenon ensei-

gnoit ordinairement sous une galerie , c'est de-là que ses Sectateurs ont été appelez Stoïciens.

Les Athéniens l'honoroient tellement , qu'ils l'avoient fait le Dépositaire des clefs de leur Ville. Ils lui érigerent une Statue ; & ils lui firent present d'une couronne d'or. Le Roi Antigonus ne pouvoit se lasser d'admirer ce Philosophe. Il ne venoit jamais à Athènes , qu'il n'allât écouter ses leçons ; souvent même il alloit manger chez Zenon, ou bien il le menoit souper avec lui chez Aristocle le joueur de harpe. Mais Zenon évita dans la suite de se rencontrer dans aucun festin , ni dans des assemblées , de crainte de se rendre trop familier. Antigonus fit tout ce qu'il put pour l'attirer auprès de lui : Zenon s'excusa de faire ce voyage , & envoya en sa place Perseus & Philonide , & lui fit

réponse, qu'il avoit une joie très sensible de la forte inclination qu'il faisoit paroître pour les sciences : Que rien n'étoit plus propre à le détourner des plaisirs sensuels , & à lui faire embrasser la vertu que l'amour de la Philosophie. Enfin , ajoute-t-il , si la vieillesse & ma mauvaise santé ne m'empêchoient de sortir , je ne manquerois pas de me rendre auprès de vous comme vous le souhaitez : mais puisque cela ne se peut , je vous envoie deux de mes amis qui me valent bien quant à l'esprit & à la doctrine , & qui sont beaucoup plus robustes que moi. Si vous conversez sérieusement avec eux , & que vous vous appliquiez à suivre les préceptes qu'ils vous donneront, vous verrez qu'il ne vous manquera rien de ce qui regarde le souverain bonheur.

Zenon évitoit la foule. Il ne

se faisoit jamais accompagner que de deux ou trois personnes au plus. Lorsqu'il y en avoit davantage qui le vouloient suivre malgré lui, il leur donnoit de l'argent pour les faire retirer. Quelquefois quand il se voyoit pressé par la grande multitude dans la galerie où il enseignoit, il montrait à ceux qui l'embarassoient, certaines pieces de bois qui étoient au-dessus de son Ecole, & il leur disoit : Tenez, voyez-vous bien ces pieces de bois que voilà là-haut, elles n'y ont pas toujours été : Elles étoient autrefois au milieu de cette place comme vous : mais comme elles embarrassoient, on les a ôtées & mises où vous les voyez : retirez-vous donc en arriere & ne m'embarassez pas davantage.

Zenon étoit grand & menu, & avoit la peau fort noire : C'étoit de-là que quelques-uns l'ap-

pelloient le *Palmier d'Egypte*. Il avoit la tête panchée sur une des épaules ; ses jambes étoient grosses & mal-saines ; il s'habilloit toujours d'une étoffe très legere & du plus bas prix qu'il la pouvoit trouver ; il vivoit en tout tems d'un peu de pain, de figues, de miel & de vin doux, sans jamais rien manger de cuit. Il étoit d'une si grande continence , que quand on vouloit louer quelqu'un sur ce sujet , on disoit , il est plus chaste que Zenon. Il eut pourtant quelque commerce avec une petite servante : la vertu des payens n'étoit pas ferme. Il avoit la démarche grave , l'esprit vif, l'humeur sévère. En parlant il ridoit son front , & tordoit sa bouche ; quelquefois cependant dans ses parties de plaisir , il étoit fort gai , & réjouissoit toute la compagnie. Quand on lui deman-

doit la raison d'un si grand changement , il répondoit : Les lupins sont naturellement amers ; mais quand on les a laissé-quelque tems tremper dans l'eau , ils s'adoucissent. Il affectoit une très grande austerité , en sorte que sa maniere de vivre tenoit davantage d'une simplicité barbare , que d'une véritable frugalité ; & hors l'effronterie dont il étoit fort éloigné , il avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques ; c'est ce qui a fait que Juvenal a dit , que les Stoïciens & les Cyniques ne differoient entr'eux que par leurs habits : mais que leur doctrine étoit la même.

Il étoit fort concis dans tous ses discours. Quand on lui en demandoit la raison , il disoit que les syllabes dont se servent les sages devoient toutes être brèves , si cela se pouvoit. Quand il vou-



soit faire une réprimande à quelqu'un , il n'y employoit jamais que très peu de paroles , & toujours indirectement.

Il se rencontra un jour dans un festin avec un homme fort gourmand , qui faisoit mourir de faim tous ceux qui mangeoient avec lui : Zenon prit pour sa part un grand poisson , & sembla ne le vouloir partager avec personne. Le gourmand le regarda aussi-tôt de travers : Comment , lui dit Zenon , crois-tu qu'on te laissera faire tous les jours de pareils tours ; si tu ne peux pas souffrir que je le fasse une fois ?

Un jour un jeune homme le pressoit avec beaucoup d'instance sur une matiere au-dessus de la portée de son esprit. - Zenon fit apporter un miroir , il le fit regarder dedans , & lui dit : Te semble-t-il que ces questions-là conviennent avec ton visage ?

Il disoit que les mauvais discours des orateurs ressembloient à la monnoie d'Alexandrie qui étoit belle en apparence , mais dont le métal ne valoit rien.

Il disoit que le plus grand tort qu'on pouvoit faire aux jeunes gens , étoit de les élever dans la vanité ; qu'il falloit les accoutumer à être civils & à ne rien faire qu'à propos. Caphefius , ajoutoit-il , voyant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil , il lui donna un soufflet , & lui dit : Quand tu seras élevé au-dessus des autres , tu ne seras pas honnête homme pour cela ; mais si tu es honnête homme , tu seras élevé au-dessus des autres.

Il croyoit qu'il étoit dangereux à un jeune homme , qui avoit envie de devenir sçavant , de s'appliquer à la Poësie.

Quand on lui demandoit ce que c'étoit que son ami : C'est un  
un

un autre moi-même , répondit-il.

Il disoit qu'il valoit mieux glisser des pieds que de la langue , & qu'il n'y avoit rien dont la perte nous dût si sensiblement toucher que celle du tems , parcequ'elle étoit la plus irréparable.

Il se trouva un jour dans un festin qu'on faisoit aux Ambassadeurs de Ptolomée. Il ne dit rien pendant tout le soupé. Ces Ambassadeurs en furent surpris ; ils lui demanderent s'il ne vouloit rien faire sçavoir au Roi Ptolomée : Dites-lui , répondit-il, qu'il y a ici un homme qui sçait se taire.

Les Stoïciens tenoient que la fin qu'on devoit se proposer étoit de vivre selon la nature ; or que de vivre selon la nature étoit de ne faire rien de contraire à ce que nous dictoit la raison qui

étoit une loi générale & commune à tous les hommes.

Que chacun devoit embrasser la vertu à cause d'elle-même , sans avoir égard à aucune récompense ; qu'elle suffisoit pour rendre les gens heureux , & que ceux qui la possédoient jouissoient d'un parfait bonheur même au milieu des plus grands tourmens.

Qu'il n'y avoit rien d'utile que ce qui étoit honnête , & que rien de criminel ne pouvoit jamais être utile.

Que le bien honnête , est celui qui rend parfaits tous ceux qui le possèdent.

Qu'il y avoit des choses qui n'étoient ni un bien ni un mal , quoiqu'elles eussent la force de mouvoir notre appetit , & de nous porter à choisir les unes plutôt que les autres ; comme la vie , la santé , la beauté , la force , les

richesses, la noblesse, le plaisir, la gloire; & celles qui leur étoient opposées, comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, la pauvreté, la basse naissance, la douleur, & l'ignominie: Car, disoient-ils, aucune chose ne sçauroit être bonne, si elle ne rend heureux ceux qui la possèdent, & si elle ne rend malheureux ceux qui en sont privés: Or la vie, la santé, ni les richesses ne rendent point heureux ceux qui les possèdent, ni malheureux ceux qui en sont privés: Donc la vie, la santé, ni les richesses, la mort, la maladie, ni la pauvreté ne sont ni des biens, ni des maux. D'ailleurs, ajoutoient-ils, les choses, dont nous pouvons nous servir en bien & en mal, ne sont ni un bien, ni un mal; or nous pouvons nous servir & en bien & en mal de la vie, de la santé & des richesses. Donc la vie, la

santé, ni les richesses ne sont ni un bien ni un mal.

Enfin ils admettoient une autre espece de choses indifferentes qui n'étoient pas capables de faire aucune impression sur notre esprit ; comme d'avoir un nombre pair ou impair de cheveux à la tête, étendre le doigt ou le fermer, tenir une plume en l'air, lever une paille.

Ils disoient que les plaisirs sensuels n'étoient pas un bien, parcequ'ils étoient deshonnêtes : Or que rien de deshonnête ne pouvoit jamais être un bien.

Que le Sage ne craignoit rien, qu'il n'avoit point de faste, parcequ'il étoit indifferant pour la gloire & pour l'ignominie. Que le caractère du Sage étoit d'être sévère & sincere. Qu'il ne lui étoit pas défendu de boire du vin ; mais qu'il ne devoit jamais s'enyvrer, afin de ne pas perdre

un seul moment de la vie l'usage de sa raison. Qu'il devoit avoir un grand respect pour les Dieux, leur faire des sacrifices, & s'abstenir de toute sorte de débauches.

Qu'on pouvoit appeller offices en général tout ce que nous faisons par inclination; que les bons offices étoient d'honorer ses parens, défendre sa patrie, se faire des amis & les assister: Les mauvais au contraire; négliger ses parens, mépriser sa patrie, n'avoir aucune complaisance ni affection pour les amis.

Ils croyoient que tous les biens & les maux étoient égaux, qu'ils ne pouvoient jamais être augmentés ni diminués; car, disoient-ils, il n'y a rien de plus vrai que ce qui est vrai, & rien de plus faux que ce qui est faux; aussi il n'y a rien de meilleur que ce qui est bon, ni rien de plus

méchamment que ce qui est méchant.  
Et comme un homme qui ne seroit éloigné que d'un stade de Canope, ne seroit pas davantage dedans qu'un homme qui en seroit éloigné de deux cens stades : ainsi celui qui ne commet qu'un péché médiocre, n'est pas davantage dans la vertu, que celui qui en commet un énorme.

Que le seul sage étoit capable d'amitié ; qu'il devoit se mêler des affaires de la République, pour empêcher le vice, & exciter les Citoyens à la vertu ; qu'il n'y avoit que lui qui dût avoir part au gouvernement de l'Etat, puisqu'il étoit le seul qui pût décider de tout ce qui regardoit le bien & le mal ; qu'il n'y avoit que lui d'irrépréhensible, & incapable de nuire à personne, & qu'il étoit le seul qui n'admirât rien de tout ce qui avoit coutume de surprendre le reste des hommes.



Ils tenoient , comme les Cyniques , que toutes choses appartiennent aux Dieux , & qu'entre amis toutes choses sont communes.

Ils tiennent que toutes les vertus ont un si grand enchaînement les unes avec les autres , qu'on n'en peut jamais posséder une , sans les posséder toutes.

Qu'il n'y a point de milieu entre le vice & la vertu ; car , disoient-ils , comme il est absolument nécessaire qu'on soit droit ou tortu , aussi toute action doit être bonne ou mauvaise.

Que le sage étoit le seul heureux ; qu'il n'avoit jamais besoin de rien ; qu'il devoit s'exposer aux tourmens les plus cruels pour sa patrie & pour ses amis ; qu'il ne craignoit rien ; qu'il faisoit du bien à tout le monde , & qu'il étoit incapable de nuire à personne ; qu'enfin il étoit

de toutes sortes de professions , quand même il n'en exerceroit aucune ; & qu'on le pouvoit comparer à un Comédien parfait qui sçait représenter également le personnage d'Agamemnon , & celui de Thersite.

Zenon vouloit que toutes les femmes fussent communes entre les sages , & que chacun eût commerce avec la première qu'il rencontreroit , sans s'attacher à aucune ; que c'étoit le moyen d'empêcher la jalousie , & les soupçons de l'adultère , & que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfans.

Les Stoïciens tenoient qu'il n'y avoit qu'un seul Etre souverain ; mais qu'on lui donnoit différens noms ; qu'on l'appelloit quelquefois Destin , quelquefois Esprit , & d'autres fois Jupiter ; que cet Etre étoit un animal im-

mortel , raisonnable ; parfait , bienheureux & éloigné de tout mal. Que c'étoit sa Providence qui gouvernoit le monde , & tous les Êtres qui y étoient.

Ils admettoient deux principes , l'agent & le patient ; c'est-à-dire Dieu & le monde.

Ils tenoient que la matiere étoit divisible à l'infini ; qu'il n'y avoit qu'un seul monde , & que ce monde étoit de figure ronde qui est la plus propre au mouvement. Ils croyoient comme Pythagore & Platon , qu'il étoit animé par une substance spirituelle répandue dans toutes ses parties ; que cette substance n'étoit point distinguée de Dieu , & qu'elle formoit avec le monde un même animal , dont les uns disoient que la principale partie étoit les cieux , & les autres le soleil ; que le monde étoit placé au milieu d'un espace infini.

de vuide ; que tout étoit plein dans le monde , parceque la matiere fluide qui s'accommode à toutes sortes de figures remplissoit les espaces que laissoient les corps grossiers qui ne pouvoient pas se toucher immédiatement par tout à cause de leur irrégularité.

Que le monde étoit corruptible : Car, disoient-ils , un tout est corruptible , lorsque chacune de ses parties est corruptible : Or chacune des parties du monde est corruptible , donc le monde entier est corruptible. Que les étoiles fixes étoient emportées par le mouvement du ciel. Que le soleil étoit un feu dont la masse étoit plus grosse que celle de la terre , puisque la terre jettoit son ombre en cône : Que le soleil & les autres astres se nourrissoient des vapeurs qui s'exhalent de la terre & de la mer. Ils

ont connu la véritable cause des éclipses du soleil & de la lune, & celle du tonnerre & des éclairs. Ils tenoient que les deux Zones glaciales étoient inhabitables à cause du grand froid, & que la Zone torride l'étoit aussi à cause de la chaleur excessive.

Le Stoïcien Ariston vouloit bannir la Logique, il comparoit ordinairement ses arguments subtils aux toiles d'araignées, qui faisoient bien paroître quelque chose de fort ingénieux & de bien arrangé, mais entièrement inutile.

Chrysippe au contraire estimoit fort la Logique; & excelloit tellement dans cet art, que tout le monde convenoit que si les Dieux eussent eu besoin de Logique ils ne s'en seroient jamais servi d'autre que de celle de Chrysippe.

Zenon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans sans avoir jamais eue aucune incommodité. Il fut fort regretté après sa mort. Quand le Roi Antigonus en apprit la nouvelle il en parut sensiblement touché. Bons Dieux, dit-il, quel spectacle ai-je perdu ! On lui demanda pourquoi il estimoit tant ce Philosophe ; C'est, répondit-il, parceque tous les grands présens que je lui ai faits ne l'ont jamais pu obliger à faire aucune bassesse.

Il députa aussi-tôt vers les Athéniens pour les prier de faire enterrer Zenon dans le Bourg de Ceramique.

Les Athéniens de leur côté ne sentirent pas moins vivement la perte de Zenon que le Roi Antigonus. Les principaux Magistrats le louerent publiquement après sa mort, & afin que cela fût plus authentique, ils en firent un Decret public en ces termes :

## D E C R E T.

Puisque Zenon fils de Mnasee de Citrie a passé plusieurs années à enseigner la philosophie dans cette Ville : Qu'il s'est montré homme de bien dans toutes sortes de choses : Qu'il a perpetuellement excité à la vertu les jeunes gens qu'il avoit sous sa discipline : Qu'il a toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignoit : Le peuple a jugé à propos de le louer publiquement , & de lui faire présent d'une couronne d'or qu'il a justement méritée à cause de sa grande probité , & de sa tempérance ; & de lui ériger un tombeau dans le Bourg de Ceramique aux dépens du public. Le peuple veut qu'on choisisse cinq hommes dans Arhènes pour avoir soin de faire la cou-

„ronne & le tombeau , que le  
 „Scribe de la République grave  
 „ce present Decret sur deux  
 „colonnes , dont l'une sera  
 „mise dans l'Academie , & l'autre  
 „dans le Lycée ; & que l'argent  
 „nécessaire pour cet ouvrage  
 „soit promptement mis entre  
 „les mains de celui qui a soin  
 „des affaires publiques , afin que  
 „tout le monde connoisse que  
 „les Athéniens ont soin d'honorer  
 „les gens d'un mérite distingué , & pendant leur vie  
 „& après leur mort.

Ce Decret fut donné pendant qu'Arrhenidas étoit Archonte d'Athènes , quelques jours après la mort de Zenon.

Or voici de quelle maniere on rapporte que finit Zenon.

On dit qu'un jour comme il sortoit de son école , il se heurta contre quelque chose , & qu'il se cassa le doigt. Il prit cela pour



un avis que les Dieux lui donnoient qu'il devoit bien-tôt mourir. Il frappa aussi-tôt la terre avec sa main, & dit : Me demandes-tu ? Je suis tout prêt : Et sans tarder davantage , au lieu de songer à faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang froid. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption , & soixante-huit ans qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique.

**F I N.**

---

Oeuvres posthumes de Messire FRANÇOIS  
DE SALIGNAC DE LA MOTTE  
FENELON, Archevêque, Duc de Cam-  
bray, &c.

**L**es Aventures de Telemaque fils d'Olyffe. Nou-  
velle Edition conforme au Manuscrit original  
de l'Auteur, avec des augmentations très confi-  
dérables, & un beau Discours sur la Poësie. En-  
richie de 28. figures en taille-douce, *in-douze*,  
2 vol. 4 l. 10 s.

— Le même, *in-quarto*, 2 vol. 18 l.

— *Du même*. Dialogues sur l'Eloquence en gene-  
ral, & en particulier sur celle de la Chaire; avec  
une Lettre écrite à l'Académie François, sur la  
Rhetorique, la Poësie, &c. *in-douze*, 2 l. 5 s.

— *Du même*. Oeuvres Philosophiques, ou Dé-  
monstration de l'Existence de Dieu, tirée de la  
connoissance de la Nature, & proportionnée à  
l'intelligence des plus simples; troisième Edi-  
tion, *in-douze*, augmentée d'une seconde Partie,  
qui traite des Attributs de Dieu, de l'idée de  
l'Etre infini, &c. 2 l. 10 s.

— *Du même*. Nouveaux Dialogues des morts,  
qui n'ont point encore été imprimés, avec un  
Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites  
pour l'éducation d'un Prince; seconde Edition  
plus correcte que la première, *in-douze*, 2 vol. 4 l.

— *Du même*. Lettres Théologiques sur la Reli-  
gion, la Métaphysique, &c. 2 l.

— *Du même*. Sermons choisis, 2 l.

— *Du même*. Abrégé des Vies des Philo-  
sophes, avec un Recueil de leurs plus belles  
maximes, un vol. *in-douze*, 2 l. 5 s.

11  
71  
150

Mor  
tional  
comb.  
. Ex  
lany  
vol  
of a  
year  
in  
the  
to be  
in ge  
e. Es  
Punk  
be t  
to m  
ports,  
ec wa  
fines  
dition  
2 vol  
4 b  
Reli  
20

Librairie M. Slatkine & Fils

30.6.1987

BB

